L'ECOLE DU CHRÉTIEN

PAR

J. E. ROQUES,

PASTEUR DE L'EGLISE FRANÇOISE DE ZELLE.

241

Discite justitiam moniti & non temnere divos.

VIRG.

A ZELLE

DE L'IMP. DE JEAN THEODORIC SCHULTZ.

MDCCLVI.

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA DUCHESSE REGNANTE

DE *BRUNSWIC*

ET DE LUNEBURG

&c. &c. &c.

NÉE

NÉE
PRINCESSE ROYALE
DE
PRUSSE.

MADAME,

Les ſujets que je traite dans l'ouvrage que j'oſe offrir à VOTRE ALTESSE ROYALE, *peuvent ſeuls juſtifier ma démarche. Tout livre dont l'unique but eſt de rendre les hommes meilleurs, ne peut qu'être approuvé au tribunal de la* VERTU. *L'on ne doit pas crain-*

dre

dre MADAME, *de Vous présenter des discours Chrétiens, quand on a eu le bonheur de vous entendre dire, en parlant de l'un des plus beaux esprits du siécle, aussi fameux par ses disgraces que par ses écrits, qu'il ne lui manquoit qu'un coeur vertueux; & que les talens les plus distingués, deshonorent tout homme qui ose secouer le joug de la religion.*

Voilà surquoi je fonde l'éspérance, que VOTRE ALTESSE ROYALE, *daignera recevoir avec quelque bonté l'hon mage qui je viens lui rendre. J'ose attendre* MADAME, *de Votre amour pour la religion, ce que je n'oserois espérer de Votre goût. L'on peut offrir avec assurance aux yeux de la* PIETE, *tout ouvrage qui a pour but l'établissement des bonnes moeurs; puisque s'il ne tenoit qu'à Elle, il n'y auroit personne, qui ne fît des maximes de la vertu, la régle de sa conduite.*

Quelque brillant que ſoit le rang où la Providence vous a placé MADAME, *j'oſe dire que* VOTRE ALTESSE ROYALE *ne paroit jamais plus grande à mes yeux, que lorsque je contemple toutes les vertus, dont la Grace a orné Son coeur. Oui* MADAME, *c'eſt par la pratique ſoutenue des devoirs de la religion, que Vous donnez infiniment plus de luſtre à Votre rang que Vous n'en recevez.*

Puiſſe VOTRE ALTESSE ROYALE *jouir longtems encore, des recompenſes que Dieu accorde à la pieté dans ce monde. Je ſuis bien perſuadé* MADAME *que j'entre dans Vos vues, & que je demande au Ciel ce qui Vous tient le plus à coeur, en le ſuppliant de répandre ſes faveurs les plus précieuſes ſur* MONSEIGNEUR LE DUC VOTRE AUGUSTE EPOUX. *Puiſſe le Seigneur accorder auſſi la*

grace

grace à VOTRE SERENISSIME FAMILLE, de continuer à faire Vos délices ; en continuant à marcher ſur Vos traces. Heureux les Enfans, qui ne voient en ceux qui leur ont donné le jour que des exemples de la vertu la plus pure ! Heureux les Parens, à qui Dieu fait la grace, de voir germer, croitre, & s'enraciner profondément dans le coeur de leurs Enfans, les ſemences de piété qu'ils y ont répandues !

Tel eſt MADAME le raviſſant ſpectacle qu'offre Votre AUGUSTE FAMILLE aux yeux de ceux qui ont le bonheur d'en approcher. Si tous les hommes, ſi les Grands ſurtout, dont la conduite influe ſur le bonheur de tant de perſonnes, ſçavoient ſuivre de ſi beaux exemples, le livre que j'oſe préſenter à VOTRE ALTESSE ROYALE, & tous les ouvrages de ce genre, ſeroient entièrement inutiles ; puisqu'on verroit la crainte de Dieu regner dans tous les coeurs.

Puisse Votre exemple MADAME *produire ces heureux effets, comme il sera toujours l'objet de mon admiration.*

Je suis avec le respect le plus profond.

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Zelle le 22 Juin 1756.

Le très humble & très obéïssant Serviteur,

ROQUES.

PRE-

PREFACE.

Quoiqu'on ſe plaigne tous les jours du grand nombre de livres de morale, qui inondent dit-on le public, l'on ne diſcontinue pas néanmoins d'en publier de nouveaux. Ceux qui forment cette plainte, pourroient mieux que perſonne contribuer à la faire ceſſer. Ils n'auroient qu'à renoncer aux vices, dont les livres qui cauſent leurs murmures, ten-

dent à les corriger. Leur exemple seroit plus efficace que les leçons qu'on y donne, & fermeroit la bouche aux censeurs de leurs déréglemens.

Tandis donc que la vertu sera foulée aux pieds, il est naturel que ceux qui ont pour elle tout le respect qu'elle mérite, ne discontinuent point d'en presser la nécessité. Je conviens que leurs efforts toujours louables, ne sont pas toujours accompagnés du succès qu'ils en espérent; mais on m'avouera que souvent aussi ils réüssissent. Le vice feroit infiniment plus de progrès, si l'on ne montroit de tems-en-tems aux hommes, combien

bien il eſt dur & honteux de paſſer ſous ſon empire. Pour ne parler ici d'aucun autre livre de morale, que de l'ouvrage de Doddrigge, ſur les commencemens & les progrès des la piété, & du Philoſophe Chrétien du célébre Mr. Formey, je pourrois rapporter plus d'un exemple; des heureux changemens que ces deux excellentes productions ont opérés dans des coeurs, livrés depuis longtems aux habitudes les plus criminelles. Puis donc que le vice fait ſans ceſſe des progrès, & que les ſoins que des perſonnes pieuſes ſe donnent pour l'arrêter ne ſont pas toujours infructueux, il me ſemble qu'il eſt bon qu'on muniſſe de tems en tems les hommes contre les attaques de cet ennemi égale-

également fort & rusé, & qui se reproduit sous mille formes pour augmenter le nombre de ses conquêtes.

J'avoue que l'ouvrage que j'ose offrir au public, est peut-être de tous les livres qui roulent sur la morale celui dont ou auroit le mieux pu se passer. Il ne renferme que des vérités très communes, & répétées mille fois. Il n'y a ni pensées neuves, ni tours heureux & brillans, ni traits fins & spirituels, ni même erudition; en un mot, il n'y a aucun de ces ornemens, qui assurent presque toujours à un auteur, les suffrages de la plupart de ses lecteurs. Mais comme ce n'est ni pour les savans, ni pour ceux qui ne cher-

chent

chent qu'à s'amuſer, que j'ai écrit ces diſcours, jai cru, que quoique deſtitués de tous les agrémens que je viens d'indiquer, ils pouvoient cependant paroître avec quelque fruit.

Il entre toutes ſortes de matériaux dans la conſtruction d'un édifice. Les moins polis s'ils ſont ſolides, ne ſont pas les moins utiles. N'en ſeroit-il pas de même de l'édifice de la vertu? Nous devons tous contribuer à l'élever. Mais les matériaux que j'y fournis ne ſeroient ils donc d'aucun uſage, pour n'avoir pas été polis par la main d'un habile artiſte. J'en aurai moins d'honneur, je le ſçai; mais

mais au fonds qu'importe ? Il me ſemble qu'on ne doit pas tant penſer à ſa propre gloire, quand on peut en quelque ſorte contribuer à celle de Dieu.

Je dois avertir ici que les deux diſcours ſur la ſécurité charnelle, ne ſont pas de moi. Je les ai traduits du latin du fameux S. Werenfels, en ſon vivant Profeſſeur en Theologie dans l'Univerſité de Bâle. Ces deux discours n'en font qu'un dans l'original. Jai cru qu'il m'étoit permis de les ſéparer, pour les proportionner aux autres. Si le public daigne recevoir avec quelque indulgence le fruit de mes foibles efforts pour l'avancement de la piété, il m'encouragera à remplir par de nouveaux eſſais, le titre que j'ai donné à mon livre; ſur lequel Dieu veuille répandre ſa bénédiction.

TABLE
DES
DISCOURS
contenus dans ce volume.

I. *DISCOURS, ſur la mort.* Pag. 1

II. *Sur la même ſujet* 22

III. *Sur le même ſujet* 50

IV. *Sur le vrai bien* 76

V. *Sur le pouvoir du Démon* 94

VI. *Contre la ſécurité charnelle* 111

VII. *Sur le même ſujet* 137

VIII. *Sur le mal moral* 155

IX. *Sur l'orgueil* 173

X. *Sur le même ſujet* 185

XI. *Sur le même ſujet* 201

XII. *Sur l'homme de bien* 219

XIII. *Sur le même ſujet* 233

XIV. *Sur le même ſujet* 249

APPROBATION.

Les Discours de Mr. ROQUES, digne Pasteur de l'église Françoise de Zelle, *sur la Mort*, *sur le vrai bien &c.* étant suivis, clairs, & à la portée de tout le monde, je crois qu'ils pourront tendre à l'édification des personnes, qui les liront avec un désir véritable de s'instruire & de se corriger: & qu'ils méritent, parconséquent de voir la lumiére du jour. Fait à Hannover le 15. Juin 1756.

D. CLEMENT,
Censeur ordinaire.

SUR LA

MORT.

I. DISCOURS.

Pallida mors, æquo pulſat pede pauperum tabernas.
Regumque turreis.

HORAT.

QUAND on jette les yeux ſur une nombreuſe aſſemblée, & que l'on penſe, que dans peu d'années toute cette foule ſera dans le ſombre empire de la mort, on ne peut qu'être rempli

 d'une

d'une profonde tristesse. Ce fut cette réfléxion qui arracha des larmes à ce roi des Perses, si fameux par ses armées formidables, lorsqu'il vint à considérer, que de ce nombre prodigieux de soldats qu'il avoit à son service, il n'y en avoit aucun, qui ne dût être en moins d'un siécle, le sujet du roi des épouvantemens.

COMME cette pensée attriste l'homme & qu'elle ébranle sa fermeté, il prend soin de l'éloigner aussi-tôt qu'elle se présente à lui. Cela seroit raisonnable sandoute, si en écartant l'idée de la mort qui trouble sa tranquilité, il détournoit en même tems le coup fatal qui doit borner sa vie. Mais cette précaution est absolument inutile, elle est même très dangereuse. Elle est inutile,

parce-

parceque la mort ne s'avance pas avec moins de rapidité vers ceux qui l'oublient que vers ceux qui s'en entretiennent & qui y pensent souvent. Elle est dangereuse, parce qu'on risque de se laisser surprendre lorsqu'on y est le moins préparé. Puissé-je-porter ceux qui liront ces discours à vivre de la vie des justes, afin de pouvoir mourir un jour comme eux!

Il n'est pas nécessaire que j'avertisse, que c'est dans la simple séparation de notre corps & de notre ame, que consiste la mort dont il s'agit ici. Dès que l'ame cesse d'agir sur le corps, il ne peut plus se soutenir par lui même, ses forces l'abandonnent, il pâlit, il est immobile, sans aucun sentiment, & d'agréable qu'il étoit, il devient subi-

tement un objet hideux, il ne peut plus se défendre contre la corruption; il est mort.

Ce n'est pas là un événement rare. Chaque jour nous en offre des exemples, & tous les siécles se ressemblent parfaitement à cet égard. Est-il donc de l'essence de l'homme, de voir au bout d'une espace de tems assez court, la désunion des parties principales qui le composent? L'immortalité sur la terre est elle incompatible avec la nature humaine? A voir le sort des hommes, il semble que l'on devroit entrer dans cette pensée. Mais lorsqu'on examine la chose de près, on n'apperçoit rien qui ait pu empêcher le créateur des hommes de leur perpétuer la vie; cela ne paroit nullement surpasser la puissance de celui

qui

qui d'un mot a formé l'univers: & quelque composé que soit le corps humain, quelque délicates & fragiles qu'en soient toutes les parties, celui qui les a ainsi rangées, a sûrement assez de sagesse & de force, pour prévoir tout ce qui pourroit leur nuire, & pour les en préserver.

Il faut donc remonter plus haut, pour découvrir l'origine de la mort des hommes, & pour connoître les raisons que Dieu a eues de les priver de l'immortalité sur la terre. La révélation seule peut nous servir de guide dans cette rencontre; elle seule peut nous apprendre ce qui a porté Dieu à mettre les hommes dans la nécessité de mourir. Si donc nous consultons les écrits sacrés, ils nous diront que Dieu en créant

l'homme, lui avoit donné le précieux Privilége de l'immortalité dont il s'agit, mais que ce privilége n'étoit que conditionel, c'est-à-dire, que l'homme ne devoit être immortel, qu'à condition qu'il observeroit la loi que Dieu lui avoit prescrite, de s'abstenir de manger du fruit d'un arbre qui étoit dans le paradis terrestre. Voici comment Dieu parla à l'homme. *Tu auras la liberté de manger du fruit de tout arbre du jardin: toute fois quant à l'arbre de science de bien & de mal, tu n'en mangeras point, car dés le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort*; c'est-à-dire, tu seras exposé à une mort inévitable.

Il étoit au pouvoir du prémier homme de ne point tomber sous la puissance de la mort. Il n'avoit qu'à s'abstenir du

du fruit d'un ſeul arbre, la condition étoit des plus faciles; elle portoit avec elle, une preuve de la bonté de Dieu, qui auroit pu ſans injuſtice en preſcrire une plus gênante & plus difficile à obſerver. Cependant Adam déſobéït, il mange du fruit défendu, il eſt appellé à comparoître devant Dieu, où il entend prononcer cette ſentence effraïante, tu és poudre, & tu retourneras en poudre. Le voila donc déchu de l'immortalité, il ſe précipite dans les bras de la mort, & y entraine tous ſes deſcendans avec lui. *Car par un ſeul homme le péché eſt entré au monde, & par le péché la mort, & la mort eſt venuë ſur tous les hommes, par ce qu'ils ont tous péché.*

C'EST ſans aucune injuſtice de la part de Dieu que tous les hommes ſont

ſujets à la mort. Cet être ſuprême étant ſouverainement libre dans la diſtribution de ſes graces, il peut les accorder ſelon qu'il le juge à propos. Il pouvoit par conſéquent faire dépendre l'immortalité des hommes, de la conduite de celui qui eſt regardé comme leur prémier pére. Il pouvoit établir que les enfans ſubiroient dans cette vie, le ſort de celui qui leur donneroit le jour. Que ſi Adam demeuroit dans les bornes de ſon devoir, il ſe conſerveroit à lui & à ſes deſcendans le droit à une vie immortelle, & que s'il venoit au contraire à déſobeir, il perdroit pour lui & pour toute ſa famille cet excellent privilége. C'eſt là ce qu'on obſerve encore tous les jours. Les enfans ont droit aux biens que leurs parens poſſédent; mais

ce

le droit cesse dès que leurs péres ont perdu ces biens ou par leur imprudence, ou par une mauvaise conduite. Dieu qui est le maître de ses graces pouvoit donc bien agir de cette maniére avec les hommes. C'est un malheur pour les descendans d'Adam, qu'il n'ait pas daigné conserver un dépôt si chèr, & dont la perte avoit des suites si funestes. Cependant les hommes n'ont aucun sujet de se plaindre de la bonté de Dieu, il les avoit rendus en quelque maniére les arbitres de leur sort. Ils ont abusé de cette liberté, il est donc juste qu'ils éprouvent les suites de cet abus. De là vient, que comme le dit un Apôtre, *il est ordonné à tous les hommes de mourir une fois.*

CET ordre a tôujours été éxécuté

avec la dernière rigueur, & si l'on en excepte deux hommes, que Dieu a ravis à la mort par une distinction particuliére, laquelle montroit d'un côtè ce que l'homme pouvoit attendre après cette vie, & de l'autre quel auroit été son sort s'il avoit été obéïssant à la voix de Dieu; si dis-je l'on excepte Enoc & Elie, la mort à regné sur tous les hommes; ils ont tous marché dans la vallée de l'ombre de la mort.

Cet ordre est donc universel. La mort ne reconnoit point toutes les distinctions que les hommes ont mises entr'eux, & dont la plûpart, n'ont rien de solide. Il n'y a pour la mort ni riche ni pauvre, ni grand ni petit, un même jour voit expirer le monarque & son esclave. La magnificence d'un

palais

palais ; le brillant d'une couronne, les richesses les plus immenses, l'érudition la plus profonde, n'ont jamais arrêté le coup fatal qui termine la vie. Tous les hommes sont sujets à entendre cette voix, *fils des hommes retournez*, rentrez dans la poudre d'où vous êtes sortis.

S'il devoit y avoir quelque distinction, elle seroit certainement en faveur des gens de bien ; de ceux qui écoutent la parole de Dieu & qui la gardent ; de ceux qui n'ont rien plus à coeur que de connoître & de faîre la volonté de leur pére céleste. Cependant le juste meurt comme l'impie. *Un même accident arrive à tous, au juste & au méchant, au bon, au pur & au souillé, à celui qui sacrifie, & à celui qui*

qui ne sacrifie point; comme est le bon tel est le pécheur, le sort de celui qui jure est semblable au sort de celui qui craint de jurer. Leur esprit sort également, & ils retournent dans la terre, sans qu'on remarque aucune distinction extérieure entr'eux. Et c'est là ce qu'on allégue souvent comme une difficulté considérable contre la providence divine. L'on croit que cette conduite n'est pas digne d'un être juste & sage, & que par conséquent Dieu ne prend aucun soin de ce qui se fait sous le soleil. Mais cette difficulté s'évanouit dès qu'on est entré dans le sanctuaire du Dieu fort, & qu'on s'est instruit des raisons très sages qu'il a, pour ne mettre aucune différence sensible entre le sort exterieur du juste & de l'impie.

Dieu a donc prémiérement disposé les choses de cette manière, pour con- ... nôtre

noître quels sont ceux qui l'aiment véritablement, qui se confient entiérement en lui, qui sont persuadés de la fidélité de ses promesses, qui ne doutent point qu'il ne puisse accomplir à leur égard tout ce qu'il leur a promis, malgré tous les obstacles que la raison croit y apercevoir. On ne peut nier que ce but ne soit digne de Dieu, & qu'il ne puisse avec justice mettre les hommes à l'épreuve, afin d'établir de la différence entr'eux. Or s'il y avoit une distinction sensible entre le sort extérieur des gens de bien & celui des impies, si l'on remarquoit que les prémiers fussent toûjours heureux, toûjours éxemts de maux, & sur tout qu'ils ne fussent point sujets à la mort, & qu'au contraire le vice fût toûjours associé à la misére, aux maladies aux tourmens & à la mort, il seroit impossible, qu'on n'eût une haine mortelle pour le péché, & par conséquent

quent les hommes ne ſeroient plus dans un état d'épreuve; ils obeiroïent néceſſairement, & leur obeiſſance étant ainſi forcée, ne pourroit pas être une marque de leur ſoumiſſion envers Dieu, & de leur reſpect pour ſes ordres.

D'où vient que l'écriture éxalte la foi & l'obeïſance d' Abraham; c'eſt parce qu'il abandonna ſa patrie & ſes parens, ignorant où Dieu le conduiroit, & ſe remettant entiérement à la direction de ſa bonne & ſage providence; c'eſt parce que ce ſaint homme, ne fit pas difficulté de vouloir immoler ſon fils, ce fils de ſa vieilleſſe, ce fils de ſa dilection, ce fils duquel il lui avoit été dit, en Iſaac tu auras poſtérité. Si Abraham avoit ſçu tout ce qui devoit lui arriver, s'il avoit ſçu que Dieu l'empêcheroit d'égorger ce cher fils, ſon obéïſſance ſi célébrée, ſi diſtinguée auroit été réduite à rien, & ſon action auroit

auroit été des plus communes. Toute la vertu des fidéles consiste de-même, ... qu'ils ne font aucune difficulté d'obeir à Dieu, d'éspérer en ses promesses, d'attendre de lui toute leur félicité, quoiqu'il semble que Dieu les confonde dans cette vie avec les méchans. Leur vertu consiste à percer le voile qui dérobe l'avenir, à être persuadé que Dieu est plus fort que le sépulcre, & que s'il permet qu'ils soïent couchés daus un même tombeau avec les méchans, il saura bien un jour les en faire sortir, & les distinguer glorieusement de ceux à qui la mort les avoit associés. Voila ce qui donne du prix à leur obeïssance, voila pourquoi il est ordonné à tous les hommes de mourir.

Je remarque encore, qu'il étoit digne de la bonté de Dieu, de dérober à la connoissance des hommes le sort de chaque

que individu afin qu'on ne fût pas exposé à des chagrins mortels & inévitables. C'eſt ce qui ſeroit arrivé infailliblement, ſi la mort n'avoit été que le partage des impies. Quel chagrin, quelle douleur ne reſſentiroit-on pas en voiant expirer ſes parens, ſes amis, ceux à qui l'on eſt attaché! L'on ne pourroit les enviſager que comme tout autant de victimes du démon. S'il n'y avoit que les méchans qui mouruſſent, pères, mères, enfans, époux, amis, combien, ah! combien de fois vos entrailles, ne ſeroient elles pas déchirées! Quelle amertume alors pour un père, s'il voioit expirer ſon enfant, & pour les enfans s'ils voioient tomber leurs parens ſous les coups de la mort. Adorons la bonté de Dieu & ſa ſageſſe infinie, qui a trouvé à propos de mettre un voile ſur le ſort futur des hommes,

afin

afin d'épargner aux gens de bien, le cruel déplaisir de voir quelqu'un de leurs proches au rang des reprouvés. Rien n'est donc plus sage que cet ordre, qui n'admettant aucune distinction, nous condanne tous à la mort.

Enfin les hommes meurent indifféremment parce-qu'ils sont tous la postérité d'Adam. Les fidéles ne cessent pas malgré leur piété, d'être les enfans de ce malheureux pére, qui a perdu le glorieux privilége que Dieu lui avoit donné; ils doivent donc ressentir les funestes suites de cette perte. J. Christ dit-on, a détruit à l'égard des gens de bien, tout le mal que le péché d'Adam leur avoit causé, il leur a aquis la vie & l'immortalité; ne semble-t-il pas parconséquent qu'ils devroient être exemts de la mort? Il est sûr, que

les avantages que le Sauveur a procurés aux fidéles sont immenses, mais cette vie n'est pas proprement le lieu où ils doivent en jouir. Il n'est point venu dans ce monde, pour les éxemter de la misére, des maladies & de la mort; il semble au contraire, qu'il ait choisi le chemin des afflictions pour les conduire à la gloire. C'est uniquement pour fortifier la foi des fidéles, pour les porter à ne se point relâcher, & pour leur donner les preuves les plus fortes d'une vie éternelle, & de leur réconciliation avec Dieu, que J. Christ a paru sur la terre. Car c'est lui qui a mis en évidence la vie & l'immortalité. Il est venu pour faire comprendre aux hommes quels usages ils pouvoient tirer des suites du péché d'Adam; & pour les assurer, que la mort ne devoit point

être

être pour eux un événement redoutable; puis qu'elle étoit la fin de leurs maux; le jour de leur triomphe, & de leur entrée dans le repos éternel. Il est venu leur apprendre, que s'ils mouroient tous en Adam, ils seroient tous vivifiés en lui; & que s'ils portoient *l'image de celui qui est de poudre*, ils porteroient aussi un jour *l'image du céleste*, & lui deviendroient semblables.

La mort est donc le partage de tous les hommes; mais ce n'est qu'une fois qu'ils doivent subir ce sort. Il n'y aura plus après cela de vicissitude de mort & de résurrection; un jour la mort ne sera plus. L'état où l'on se touvera après la résurrection est celui, dans lequel on perséverera pendant toute l'éternité. Et quoiqu'il soit

 dit

dit que les reprouvés souffriront la mort seconde, cela ne signifie pas que leur ame, doive être séparée encore une fois de leur corps; mais que la vie où ils entreront aura tous les désagremens de la mort la plus affreuse.

La mort aïant donc regné sur tous les hommes depuis Adam jusqu'à notre siecle, il est visible que nous subirons le même sort. Qui quelque jeune, quelque robuste qu'on soit, l'on est également exposé à se voit abattu par ses coups. Dans peu d'années, dans peu de jours, dans peu d'heures peut être, vous qui lisez ceci, deviendrez vous même la proie du sépulcre & n'aurez aucune connissance de ce qui se fait sous le soleil. Cette pensée ne doit pas vous affliger. Elle ne peut attrister que ceux, qui ne considérent la mort que du côté le plus effraiant.

On

On peut lui ôter tout ce qu'elle a d'amer; on peut même se la rendre agréable; on peut tirer de la nécessité de mourir des préceptes excellens, pour se procurer une vie infiniment au dessus de celle, qui finit par la mort. Nous destinons le discours suivant à l'éxamen de ces leçons.

SUR LA MORT.

II. DISCOURS.

...... Disjungamus nos à corporibus, id est, consuescamus mori. Hoc & dum erimus in terris, erit illi vitæ coelesti simile: &, cum illuc ex his vinculis emissi feremur, minus tardabitur cursus animorum.

CICERO.

IL faut que l'homme meure. Personne ne peut échapper à la mort; l'arrêt qui nous y condanne est positif; & l'experience de tous les jours montre qu'il s'exécute ponctuellement. Voici donc la prémiére conse-

quence

quence que tout homme raisonnable doit naturellement tirer du sort qui nous attend : c'est que nous devons commencer par nous conduire, comme des voyageurs ; qui n'ont point ici de cité permanente, mais qui tous les jours avancent à grands pas vers la mort.

Il faut mourir. D'où vient l'homme se tourmente-t il donc si fort pour aquérir les biens de la terre ? d'où vient se laisse-t-il ronger par mille soucis cuisans ? Je ne m'étonnerois pas qu'on tâchât d'accumuler des richesses, si l'on devoit séjourner à jamais dans ce monde. Mais quand je pense, que l'on n'est ici que pour quelques jours, je ne puis m'empêcher de regarder les soins infatigables qu'on se donne pour s'enrichir, que comme la preuve d'un jugement foible, & d'un esprit peu éclairé. Si

ces bien pouvoient garantir de la mort, l'on pardonneroit aiſémeut aux hommes les peines qu'ils ſe donnent pour les aquérir; mais quand produiſirent-ils cet effet? Que ſont devenus ces monarques, dont les richeſſes paſſoient toute imagination? Que nous reſte-t-il d'eux? Si la nécesſité de mourir, ne mettoit pas entre nous & ce que nous avons aquis une éternelle ſéparation, l'on auroit infiniment de peine à calmer la cupidité que l'homme a pour les biens dece monde. Mais ne modérera t-il pas ſes déſirs en penſant, que de même qu'il n'a rien apporté ſur la terre, de même auſſi il n'en remportera rien. *Ne crain point, quand tu verras quelqu'un enrichi, & quand la gloire de ſa maiſon ſera multipliée, car quand il mourra il n'emportera rien, ſa gloire ne deſcendra point avec lui.*

On dit ſouvent, pour excuſer ſon

avidité, que ce n'eſt pas uniquement pour ſoi; mais pour ſes enfans, pour ſes héritiers qu'on travaille. Mais ces héritiers ne doivent ils pas auſſi mourir un jour? à quoi leur ſerviront donc des ſommes immenſes? Les amaſſe-t-on pour leur faire paſſer leur vie dans l'oiſiveté, dans les délices, dans la diſſipation? Vous ne formeriez pas de ſi grands projets, ſi vous ne vous propoſiez que de leur laiſſer le néceſſaire; vous ne feriez pas plongez dans la triſteſſe lorsque vous échouez. Vous diriez: la vie eſt courte; il faudra peu de choſes à mes enfans s'ils ſavent borner leurs déſirs; s'ils ſont gens de bien, ils ne manqueront jamais de ce qui leur ſera néceſſaire.

Ceux qui travaillent nuit & jour pour leurs héritiers, & qui voudroient

pouvoir leur laisser une fortune immense, sont-ils bien sûrs d'avoir un jour des héritiers? Sont-ils bien sûrs que la mort ne les leur enlévera pas? *Certainement l'homme se promène parmi ce qui n'a que l'apparence; certainement il se tempête inutilement, on amasse des biens, & l'on ne sait qui les recueillira.* La nécessité de mourir & de mourir dans peu, nous avertit donc de borner nos désirs. N'ayez point souci du lendemain; souci rongeant! souci de défiance! peut être ne verrez vous pas ce lendemain *à chaque jour suffit sa peine.* Que cette leçon est raisonnable! quelle est utile! quelle est propre à déraciner de nos coeurs la détestable avarice, qui est la racine de tous les maux!

Il faut mourir. Les soins pour le corps, doivent donc être moins étendus & moins empressés que ceux qui re-

regardent l'ame ; c'eſt ma ſeconde conſéquence. Pour quel objet, pour quel bien doit-on avoir le plus d'empreſſement? N'eſt-ce-pas pour celui qu'on peut conſerver à jamais? La mort détruit tous les avantages corporels. Force, beauté, agilité, vous périſſez ſans reſſource avec le corps; au lieu que l'ame conſerve les connoiſſances, & les vertus dont on a eu ſoin de l'orner. Ces derniers avantages ſont à labri de toute révolution, tandis que lès prémiers diſparoiſſent comme un ſonge. Cent bouches viennent chaque jour nous répéter cette vérité; & cependant nous idolatrons ce corps; nous n'avons d'attention que pour ce qui le regarde; nous ne ſommes ſans ceſſe occupés qu'a inventer de nouveaux plaiſirs qui puiſſent le flatter; nous ne penſons qu'à l'orner; nous ne voions rien de plus chagrinant que la

perte

perte de quelques uns de ses avantages; & demain, demain la mort nous le ravira; demain il sera couché dans la poussiére sans vie; demain les vers en feront leur pâture; & quelque affection que nous aions pour lui, il deviendra malgré nous, l'horreur de tous ceux qui le verront! Ces cadavres hideux qui de tems en tems frappent nos regards, nous instruisent du sort qui nous attend.

Ceux qui ont les yeux de leur entendement éclairés, ne donnent à leur corps que les soins qu'il mérite. Ils le regardent bien comme une partie considérable d'eux-mêmes; pour laquelle ils doivent avoir de l'attention; mais qui cependant ne doit pas les occuper tout-entiers, & leur faire négliger un soin plus important, qui est celui de leur

ame.

ame. Ils ornent cette ame de connoiſſances & de vertus. Il ſavent quand la mort s'approche, que leur corps va ſe briſer contre cete écueil; mais il ſavent auſſi, qu'ils ne ſeront pas perdus pour cela: ils voient le port, & ſont perſuadés d'y trouver le ſalut. C'eſt ce qui fait qu'ils enviſagent la mort ſans horreur: que disje! ils la contemplent avec joye. Ils ſouhaitent de déloger de ce corps, pour être avec Chriſt; parce qu'ils ſont aſſurez que cette habitation fragile n'eſt pas à comparer à la maiſon céleſte qui les attend; & que ce corps qu'ils quittent, leur ſera rendu un jour, avec des qualités infiniment plus glorieuſes, que celles qu'il a ſur la terre. Avouons qu'une telle conduite eſt parfaitement bien liée avec la néceſſité de mourir.

On en conviendra ſur tout ſi l'on penſe

pense que ceux qui ont négligé d'orner leur ame, pour donner tous leurs soins à ce qui frappe les sens, n'auront rien qui les rende chers aux yeux de Dieu, lors qu'ils sortiront de cette vie. L'on fait tout pour plaire aux yeux des hommes, & l'on ne fait presque rien, de ce qui peut nous rendre Dieu proprice. C'est-là une imprudence impardonnable à des personnes, qui n'ignorent pas qu'il faut mourir, & se présenter ensuite aux yeux perçans du juge de l'univers. La vertu est le seul ornement qui leur manque, le seul toute-fois qui puisse les suivre après la mort, & leur attirer la faveur de Dieu.

Il faut mourir. Cet arrêt doit donc nous dépouiller de tout orgueil; nous désabuser de toutes les idées que nous nous formons sur notre excellence & sur notre grandeur; & nous retenir dans les

les bornes étroites que l'humilité nous prefcrit; c'eft la troifiéme réfléxion que je tire de la nécesfité de quitter cette vie.

Il n'y a rien en effet qui foit plus propre à bannir l'orgueil du coeur humain, que de fréquentes réfléxions fur notre grande fragilité. Queft-ce que l'homme? C'eft une fleur, qui fraiche & brillante le matin, voit à peine le coucher du foleil fans être fanée. C'eft un fonge, qu'un promt réveil efface. C'eft un torrent, qui fe précipite dans la mer. C'eft une fumée, qui fe disfipe en un moment. Que faut-il pour humilier cet efprit préfomtueux, qui ne s'occupe que de vaftes desfeins; qui porte fes vuës dans un avenir reculé; & qui parle de la réusfite de fes projets, comme s'il avoit enchainé les événemens? Il n'y a qu'à lui dire, qu'il bâtit fur un avenir

nir très incertain ; que ses résolutions sont téméraires, puisqu'il ne peut compter sur ce qui arrivera le lendemain. L'ésprit sort, lors qu'on s'y attend le moins ; l'homme retourne dans la terre ; & alors s'évanouïssent avec lui tous ses desseins les mieux concertés. Voilà, ce me semble, des réfléxions qui nous font sentir notre dépendance de Dieu ; & qui doiuent nous éloigner pour jamais de toute présomtion. Que faut-il encore pour humilier ces orgueilleux, ces hommes pleins d'eux-mêmes, qui se croient infiniment au dessus de tout le monde ; & qui s'imaginent follement être paîtris d'un tout autre l'imon que le reste du genre humain ? Il ne faut que les engager à fixer leur yeux sur le sort commun à tous les mortels ; sort qui les égale absolument. C'est envain que

vous

vous vous élevez par fierté au dessus des autres; une main invisible ne tardera pas à vous arracher du rang où votre risible orgueil vous place; elle vous confondra dans la poussiére, avec ceux que vous méprisez. La terre dont tous les hommes sont tirés, & qui vous montre que les plus vils d'entr'eux sont vos fréres, est prête à s'ouvrir pour vous recevoir avec eux dans son sein; un même tombeau vous attend; & peut être y descendrez vous d'une maniére plus cruelle & plus honteuse, que les personnes pour qui vous marquez tant d'éloignement. Pourquoi donc pourquoi mépriser si fort, ceux à qui vous allez être associez?

Oui, quand-même la mort ne seroit qu'un accident naturel à l'homme, & fondé seulement sur la fragilité de sa nature, ce que nous venons de dire

devroit lui faire déteſter tout orgueil. Mais, lorsqu'on remonte à l'origne de la mort des hommes, lorsqu'on penſe que la rebellion de notre prémier père en eſt la cauſe, & qu'elle eſt moins une marque de notre fragilité que de nos crimes; on ne voit rien qui doive inſpirer une humilité plus profonde. Quoi! des criminels qui marchent au ſupplice, s'amuſeront à faire l'éloge de leur naiſſance & de leurs actions! quoi! des criminels attachez à la même chaine, voudront s'élever les uns ſur les autres!

Il faut mourir. Je trouve encore dans cet ordre une ſource de conſolations, pour ceux à qui la mort enléve les perſonnes qu'ils chériſſoient. Qui ne ſeroit touché de cette perte? Il y auroit de l'inſenſibilité, de la dureté,

à l'envisager avec indifférence ; je dirai plus ; ce ne seroit pas sentir ce que Dieu veut que nous éprouvions. Il veut que nous sentions ses chatimens ; & qui doute, que de telles séparations ne soient souvent des coups dont il nous frappe, & des épreuves auxquelles il nous expose? Mais aussi, qu'y-a-t-il de plus propre à diminuer notre douleur, que les réfléxions suivantes. Le sort que la personne que j'aimois si tendrement vient de subir, est le sort de tous les hommes sans exception ; le chemin qu'elle a pris, est celui de toute la terre ; elle étoit née mortelle ; & je devois par-conséquent m'attendre à chaque instant à m'en voir séparé. Si je le suis actuellement, c'est par l'ordre le plus respectable ; par l'ordre de celui auquel je dois une soumission parfaite. Mon devoir exige que je mette le doigt,

ſur la bouche, parce que c'eſt mon Dieu qui l'a fait, Il vient de m'ôter ce que je tenois de ſa bonté, que ſon ſaint nom ſoit à-jamais l'objet de mes bénédictions.

TELS ſont les ſentiments de ceux qui ſavent, que la mort regne ſur tous les hommes, & que c'eſt de la main de Dieu qu'elle tient cet empire. Tel eſt le langage de ceux qui ne sont pas ſans eſperance pour l'avenir ; & qui n'ignorent pas que le départ de ce monde conduit à la vie éternelle. Enfin c'eſt ainſi que raiſonnement ceux qui ſont convaicus queles perſonnes qui nous quitent, ne nous précédent que de peu de tems : que bientôt nous aurons leur ſort; & que tous les jours nous nous en approchons à grands pas. Nous irons vers elles, comme diſoit David, mais elles ne viendront pas vers nous. Ce ſaint homme avoit bien compris, comment il fau

ſe

se conduire dans les circonstances dont nous parlons. Le fils qu'il avoit eu de Bathséba étant tombé dangereusement malade, l'on vit ses entrailles de père émues, & son ame navrée de le plus vive douleur. Il passoit les jours entiers à demander au ciel la santé de son enfant. Mais Dieu ne trouva pas à propos d'éxaucer ses priéres. L'enfant mourut. Personne n'osoit apprendre cette triste nouvelle à David, depeur que la douleur, ne le fit descendre avec son fils dans le tombeau. Mais il n'eut pas plutôt appris ce qui étoit arrivé, qu'il essuya ses larmes. Il se résigna parfaitement aux ordres de Dieu, & fit cesser des soupirs, qui souvent dans ces occasions sentent le murmure & la défiance. La nécessité de mourir, nous fournit donc des consolations contre la mort.

Il faut mourir. Je conclus enfin de cet arrêt irrévocable, que tous les hommes doivent se préparer à ce jour qui terminera leur vie. Mais qu'est-ce que se préparer à la mort? Seroit-ce se résoudre à mourir, sans donner aucune marque de foiblesse, sans faire appercevoir la moindre crainte de la mort? Seroit-ce se préparer à la recevoir sans émotion, & sans en détourner la vue? C'étoit en cela que les plus sages parmi les payens faisoient consister leur préparation à la mort. Prétendus sages! que d'imitateurs vous avez parmi les Chrétiens, qui s'imaginent donner en suivant votre exemple la preuve d'une magnanimité & d'une sagesse consommées! C'est ce qu'ils appellent savoir mourir.

Mais outre, que toute la vertu de ceux dont je parle ne consiste que dans les

les apparences, & que la crainte jette souvent le désordre dans leur ame pendant qu'ils affectent un visage assuré, c'est avoir bien mal compris ce que c'est que se préparer à la mort. S'y disposer convenablement, ce n'est pas tâcher d'éblouir les yeux des hommes, ni chercher à leur inspirer de l'admiration pour nous; c'est se préparer à fléchir la colére du juge des hommes; c'est tâcher d'être en état de comparoître devant son tribunal, où il nous appelle par le ministére de la mort. Dieu ne se contente pas de grimaces, & de déhors composés; *les hommes ont égard à l'apparence, mais Dieu a égard au coeur.* Se préparer à la mort c'est travailler à avoir sa conscience sans offense devant Dieu & devant les hommes; c'est faire des efforts, pour être trouvé à cette derniére heure de notre vie, vétu & non point nud; c'est-à-dire

dire, couvert de cet ornement magnifique, qui est un tissu de toutes les vertus, duquel Christ nous a donné un portrait achevé, & dans sa vie & dans sa doctrine. C'est enflammer son coeur d'un amour ardent pour Dieu, & d'une charité sincére pour ses freres. C'est regarder avec indifférence les créatures, sur lesquelles les mondains fondent tout leur espoir. C'est enfin avoir continuellement devant les yeux l'immortalité à la quelle la mort nous conduit; & regarder avec mépris, tout ce qui pourroit tendre à nous détourner de ce but, qui doit tenir la prémiére place dans nos coeurs.

REMARQUEZ que c'est là un ouvrage qu'on ne doit pas renvoyer. C'est au plutôt, c'est aujourd'hui, c'est à présent même, que vous devez commencer cette préparation. Il est plus diffi-

difficile qu'on ne le pense de se soustraire à l'empire d'une passion favorite; de résister au torrent de l'éxemple; de refondre son tempérament; de changer d'inclinations, de desirs, de démarches; de se crucifier au monde; de devenir une nouvelle créature créée selon Dieu, & revétue d'une justice & d'une sainteté véritable. Il faut pour cela bien des soins; il faut une application soutenue; il faut un travail opiniâtre. Dès qu'une fois le péché s'est emparé de nos coeurs, on ne peut l'en chasser que par des combats réitérés, vifs & constans; & pour cela il faut du tems; il faut veiller, pour ne perdre aucune occasion de détruire cet ennemi si dangereux; il faut prier, pour recevoir un secours proportionné à nos besoins. Mais cette vie est si courte! *L'homme né de femme est de courte vie & plein de douleurs, il*

est comme une fleur, puis il est coupé, & il s'enfuit comme l'ombre qui ne s'arrête pas. Eh! que nous dit donc cette briéveté de notre vie? Profitez, nous crie-t-elle, profitez de tous les momens, depeur que vous n'aïez pas rempli votre tâche, lorsque vous entendrez cette voix; *fils des hommes retournez*, & *comparoissez en jugement!* C'est cette considération qui peut nous donner un coeur véritablement sage; c'étoit pour l'acquérir que David prioit ainsi, *Eternel donne moi à connoître ma fin, & quelle est la mesure de mes jours; que je sache de combien petite durée je suis. Voilà tu as réduit mes jours à la mesure de quatre doigts, & le tems de ma vie est devant toi comme un rien.*

Nonseulement l'arrêt prononcé contre les hommes s'éxécute avant qu'ils soient

ſoient parvenus pour la plûpart à un âge avancé; mais ce qui mérite d'être remarqué encore, c'eſt que nous ignorons parfaitement à quelle heure notre vie ſera terminée. La destruction vient ſouvent, lorsqu'on crie paix & ſureté; l'édifice s'ébranle & tombe en ruines, lorsqu'on le croit le plus ſolidement appuyé. Nouvelle voix qui nous crie, n'endurciſſez pas vos coeurs!

S'il y avoit encore après la mort du tems à ſe préparer & à ſe repentir, ſi l'on pouvoit encore alors fléchir la colére de Dieu; la conduite de ceux qui ne penſent pas à ſe préparer à leur fin, ne paroitroit pas ſi imprudente. Mais qui ne ſait que cette vie eſt le ſeul tems que Dieu donne à l'homme pour éprouver ſa foi & ſon obeïſſance? Dès que ce tems eſt écoulé, il n'y a plus de retour; dès que l'ame à quitté ſon domicile terreſtre

restre, elle est éclaircie sur son sort; elle voit l'état dans lequel elle doit se trouver pendant toute l'éternité; *car après la mort suit le jugement.* Ah! que l'on voudroit alors pouvoir recommencer à vivre, pour mieux employer son tems; que l'on voudroit avoir profité des graces de Dieu, & avoir eu de l'aversion pour les délices du siécle présent! Mais tous ces regrêts seront non seulement inutiles après la mort; ils serviront même à augmenter les tourmens de ceux qui les auront. Quelle leçon pour ceux qui vivent encore; pour ceux à qui la patience de Dieu laisse encore du tems! Seroient ils assez ennemis d'eux-mêmes assez stupides, pour négliger ces avertissemens salutaires que Dieu leur donne tous les jours; afin de les engager à se préparer à leur mort prochaine?

C'est là l'unique moyen de réparer le

le mal que le péché de notre prémier père nous a causé. C'est par là, que nous pouvons nous remettre dans cet état heureux d'où nous sommes déchus; c'est par là seulement, que nous pouvons être mis en possession d'une éternité de bonheur, & avoir entrée dans le ciel, dont le jardin d'Héden n'étoit qu'une foible image.

Qu'il est donc utile de réfléchir souvent à la mort! C'est de tous les prédicateurs le plus éloquent, le plus pressant, le plus convainquant; celui qui ne nous parle que par l'expérience, qui nous fait toucher au doigt tout ce qu'il nous dit. C'est un docteur qui ne se lasse jamais de donner d'excellens préceptes à ceux qui le consultent. C'est à son école que nous apprenons à modérer nos désirs, & à tourner nos vues vers des objets plus

nobles

nobles que ceux qu'on ſe propoſe ordinairement. C'eſt la mort qui nous enſeigne l'humilité; vertu rare, mais vertu néceſſaire. C'eſt dans le ſein de la mort, que nous puiſons des conſolations à nos maux; & c'eſt là enfin que nous trouvons mille motifs à la ſainteté. En profitant des maximes de la mort, nous lui oterons tout ce qu'elle a d'amer; nous lui arracherons ſon aiguillon; nous en triompherons glorieuſement; & nous pourrons un jour entonner ce cantique d'action de graces; *ô mort, où eſt ton aiguillon? ô ſepulcre, où eſt ta victoire? Graces à Dieu qui nous a donné la victoire, par notre Seigneur J. Chriſt.*

Qu'il périſſe ce corps coupable
Ce honteux fardeau qui m'accable,
Digne victime de la mort.
Qu'il ſoit dévoré par la tombe;
Qu'on l'y deſcende & qu'il retombe
Dans la pouſſiére dont il ſort.

O mort que nous nommons cruelle,
Tu viens frapper ce corps rebelle,
Et terminer notre tourment.
Lorsque d'un moment de ſouffrance
On achéte ſa délivrance,
Eſt-ce l'acheter chèrement?

A ces eſclaves mépriſables
Qu'enivrent des biens périſſables,
Imprime une juſte terreur.
Tu les dépouilles; qu'ils t'abhorrent.
Tu leurs ravis ce qu'ils adorent,
C'eſt pour eux que tu n'és qu'horreur.

Ah!

Ah! que fauſſement courageuſe
L'ame doit te trouver affeuſe,
Quand le néant eſt ſon eſpoir!
Quel eſpoir de ne rien prétendre!
Quel bonheur de n'en point attendre!
Quel ſecours de n'en point avoir!

La foi donne le vrai courage;
Pour qui la vie eſt un voyage,
Le terme n'eſt point un malheur.
A quelques tréſors qu'on l'arrache,
Ce qu'il poſéde ſans attache,
Il l'abandonne ſans douleur.

Si ſon coeur malgré lui ſoupire,
Si contre un coup qui le déchire
La nature défend ſes droits:
Il eſt homme; mais ſa foi vive
Laiſſe la nature plaintive
Parler pour la derniére fois.

Puis-

Puisqu'ici bas la destinée
De notre race infortunée
Est de souffrir & de mourir:
O Ciel, abrége ma carriére;
Que bientôt mon heure derniére,
M'épargne le tems de souffrir.

Si tu veux retarder cette heure;
S'il faut encor que je demeure,
J'accepte mes jours & mes maux.
Pour prix de mon obéïsance,
Qu'une mort pleine d'espérance
Soit le terme de mes travaux.

Toi qui mourant pour le coupable
Du haut de ta croix adorable
Ouvris les bras à l'univers:
Qu'à ce moment où ta justice
Ordonnera mon sacrifice
Ces bras me soient encore ouverts.

L. Racine.

SUR LA MORT.

III. DISCOURS.

Vive memor lethi, vives pius: hora suprema
Semina nequitiæ languidiora facit.

NOUS avons vu, qu'il faut mourir; & que rien n'eſt plus propre que cette idée à nous rendre parfaitement tranquiles dans cette vie, & ſouverainement heureux dans celle qui eſt à venir. Il s'agit d'éxaminer à préſent, pourquoi la néceſſité où ſont tous les hommes de quitter ce monde, pour entrer dans une autre oeconomie, leur devient ſi peu utile pour le ſalut.

La prémiére cauſe de ce mal, c'eſt que les hommes ne penſent à la mort que le moins qu'il leur eſt posſible, & que lorsqu'ils y penſent c'eſt presque toûjours très ſuperficiellement. Or il eſt viſible que ſi l'on ne reflèchit pas ſouvent ſur cet arrêt qui nous condamne tous à la mort, & que ſi on ne la conſidére pas dans toutes ſes circonſtances & dans ſes ſuites, l'on n'appercevra presque pas, les conſéquences qui peuvent s'en tirer; & cette connoiſſance foible & vague, ne ſera d'aucun poids pour réformer notre conduite.

Mais comment, me dira-t-on peut-être, comment les hommes pourroient ils ne pas penſer à la mort? Tant de malades agoniſans! tant de convois funébres! tant de perſonnes couvertes de deuil! tant de ſiéges! tant de batail-

 les!

les! tant de maladies pestilentielles! tous ces objets, peuvent ils permettre aux hommes d'éloigner de leur esprit l'idée de la mort? n'y entre t-elle pas malgré eux? J'avoue qu'il y a mille circonstances qui peuvent faire naitre chez nous cette idée; j'avoue même, que la plûpart des hommes parlent assez souvent de la mort. Mais comment y pensent ils? Quelle impression fait elle sur eux?

Comment se conduit-on ordinairement, lorsqu'on apprend la mort d'une personne que l'on connoissoit? On commence par s'informer éxactement de la maladie qui a terminé sa vie. On veut savoir toutes les circonstances qui ont accompagné son agonie; on porte même sa curiosité, jusqu'à vouloir être au fait des biens qu'elle a laissés, & de la maniére dont elle en a disposé. L'on examine

examiné ensuite le profit ou la perte que la mort de cette personne peut avoir causé à sa famille; sur quoi l'on fait des raisonnemens presque toûjours faux ou inutiles. Tout-au-plus finit-on par dire, c'est là le sort de tous les hommes; ils se ressemblent tous à cet égard. Est-ce donc là, ce qu'on peut appeller penser à la mort? N'est-ce pas plûtôt éloigner cet objet de l'esprit, & lui en fermer l'entrée?

Que faudroit-il donc faire, pour retirer quelque fruit, de la vue du sort de ceux qui meurent? Il faudroit se dire. Cette personne, qui paroissoit il n'y a que quelques jours jouir d'une santé bien établie, & qu'on envisageoit avec plaisir, vient d'être couchée dans le tombeau, & n'est maintenant qu'un objet dont on détourne les yeux. Elle se promettoit une carriére étendue, & se

ſe flattoit de remplir le vaſte plan qu'elle s'étoit tracé, mais helas! elle eſt ſans vie; la mort l'a arrêtée au milieu de ſa courſe; & toutes ſes entrepriſes ſont enſevelies avec elle. Rien ne lui manquoit dans ce monde; & à l'heure qu'il eſt, ſa demeure eſt dans le ſepulcre; un drap mortuaire fait tout ſon ornement; & ſon corps va devenir la pâture des vers. De telles réflexions pourroient peut-être nous faire rentrer en nous mêmes.

Mais ce n'eſt pas là cependant qu'il faut s'arrêter. Ce n'eſt pas aſſez de fixer la vue ſur la partie la moins conſidérable de celui qui meurt. Nous devrions donc continuer de la ſorte. La perſonne, dont la vie vient d'être terminée, eſt maintenant aux pieds de ſon juge; & lui rend compte de ſa conduite. Ce juge eſt équitable mais il eſt

éxact, éclairé, incorruptible. Selon qu'elle ſera trouvée pure ou ſouilliée les cieux ou les enfers ſeront ſon partage à jamais. Quelle joie, quelle ſatisfaction ne goutera-t-elle pas; de quel bonheur ne ſera-t-elle pas miſe en poſſeſſion, ſi elle trouve grace devant Dieu! Surement, la mort n'aura été pour elle qu'un jour de délivrance & de triomphe; car *bienhueureux ſont ceux qui meurent au Seigneur, ils ſe repoſent de leurs travaux & leurs oeuvres les ſuivent.* Mais ſi elle a malheureuſement abuſé du tems, que Dieu lui avoit accordé pour remplir ſes devoirs; ſi elle a mépriſé les tréſors de cette patience qui l'appelloit au repentir, de quelles horreurs ne ſera-t-elle pas environnée! Son ſéjour ſera l'étang ardent de feu & de ſouffre, & les Démons lui feront aſſociés pour j'amais; pour jamais elle ſera

 dévo-

dévorée par les remors de ſa conſcience. Que ces penſées nous deviendroient ſalutaires, ſi nous ſavions nous y arrêter!

Nous croions cependant qu'il faut aller plus loin encore, pour aquerir un coeur doué de ſageſſe. Aux réfléxions précédentes il faudroit ajouter, que le ſort de la perſonne dont on enviſage la fin eſt le même que celui qui nous attend tous; que nous ne ſommes point ſûrs ſi nous ne la ſuivrons pas dans peu; & que la mort auroit pu nous ravir au lieu d'elle. Que ſerois-je devenu, doit on ſe dire, ſi j'avois été appellé à comparoître devant mon juge? Quel eſt l'état où mon ame ſe trouve maintenant? & tel que je ſuis, pourrois-je eſpérer d'être abſous par celui, dont l'oeil perçant pénétre les replis les plus cachés de mon coeur? Je m'en vais donc, je m'en vais éxaminer ce que je

ſuis

ſuis devant Dieu ; & peſer ma conduite à la balance de ſa loi. Si ma conſcience me rend alors un bon témoignage, ah ! que ma confiance ſera grande. Mais ſi elle me condamne, Dieu eſt plus grand que mon coeur, & il connoit toutes choſes. C'eſt là ce qu'on peut appeller penſer à la mort. Si l'on feſoit ſouvent de pareilles réfléxions, il ne ſeroit pas posſible qu'on ne ſongeât à rompre avec le vice ; & qu'on ne fût ſans ceſſe ſur ſes gardes ; depeur d'être ſurpris dans le déſordre. Mais, tant qu'on s'en tiendra à des raiſonnemens froids & ſuperficiels ſur la derniére fin de l'homme ; tant qu'on ne ſe fera aucune application du ſort que l'on voit ſubir aux autres, on ne pourra qu'aller de pasſion en pasſion, de crime en crime ; jusqu'ace qu'arrêté par la mort, on ſoit précipité dans la plus affreuſe des miſéres.

Mais d'où vient donc tant d'éloignement pour tout ce qui rappelle la mort ? C'est qu'elle ne nous met sous les yeux que des images lugubres; au lieu que les passions nous flattent & ne nous présentent que des objets riants. La passion de l'ambitieux, par exemple, lui remplit l'imagination, de tout ce qu'il y a de brillant dans les honneurs; tandis que la mort l'avertit sans cesse, que bientôt il sera consumé dans la terre, avec ceux sur lesquels il prétend s'élever. Je ne m'étonne plus après cela, si l'ambitieux tient le langage de Felix; une autrefois, je t'entendrai plus amplement; *quand j'en aurai le loisir je te rappellerai.* Mais quand viendra-t-il ce tems? Jamais, s'il ne dépendoit que de l'homme. Cette pensée, qui le trouble, qui l'importune, il la renvoie sans cesse. Que prétendez vous donc faire insensés?

ſés ? Où prétendez vous fuir pour échapper à la mort ? Tôt-ou-tard vous paſſerez ſous ſon empire. C'eſt donc faute d'y penſer ſouvent & ſerieuſement, que nous tirons ſi peu de fruit des uſages qui découlent de cette conſidération.

Je paſſe à une ſeconde cauſe du peu de changement, que la néceſſité de mourir produit dans la conduite des hommes. Ce mal a ſa ſource dans le doute ſur l'immortalité de l'ame. La plûpart des hommes, n'étant ſenſibles qu'aux impreſſions qui leur viennent du dehors, & ne croiant rien de réel, que ce qui eſt viſible & palpable, où s'imaginent, que dès que le corps ceſſe de vivre, l'ame n'exiſte plus ; parce qu'ils n'apperçoivent pas ce lieu où les ames ſont recueillies après la mort ; où s'ils ne vont pas, juſqu'à nier une vie à venir,

venir; ne ſont dumoins que bien foiblement perſuadés de ſa réalité; de façon que l'idée qu'ils s'en forment, ne fait pas aſſez d'impresſion ſur leur eſprit pour les déterminer dans leur conduite. Or il n'y a rien, qui entraine après soi des conſequences plus dangereuſes, que de nier l'immortalité de notre ame; ou ſeulement d'en douter. C'eſt dans la bouche de ceux qui ſe trouvent dans ce funeſte état, qu'un Apôtre met cet odieux langage; *mangeons & buvons, car demain nous mourrons.* Ceux qui ont le malheur d'y être plongés, ne ſongent plus qu'à touver des moyens de prolonger leur vie; & d'y goûter tous les plaiſirs que leur coeur déſire. S'ils penſent quelque-fois à la mort, ce n'eſt que pour en tirer un motif à jouir de tous les agrémens de la vie, quelque contraires qu'ls puiſſent être à la vertu, dont

dont ils font très peu de cas. Ils imitent ces Payens, qui souvent dans leurs festins exposoient un squellette aux yeux des assistans, afin que la vue de ce qu'ils deviendroient un jour, les portât à profiter du tems, pour se plonger dans la débauche. On n'est pas surpris que des Payens ayent tenu une pareille conduite. Les ténébres de l'ignorance dans lesquelles ils croupissoient, peuvent sinon les justifier, dumoins les excuser. Mais que des Chrétiens les imitent, des Chrétiens, à qui l'évangile annonce & prouve de la maniére la plus convainquante la vie & l'immortalité, c'est ce qu'on a de la peine à concevoir !

On voit bien, que ce n'est pas assurément, après avoir réfléchi sur les preuves qui établissent l'immortalité de l'ame, que ceux dont je parle ont pris occasion d'en douter. Ces preuves sont trop

trop fortes, trop évidentes pour ne pas convaincre de cette vérité, tout homme qui les pése sérieusement. Mais on en doute, parce qu'on veut bien en douter. On cherche à s'étourdir, à se faire illusion, en un mot, l'on ne veut pas s'assurer de la vérité de ce qu'on craint; car il n'y a rien qu'un mondain redoute d'avantage, que l'idée du jugement qui suit la mort.

Si l'on étoit bien convaincu que l'ame survit au corps, & qu'elle sera recompensée ou punie selon la conduite qu'elle aura tenue sur la terre, seroit-il possible qu'on ne remarquât pas quelque changement dans la conduite dela plûpart des hommes ? Car enfin, pourquoi n'auroient ils pas autant de crainte pour le juge de l'univers, qu'ils en ont pour les juges de la terre, s'ils étoient bien convaincus, qu'au sortir

de

de ce monde, ils rendront compte de leurs actions; comme ils ſont perſuadés, qu'en contrevenant aux loix de l'état ils ſeront punis, s'ils viennent à être découverts?

Une troiſieme cauſe, qui fait que les hommes ne vivent pas comme des voyageurs ſur la terre, c'eſt qu'ils s'imaginent, qu'il y a toujours aſſez de tems pour penſer à l'éternité. L'on ne ſe fait aucune peine de différer ce ſoin, comme ſi la choſe étoit de peu de conſéquence; & ſouvent on ſe trouve entre les bras de la mort, ſans avoir fait la moindre démarche pour s'y préparer. Quoi! dit un jeune homme, je ne fais que de naitre, je n'ai encore fait que les premiers pas dans le monde, & déja l'on veut que je penſe à en ſortir! Qu'on me laiſſe dumoins goûter les plai-

plaisirs de mon âge, & lorsque j'aurai satisfait mon coeur à cet égard, je sacrifierai mes jours à Dieu, & me disposerai à quitter ce monde. A chaque chose sa saison. Quoi! me dira homme plongé dans les affaires, vous voudriez que j'abandonnasse des projets, dont le profit immense me paroit assuré? Encore quelques années de travail; encore une certaine somme à amasser, & alors je bornerai mes desirs: alors je ne penserai plus qu'à ma conscience: alors je réfléchirai à l'oisir sur la nécessité de bien vivre, pour mourir un jour de la mort des gens de bien.

Mais, se peut il rien de plus criminel que de risquer de devenir la proie de la mort, avantque de s'y être préparé? Rien de plus impie; c'est vouloir assouvir ses passions, avant que de

de rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Rien de plus imprudent ni de plus dangereux, c'est risquer son bonheur de la maniére la plus visible. Ceux qui renvoient ainsi à penser à leur fin, ont sans doute fait accord avec la mort, & traité avec le sépulcre. Leur jeunesse, leur santé vigoureuse, sont elles des preuves d'une vie étendûe? Ils différent jusqu'au lit de la mort à se jetter aux pieds du Dieu qu'ils ne cessent d'irriter ; à verser des torrens de larmes sur leur conduite passée ; à la détester ; à frapper leur poitriene, & à dire ; ô Dieu pardonne! ô Dieu fais grace! ô Dieu, n'entre point en compte, ni en jugement avec tes serviteurs! Ils espérent, par ces soupirs, par ces regrêts, par ces soumissions, par ces priéres, par ces larmes, ils espérent dis-je de désarmer le bras vangeur du juge irrité contr'eux; de faire leur paix avec lui ; & de s'ou-

vrir les portes de l'éternité bienheureuse.

Mais comment, comment peuvent ils être sûrs de n'être pas enlevés au milieu de leurs dissipations, de leurs débauches, avant que d'avoir pu se reconnoître? Comment peuvent ils être sûrs, qu'ils ne seront pas accablés dune maladie, qui les empêchera de jetter les yeux sur leur état; & que les douleurs les plus cuisantes, les assoupissemens qui hébétent les esprits les plus actifs, les réveries, les léthargies, leur laisseront cette liberté de penser, qu'ils se flattent de conserver jusqu'à la fin? Des enfans fondant en larmes, une épouse désolée, des amis gémissans, des parens exprimant leur douleur par des soupirs & par des sanglots, des affaires temporelles à régler, que sais-je encore!

tous

tous ces objets leur permettront ils de penser à sauver leur ame?

Supposons le pour un moment: ils pourront y penser; ils seront tranquilles au lit de la mort; ils pourront aller au devant du Seigneur, solliciter ses compassions, & lui offrir leurs derniers soupirs. Mais qui leur repond que Dieu voudra bien agréer cette repentance tardive, mercenaire, imparfaite? Qui les assure qu'il se laissera fléchir par ces soupirs, qui sont plutôt des regrêts de quitter le monde, & qui partent moins de la haine pour le péché, que de la crainte des peines éternelles? Ah! pécheurs écoutez bien ceci; au nom de Dieu écoutez le! Si vous ne discontinuez à vivre dans le péché, si vous ne retournez à l'Eternel, qu'au moment que la mort se présentera à vous, ne vous y fiez pas, quand même alors

alors vos amis, vos parens, vos pasteurs viendroient vous assurer, qu'il y paix & sureté pour vous.

Je me garderois bien de damner un méchant, qui feroit au lit de la mort des actes de foi & de repentance; mais je me garderois bien aussi de lui assurer, que ses promesses, ses regrêts, ses priéres, ses larmes, ses actes d'amour de Dieu & du prochain ont désarmé la colére du ciel. Rien n'est plus équivoque qu'une pareille conduite. Posé même qu'elle fût sincére, peut on espérer que Dieu se contentera de quelques jours, de quelques instans d'une vie passée dans la revolte contre lui. L'exemple des vierges insensées nous prêche bien fortement contre le renvoi de la conversion.

Plusieurs enfin, vivent dans la dissi-

dissipation, dans la sécurité, malgré les motifs forts & pressans que la mort nous fournit contre elle, parce qu'ils se font de fausses idées de la miséricorde de Dieu. Dieu disent ils ne nous a pas créé pour nous perdre; il nous pardonnera nos foiblesses; & là où nos péchés ont abondé, sa grace abondera par dessus.

Oui sans doute, Dieu est miséricordieux. Sa miséricorde est le fondement de toutes les espérances que nous pouvons avoir du salut; sans cette miséricorde helas! où en serions nous. Mais est-il rien de plus indigne, que d'outrager cette miséricorde, au point d'en faire un prétexte à la sécurité? Dieu ne veut pas vous perdre, rien n'est plus vrai. Mais malheureux arrétez! vous vous perdez vous mêmes,

vous courez à votre damnation. Dieu ne veut pas vous perdre, mais il vous invite à la repentance, & vous refusez d'embrasser ce parti. Sa grace abonde où le péché a abondé, j'en conviens encore; mais ce n'est que lorsqu'on cesse de l'outrager. Dieu pardonne les foiblesses des hommes, rien n'est plus constant; mais quoi! est-ce donc foiblesse que de passer sa vie dans le crime; n'est-ce pas une rébellion manifeste contre celui à qui nous nous devons absolument & toûjours?

Non non, quelque étendue que soit la miséricorde de Dieu, elle ne va pas jusqu'à confondre les justes & les méchans; jusqu'à protéger les impies. Quelque immense que soit cette miséricorde, elle a des bornes. Comment oser espérer de trouver un Dieu pro-

propice, lorsqu'on a pris à tâche de faire tout ce qu'il défend; lorsqu'on a réfusé de lui donner la prémiére place dans son coeur ; de le servir en public & en particulier ; de restituer le bien mal aquis, de se réconcilier avec ses ennemis; & en particulier de profiter des avertissemens qu'il donne aux hommes, de se préparer à la mort, de laquelle dépend leur salut éternel. *Parce que j'ai crié, dit le Seigneur, & que vous avez refusé d'ouir; parceque j'ai étendu ma main, & qu'il n'y a eu personne qui y prit garde. Et parce que vous avez rejetté tout mon conseil, & que vous n'avez point eu a gré que je vous reprisse. Aussi me rirai-je de votre calamité, je me moquerai quand votre effroi surviendra. Quand votre effroi surviendra comme un ruine, & que votre calamité viendra comme un tour-*

tourbillon; quand la détresse & l'angoisse viendront sur vous. Alors on criera vers moi, mais je ne repondrai point; on me cherchera de grand matin, mais on ne me trouvera point. Parce qu'ils auront haï la science; & qu'ils n'auront point choisi la crainte de l'Eternel. Ils n'ont point eu à gré mon conseil; ils ont dédaigné toutes mes repréhensions. Qu'ils mangent donc le fruit de leur voye, & qu'ils se soulent de leurs conseils. Voilà voilà ce qui attend ceux, qui négligent de se préparer à la mort par une vie bien réglée.

Mille avantages au contraire, sont la recompense de tous ceux, qui réfléchissant sérieusement sur la nécessité de mourir, se conduisent comme si chaque jour étoit le dernier de leur vie. Ils s'épargnent par là, une infinité de soucis,

cis, de regrêts, qui déchirent le coeur des mondains. Car dès qu'on eſt fortement convaincu de la néceſſité de ſe préparer à une mort inévitable, le voile impoſteur qui couvre l'imperfection des biens de cette vie ſe déchire, & laiſſe voir à notre grand étonnement, le peu de fonds qu'il y a à faire ſur eux. On s'apperçoit alors ſans peine, que tout ce que la mort nous ravit ici bas, ne mérite presque pas un regrêt; & l'on eſt convaincu qu'elle eſt ce port heureux; où la Divinité nous permet d'entrer, après avoir été cruellement agités ſur la mer orageuſe de ce monde, fameuſe par ſes naufrages. Quand on s'eſt bien préparé à mourir, on ſouhaite ardemment de mourir; on voudroit que la mort s'avançât à grands pas; *ô quand entrerai-je & me préſen-*

 terai-

terai-je devant ta face, ô mon Dieu ; quand verrai-je *ta face en juſtice*, & me réjouirai je des *biens qui ſont à ta droite pour jamais. Comme un cerf altéré ſoupire après le courant des eaux ; ainſi crie mon ame après toi, ô mon Dieu. Mieux vaut un jour dans tes parvis* éternels, *que mille ailleurs. Mon deſir tend à déloger*, à quitter cette tente d'argile, *& à être avec J. Chriſt, ce qui m'eſt beaucoup meilleur*. Transporte-moi ſur les ailes de ton amour, dans *l'aſſemblée des premiers nés.*

Il eſt vrai, qu'on ne peut pas voir ſans une eſpéce de douleur, que ce corps que nous chériſſons nous abandonne. La nature s'allarme, & pâtit. Mais la foi raſſure le fidéle, & lui fait dire, Je ſçai que ma patrie eſt dans le Ciel ; d'où j'attens auſſi le Seigneur Jeſus, qui transformera mon corps abject, & le

le rendre conforme à son corps glorieux, selon cette puissance, par la quelle il peut même s'assujettir toutes choses.

Tu redresses les pas de mon ame égarée,
Quand tu me fais Seigneur penser à l'avenir,
Et comparer les jours qu'on voit si tôt finir
A ce jour qui sera d'éternelle durée.
Le monde étale en vain sa pompe & ses apas,
J'aspire à d'autres biens, & je ne daigne pas,
Ecouter sa voix qui m'appelle.
Ah! que l'on méprise aisément,
Quand on prétend jouir d'une gloire éternelle,
Celle qui passe en un moment.

TESTU.

SUR

SUR LE VRAI BIEN.

IV. DISCOURS.

. . . In homine nihil ad rem pertinet, quantum aret, quantum foeneret, a quam multis salutetur, quam pretioso incumbat lecto, quam pellucido poculo bibat, sed quam bonus sit: bonus autem est, si ratio explicita & recta est. . . . Haec vocatur virtus: hoc est honestum & unicum hominis bonum.

SENECA.

On l'a dit souvent, & toûjours avec raison, les désirs conviennent à l'homme dans cette vie. Il manque de diverses choses pour obtenir cette tranquilité, cette satisfaction, cette joye, sans lesquelles il ne peut être heureux. L'état de disette est un

un état de souffrance ; & rien n'est plus naturel à des créatures intelligentes, formées pour le bonheur le plus parfait, que de souhaiter ardemment de sortir au plutôt d'une telle situation.

Mais s'il est naturel à l'homme de désirer ; si les désirs lui sont permis, ils doivent être raisonnables & bien réglés. Il doit les tourner vers des objets qui soient à sa portée, & qui puissent le rendre heureux. Désirer l'impossible, désirer ce qui par soi-même ne sauroit contribuer au bonheur de l'homme, désirer enfin ce qui coute plus dans son aquisition, qu'il ne satisfait dans sa jouissance, c'est se tourmenter vainement ; & se préparer les regrêts les plus amers.

Le seul objet raisonnable de nos désirs les plus véhémens, & les plus soutenus,

tenus, c'eſt le vrai bien. Tâchons de le diſcerner au juſte de ce qui n'en a que l'apparence; c'eſt la matiére & le but de ce diſcours.

Les hommes devroient être ce ſemble unanimes ſur le choix du bien, comme ils ſe reſſemblent dans la pante vers le bien en général. Il n'y a qu'un véritable bien; mais il y en a pluſieurs qui en ont l'apparence sans en avoir la réalité. De-là vient, que les hommes, qui ne ſe piquent pas de beaucoup d'éxamen & de diſcernement; & qui ſe conduiſent pour l'ordinaire plus par le préjugé, la coutume, l'éxemple & les ſens, que par des lumiéres vives & ſolides, donnent dans tant de travers; & ſe déterminent ſi différemment, encore qu'ils ſe reſſemblent tous dans le déſir du bien.

INTER-

INTERROGEONS un avare, il nous dira, s'il veut parler naturellement, qu'il envisage les richesses, comme le bien par excellence. Il nous soutiendra, que quiconque est riche est heureux. Adressons nous à un voluptueux il nous fera l'éloge des plaisirs des sens; & tâchera de nous persuader, qu'une vie passée dans le sein des plaisirs charnels, est la plus sage & la plus délicieuse. Parlons enfin à ces hommes passionés pour la gloire & la réputation, les uns nous assureront qu'un savoir vaste & profond est la perfection & le bonheur de l'homme; & les autres nous vanteront l'avantage d'être revêtu des dignités qui attirent du respect, & qui donnent du crédit dans le monde.

MORTELS! vous vous trompez. L'éxpérience auroit dû vous l'apprendre il y a long-tems. Tous ces biens ne sont

ſont rien moins que le véritable. Vous prenez par ignorance & par précipation, l'ombre pour le corps, & l'apparence pour la réalité. Le vrai bien, le ſeul qui mérite d'être enviſagé comme tel, c'eſt la VERTU. Comme le péché mauvais de lui même, eſt la ſource de tous les maux; la vertu, qui n'eſt autre choſe que l'obéïſſance ſoutenue à la loi de Dieu, eſt de ſa nature bonne, agreable, parfaite, & la ſource intatiſſable de tout ce qui peut rendre heureux.

LES ſages du paganisme l'ont bien ſenti. Pluſieurs d'entr'eux ont donné des éxemples de vertu qu'on admire encore. Mais la révélation ne nous permet pas de douter que le vrai bien ne conſiſte dans la vertu. Salomon, qui malheureuſement avoit donné dans les écarts des mondains, & cherché le bien par éxcellence, où il ne ſe trouva jamais, revenu

revenu de sa prévention déclare hautement, que tout ce qui diffère de la vertu, n'est que vanité & rongement d'esprit. Il exalte la sagesse au dessus de tout autre objet. *Le trafic qu'on peut en faire selon lui, est meilleur que le trafic de l'argent; & le revenu qu'on en peut avoir est meilleur que le fin or. Elle est plus précieuse que les perles, & toutes choses désirables ne la valent point. Il y a longueur de jours en sa main droite, richesses & gloire en sa gauche. Ses voies sont des voies agréables, & tous ses sentiers ne sont que prospérité. Elle est l'arbre de vie à ceux qui l'embrassent: & tous ceux qui la tiennent sont rendus heureux.* Salomon conclut de tout cela que *bienheureux est l'homme qui trouve la sagesse.*

AURAI-JE beaucoup de peine à prouver cette vérité? Si la vertu a tous

les caractéres du vrai bien, & que ces qualités manquent à tous les autres avantages dont les mondains font tant de cas, ne doit-elle pas passer pour être le bien par excellence, & le plus digne de nos désirs? C'est là je pense, ce que les réfléxions suivantes contribueront à établir.

PREMIER caractére du vrai bien: il doit rendre plus parfaits ceux qui le possédent. Il n'y point de bonheur réel sans la perfection: ce qui doit contribuer à rendre heureux, doit en même tems rendre plus parfait. Peut-on dire que ce soit là l'effet que produisent les biens de la terre? En devient-on plus accompli pour avoir acquis des richesses? L'homme le plus vicieux ne peut-il pas être en même tems le plus opulent. Le crime & les emplois les plus distingués, ne se trouvent-ils jamais réunis?

Mais

Mais il n'en est pas ainsi de celui qui devient vertueux. Le changement favorable que la vertu produit en lui, fait qu'on a peine à le reconnoître. Il étoit injuste, dur, emporté, vindicatif; traits odieux, qui lui attiroient un mépris général. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. Il est devenu une nouvelle créature. C'est la justice, la charité, la douceur même. Il a donc acquis un veritable bien, en donnant à la vertu une libre entrée dans son ame.

SECOND caractére du vrai bien. Celui qui en a fait l'acquisition doit être plus heureux, qu'il ne l'étoit auparavant. Si le bonheur ne suivoit pas la jouissance du biens, il vaudroit autant en être privé pour jamais: je parle dumoins d'un bonheur réel, & non point d'une félicité qu'on nous suppose, quoique nous ne la goutions pas. Ceux

que l'on regarde ordinairement comme les plus heureux des mortels, sont ceux que la fortune a logés dans des maisons superbes, qui se traitent délicatement, ou qui sont montés au faite des grandeurs humaines. Mais ces avantages sans vertu laissent ceux qui les ont acquis, dans le même état où ils les ont trouvés; souvent même ils les rendent plus malheureux qu'ils ne l'étoient. Mais il n'en est pas ainsi de celui qui a fait la précieuse acquisition de la vertu. Il éprouve un repos, un calme quil n'avoit pas encore senti dans son ame. Avant d'avoir embrassé le sage parti de la vertu, hélas! qu'il étoit à plaindre! Agité sans cesse par des désirs violens, qui ne lui permettoient aucun instant de tranquilité, il n'osoit écouter, ni la voix de sa conscience, qui lui faisoit les reproches les plus amers, ni penser

à

à son Dieu & à sa fin sans frémir. Aujourd'hui c'est précisément le contraire. Ses désirs sont réglés, sa conscience ne le condamne plus; Dieu est l'objet dont il s'occupe sans cesse, & il envisage sa fin comme le commencement de son bonheur. *Mon ame*, peut il dire, *mon ame retourne dans ton repos, car l'Eternel t'a fait du bien.* Il n'y a, soyons en bien persuadés, il n'y a que des infortunés dans ces palais dorés d'où la vertu est bannie; & que des ames satisfaites & heureuses dans ces cabannes où elle fait sa demeure. Elle est donc un vrai bien, puisqu'elle nous rend si heureux.

Troisieme caractére du bien par excellence: il doit rendre l'homme plus estimable qu'il ne l'étoit auparavant. Personne ne disconviendra que l'estime & l'amour des hommes ne contribuent en

en quelque chose à notre bonheur; ce qui peut nous acquérir ces avantages est parconséquent un vrai bien. Qui ne voit que c'est là encore une prérogative de la vertu. Un homme juste, charitable, religieux, bon parent, bon ami, bon citoyen, n'est-il pas infiniment plus estimable & plus digne d'être aimé, qu'un autre qui neglige l'observation de tous le devoirs que la nature & la religion lui imposent? C'est ordinairement à ceux qui les remplissent que l'on accorde les plus beaux éloges. Lisez tous les panégyriques, & vous verrez que c'est là le fondement des louanges qu'ils renferment. L'on est même si convaincu que la vertu seule mérite d'être exaltée, que lorsqu'on loue des personnes qui n'ont point de bonnes qualités, on fait éclipser leurs défauts, pour leur attribuer des vertus.

tus. Ceux qui possedent de grands biens, sans être vertueux méritent-ils quelque estime? Cet avantage ne nous est pas personnel, & il arrive souvent qu'on est beaucoup moins estimable après que l'on en a fait l'acquisition. Il en est de même de tous les autres avantages qui sont l'objet de l'admiration des hommes. D'où je conclus encore que la vertu seule est un vrai bien.

Voici le quatriéme caractére auquel on peut le reconnoître ce bien, qui seul est digne de nos recherches les plus empressées : il nous rend plus agréables aux yeux de Dieu, que nous ne l'étions auparavant. Tout ce qui nous éloigne de Dieu est un mal, c'est le plus affreux des maux; ce qui nous en rapproche est parconséquent un bien, c'est le bien le plus parfait. Si Dieu étoit susceptible des mêmes considerations que les hom-

 mes

mes, nous pourrions attendre ce dernier effet des avantages extérieurs dont ils jouissent. Mais bien loin qu'ils nous rendent plus chèrs à Dieu, ceux qui les auront possédez sans vertu, n'en seront que plus sévérement chatiez. C'est la vertu seule qui nous rend le Seigneur proprice. *Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, & ses oreilles sont attentives à leurs prières.* C'est d'eux, qu'il se déclare le protecteur & le père. C'est à eux que sont faites les promesses les plus consolantes. *La piete à les promesses de la vie présente & de celle, qui est à venir.* Elle est donc le plus précieux des avantages.

Cinquieme caractére du vrai bien. Il doit étre à l'abri des révolutions, & personne ne doit pouvoir nous en priver malgré nous. Ces biens qui passent comme un songe, qui se dissipent comme

me la fumée, que mille accidens peuvent nous enlever à chaque inſtant, pourroient ils être enviſagés comme de ſolides avantages. Santé, richeſſes, honneurs, qui peut faire fonds ſur vous? La vertu n'eſt pas de ce caractére. Elle peut ſe perdre, je le ſais; mais c'eſt toûjours par notre faute. Nous n'avons qu'à vouloir la conſerver & jamais perſonne ne nous l'enlévera. C'eſt un tréſor à l'abri des injuſtes, des élémens, & de la mort; c'eſt donc l'unique digne de ce nom.

J'AIOUTE que le vrai bien doit avoir pour ſixiéme caractére, de pouvoir être emporté dans la vie à venir. Nous ſubſiſtons après la mort. Il faut donc qu'après le trépas nous ayons encore le bien en partage, ſans quoi nous ſerions plongés dans une miſére inſupportable. Mais nous ſuivent-ils ces

biens que nous amaſſons avec tant de ſoins ſur la terre? Nous n'avons rien apporté dans le monde, nous n'en remporterons rien. Il n'y a que la vertu qui nous ſuive; il n'y a que notre amour pour Dieu dont la mort ne puiſſe pas nous ſéparer. *Bienheureux ſont ceux qui meurent au Seigneur; car ils ſe repoſent de leurs travaux & leurs oeuvres les ſuivent.* La vertu, qui ſeule peut enrichir après la vie, eſt donc le vrai bien.

ACHEVONS la conviction & diſons que tout ce qui conduit au ſouverain bien, eſt un bien réel. L'homme vertueux, quoique plus heureux que le méchant dans ce monde, parce qu'il y jouit de la paix de la conſcience, n'y jouit pas cependant d'une entiére félicité; mais ſa vertu le conduit à ce ſouverain

verain bonheur. Ecoutons la voix de la raison, ouvrons les écrits sacrés, & nous apprendrons que Dieu n'admettra dans son ciel que les ames vertueuses. *Ceux qui me disent Seigneur Seigneur n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais ceux là seulement qui font la volonté de mon père qui est dans le ciel.* Que servira-t-il à l'homme d'avoir nagé dans l'opulence, ou d'avoir fait dans ce monde une figure des plus brillantes, s'il y a vécu sans attachement pour la vertu. *Je ne vous connus jamais*, dira le juge des humains, à ceux qui auront été tels. D'où je conclus enfin qu'il n'y a que la vertu seule qu'on puisse appeller un vrai bien.

Tous ces avantages que nous recherchons avec tant d'avidité, deviennent lorsque la vertu en est séparée une source de maux pour ceux qui les possédent, &

& pour les perſonnes avec qui ils ſont en relation. A quoi ſert le pouvoir ſans la vertu? à faire des malheureux, & à rendre ceux qui l'ont en main l'objet de l'éxécration des infortunés qui gémiſſent ſous leur tyrannie. Un ſavant dont la vertu n'eſt pas la principale étude, ne peut être qu'un homme vain, mépriſable, & diſpoſé à ſe ſervir de ſes lumiéres pour faire du mal. Les richeſſes enfin ne conduiſent-elles pas à mille crimes ceux qui les poſſédent ſans poſſéder la vertu? La vertu ſeule donne du prix à tous ces avantages, & ne tire le ſien que d'elle même. Elle eſt le bien le plus déſirable, parce-qu'elle eſt le plus réel.

Que ceux à qui les bien trompeurs de ce monde faſcinent encore les yeux, les aiment, les déſirent, les préférent à tout s'ils le veulent; je ferai mes efforts

pour ne les imiter jamais. Sans mépriser ces avantages, je dirai avec les fidéles, *fais luire sur moi* ô mon Dieu! *la clarté de ta face.*

Heureux qui de la sagesse
Attendant tout son secours,
N'a point mis en la richesse,
L'éspoir de ses derniers jours.
La mort n'a rien qui l'étonne;
Et dès que son Dieu l'ordonne,
Son ame prenant l'essor,
S'éléve d'une vol rapide
Vers la demeure, où réside
Son véritable trésor.

RACINE.

SUR LE POUVOIR DU DEMON.

V. DISCOURS.

Cet infernal tyran, dont nos maux font la joye :
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie.
Des corps qu'il tourmentoit il s'enfuit consterné,
Le Prince du mensonge est enfin détrôné.

L. Racine.

Le Démon est cet esprit apostat, qui s'est revolté insolemment contre Dieu son Créateur & son bienfaiteur, & qui bouffi d'orgueil & plein de malice, a été précipité du séjour de la gloire, dans celui de l'ignominie & des tourmens, avec tous les anges

anges qui ont été les malheureux imitateurs de sa conduite insensée & détestable.

Dès lors cet esprit infernal n'a cessé de haïr Dieu, & de travailler à se faire des complices. Le prémier homme fut la victime de l'envie, de la malice, & de la rage de cet ange de ténébres. Jaloux de la pureté de l'état d'Adam, & du bonheur qui devoit à jamais l'accompagner, il travailla à lui faire perdre son innocence, pour qu'il perdît en même tems sa félicité. Il ne réüssit helas! que trop. Sa voix séductrice corrompit un coeur, fait pour être le sanctuaire de la vertu. Eve l'écouta, se laissa tromper, & entraina dans sa revolte contre Dieu, l'époux auquel il venoit de l'associer. Depuis cet instant si fatal à tout l'univers, le Démon n'a

cessé

cessé de persécuter les hommes, de leur dresser mille embuches, & de mettre en oeuvre toutes ses forces, pour les engager à sortir du chemin qui méne à Dieu, & pour les faire entrer dans les routes tortueuses du crime, qui conduisent au séjour de la misére & des tourmens éternels.

C'est cet ennemi cruel du genre humain, qui tendit piéges sur piéges à l'innocence de Job, & qui séduisit David pour d'énombrer Israël. C'est lui qui tenta le Sauveur dans le désert, qui entra dans l'ame de Judas, & qui porta Ananias & Saphira à mentir au St. Esprit.

A moins donc d'assigner d'autres causes à ces effets, que l'écriture attribue tous en termes formels au Démon; à moins de tordre les passages qui nous disent

disent que *le Diable rode autour de nous comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer*, & qui nous exhortent *à résister à ses embuches*; à moins de faire plus encore, & de nier comme quelques prétendus esprits forts l'ont fait, la réalité de la tentation du Sauveur, & des possessions du Diable dont il est si souvent fait mention dans le Nouv. Testament, & d'en faire de simples maladies; à moins dis-je de tout cela il faut convenir que le Démon peut agir & a réellement agi sur les hommes.

Il est difficile, j'en conviens, mais il n'est pas absolument impossible de rendre raison de la maniére dont il peut opérer sur eux, Il est vrai qu'il n'y a aucune proportion phisique entre le corps humain & le Démon, qui est une substance purement spirituelle. Mais qu'on

qu'on me permette de demander, s'il y a plus de cette proportion entre l'ame & le corps auquel elle est associée *); sur lequel elle agit avec tant d'efficace; & qui à son tour n'a qu'à être dérangé pour qu'elle s'en ressente? Je m'attens bien qu'on me répondra, à la verité qu'un esprit peut agir sur un corps auquel il est uni, mais qu'il est impossible qu'il agisse sur un corps qu'il n'anime pas. Je crois que cette action d'un esprit sur un corps qui lui est étranger ne nous paroîtroit peut-être pas si inconcevable, si nous avions de plus justes idées de ce qu'on nomme corps & esprit, & je m'imagine qu'elle n'est réellement pas plus incomprehensible que l'action de de l'ame sur le corps où du corps sur l'ame

*) JE suppose qu'on m'accorde que l'ame est spirituelle. Il me semble qu'on a démontré contre Locke que le corps n'est pas susceptible de la faculté de penser. Ce n'est pas ici le lieu de le prouver.

l'ame que le créateur a unis. Mais quelque difficile qu'il ſoit de concevoir cette action elle n'eſt cependant pas impoſſible; & il y auroit beaucoup de témérité à nier que le Démon n'ait agi & n'agiſſe encore ſur les hommes, ſous prétexte qu'on ignore comment il s'y prend. La manière d'agir des eſprits nous eſt trop inconnue, pour que nous puiſſions déterminer jusqu'où peut s'étendre leur efficace. Je m'en tiens à l'écriture ſainte, qui comme je l'ai fait voir, nous rapporte pluſieurs exemples de l'action du Diable ſur les hommes. Il n'y a que ceux qui la rejettent ou qui la tordent, qui puiſſent nier cette action.

Il eſt vrai me diront ceux qui en conviennent, le Démon a réellement agi ſur les hommes; il les tourmentoit ſur tout violemment lorsque le Sauveur parut dans le monde. Mais quoi! Satan au-

roit-il donc encore du pouvoir sur eux? Christ n'est-il pas venu détruire son empire? N'est-il pas venu confondre ce malin esprit, l'enchainer, le renverser, le froisser sous ses pieds?. N'a-t-il pas dit lui même, *je voyois Satan tomber du Ciel comme un éclair.*

J'AVOUE qu'il s'en faut bien que le Démon ait le même pouvoir qu'il avoit avant que J. Christ, cette semence de de la femme qui devoit briser la téte du serpent parût dans le monde. Satan reghoit avant cet heureux événement, parceque la superstition & l'idolatrie étoient sur le trône. Mais l'évangile a découvert les artifices de ce père du mensonge, il l'a terrassé en mille lieux, & a arraché d'entre ses mains un grand nombre de ses esclaves. L'on ne peut pas dire cependant que le pouvoir du Diable soit entiérement anéanti. Si

l'écriture

l'écriture nous dit qu'il eſt *condamné à des chaines éternelles dans les ténébres afin d'y être gardé pour le jugement;* cela ne ſignifie autre choſe ſi ce n'eſt, qu'il eſt deſtiné à être châtié avec toute la rigueur poſſible, & qu'il ne peut pas ſe souſtraire aux maux qui doivent fondre ſur lui.

Il faut donc, ſi je ne me trompe, éviter ici deux extrémités également vicieuſes. L'une eſt de donner un pouvoir ſans bornes au Démon, & l'autre de s'imaginer qu'il ſoit tellement lié dans les abîmes, qu'il n'ait abſolument plus d'influence, ſur ce qui ſe fait ici-bas. La ruine entiére de l'empire du Démon ne doit arriver qu'au dernier jour. C'eſt alors que ſans aucun eſpoir de delivrance, il ſera enchainé dans les enfers. Auſſi les Démons qui s'étoient emparés des deux hommes dont l'évangile nous parle,

le, ſe mirent-ils à crier en voiant le Sauveur; *Qu'y a-t-il entre vous & nous Jeſus fils de Dieu? Etes vous venu ici pour nous tourmenter avant le tems*, croyant ſans doute que J. Chriſt venoit hâter le tems de leur punition, & les envoyer dans le lieu des tourmens éternels, pour n'en plus ſortir.

Mais comme ce que je viens de dire de l'action du Diable ſur les hommes, pourroit faire quelque peine à ceux qui ignorent jusqu'où ſon pouvoir s'étend, je les prie de faire avec moi les réfléxions ſuivantes.

Je remarque d'abord, que le Démon n'agit ſur les hommes, qu'autant que la providence le permet, dans les vues qu'elle ſe propoſe. Jamais Dieu ne pouſſe le Diable à nous nuire; mais par des raiſons de ſageſſe & de juſtice, il ne l'empêche pas toûjours de déploier

ſon

ſon pouvoir ſur nous, ſoit pour nous châtier, ſoit pour nous éprouver, ſoit même pour nous empêcher de nous laiſſer aller au crime. Que deviendroit la terre, ſi le Démon pouvoit y faire ce que bon lui ſemble? Il la convertiroit bientôt en un ſéjour affreux, en un enfer. Mais Dieu met des bornes à la malice de cet ennemi des hommes. C'eſt un eſclave à la chaine, qui ne s'écarte qu'autant que la providence veut bien la lui lâcher. Il lui fut permis de faire mourir le bétail de Job, de renverſer la maiſon de ſon fils, d'écraſer ſous ſes ruines les enfans de ce ſaint homme, de charger ſon corps d'ulcerés, mais Dieu lui défendit en même tems de toucher à la vie de ſon ſerviteur.

Si lorsque J. Chriſt vint ſur la terre, le Démon tiranniſoit la nation Juive, c'eſt

ſans doute, parce qu'elle avoit porté le crime à ſon comble, & pour que le Sauveur montrât en chaſſant les Démons du corps de ceux qu'ils tourmentoient ſi cruellement, que le but de ſa venue dans le monde, étoit de détruire l'empire de Satan.

J'OBSERVE ſecondement, que quelle que ſoit l'efficace du Démon ſur nous, ils n'eſt cependant perſonne qui ne puiſſe lui réſiſter. Quand ce séducteur tente les hommes, il ne leur ôte jamais la liberté de ſe déterminer comme bon leur ſemble. Si nous nous laiſſons aller à ſes tentations, c'eſt que nous le voulons bien; le Démon n'a pour ſujets que ceux qui conſentent à l'être; & qui refuſent de ſe ſervir des ſecours que Dieu leur offre pour le ſurmonter. L'homme eſt donc toûjours la

ſeule

ſeule cauſe de ſes déſordres & de ſa perte.

J'AIOUTE enfin, qu'il ne faut pas s'imaginer que le Démon puiſſe retenir ſous ſon empire ceux qu'il a une fois ſubjugués; lorsque reconnoiſſant leur miſére & l'horreur de leur état, ils font tous les efforts dont ils ſont capables pour s'en tirer. Dieu ne refuſa jamais ſa grace au pécheur repentant, qui ſent qu'il en a beſoin, & qui la lui demande avec ardeur; & ſecouru de cette grace, il n'eſt point d'abîme, quelque profond qu'il ſoit dont on ne puiſſe ſortir; point de chaine, quelque forte qu'elle ſoit qu'on ne puiſſe briſer; point de joug, quelque peſant qu'il ſoit qu'on ne puiſſe ſecouer; point d'eſclavage enfin quelque dur qu'il ſoit dont on ne puiſſe ſe délivrer. Le Démon feroit des efforts inuti-

les, pour retenir dans ses liens l'âme qui veut les briser & que la grace de Dieu seconde.

ETANT donc instruits du pouvoir que le Démon a sur nous, c'est à nous maintenant à être sans cesse sur nos gardes, & à nous défendre courageusement contre ses attaques. Servons nous des armes que Dieu nous a mises pour cet effet entre les mains. Commençons par nous défier de nous mêmes, de notre courage, de notre fermeté, & de notre persévérance. Quiconque a le bonheur de se connoître, doit peu compter sur ses forces. Il ne doit avoir que trop apperçu dans le cours de sa vie, que si l'esprit est promt la chair est foible. Les téméraires tombent ordinairement sous les coups de ceux qu'ils ont osé braver. Celui qui cherche le péril

y tombera. La fatale expérience de tant de ſaints, qui ont donné de ſi grandes preuves de leur foibleſſe, dans les occaſions où ils ne ſe ſont pas defiés d'eux mêmes, doit jetter la terreur dans nos ames. Si ces colomnes de l'égliſe ont été ébranlées, que n'avons nous pas à craindre, nous qui ſommes infiniment plus faciles à être renverſés. Soions bien réſolus de ne jamais céder à l'ennemi; mais ne nous préſentons pas à lui ſans néceſſité. Evitons le, & dans cette fuite, nons le vaincrons par un ſuccés plus aſſuré.

Cette prémiére diſpoſition produira la vigilance, dont nous avons ſi beſoin pour nous mettre à couvert des traits de Satan. Elle nait, de la connoiſſance que l'on a de ſa propre foibleſſe, & de ce qu'on eſt inſtruit du nombre &

des

des artifices de ſes ennemis. Celui qui mépriſe ſon ennemi tombe, dans le relâchement; mais quand on ſçait qu'on a nonſeulement *à lutter contre la chair & le ſang, mais contre les principautés & les puiſſances, contre les Seigneurs du monde, des ténèbres de ce ſiècle, contre* [l]*es malices ſpirituelles qui ſont aux lieux céleſtes*, quand-dis-je on eſt au fait de la force, des artifices, & du nombre de ſes adverſaires, l'on doit bien ſe donner de garde de s'endormir avec les vierges folles, & les trois Diſciples à qui le Seigneur donne cet avis, qui s'adreſſe à tous les Chrétiens. *Veillez & priez, de peur que vous ne ſuccombiez ſous la tentation.* Oui, le ſage à ſes yeux dans ſa tête comme parle Salomon. Ils ſont continuellement ouverts ſur tout ce qui l'environne, pour voir les piéges qu'on lui dreſſe, & comment ſous les appa-

ren-

rences de la vertu, ſes ennemis tâchent de lui faire embraſſer le vice.

Le plus grand de tous les malheurs ſelon lui, eſt de tomber ſous le honteux & cruel empire du démon. Si les hommes eſtiment ſi fort leur liberté temporelle, le fidéle fait un cas beaucoup plus grand encore de la liberté à la quelle Chriſt l'a appellé, & qui pendant qu'il en jouit le rend l'enfant chéri de ſon père céleſte. Les mondains regardent la mort temporelle, comme le plus grand de tous les maux, mais le fidéle eſt convaincu, que rien ne ſauroit lui arriver de plus facheux que d'être ſéparé de Dieu, qui eſt l'auteur & le conſervateur de la vie de ſon ame. Et dès qu'il veut faire uſage de ſa foi, dès qu'il l'appelle à ſon ſecours lorsque lénnemi juré de ſon ame veut le ſépa-

rerde

rer de l'amour de Dieu, il remporte ſur cet adverſaire la victoire la plus glorieuſe, & éprouve que rien ne peut arracher des mains du paſteur céleſte les brebis de ſa conduite, quand elles lui ſont ſincérement attachées. Prenons donc ſurtout le bouclier de la foi, par le quel nous puiſſions éteindre tous les dards enflammés du malin.

CONTRE LA SECURITE CHARNELLE.

VI. DISCOURS.

Qui jam tremendos pascit ignes Tartari
Foret beatus, mortuus si cras foret.
Mutare mores usque & usque distulit.
Ultra sed exspectare Iudex noluit.

NOUS nous proposons de montrer dans ce discours, que la sécurité charnelle est le plus haut point de la folie, chez tous ceux qui ajoutent foi à l'évangile.

MAIS afin qu'on se fasse de justes idées ce que nous volons prouver, il sera bon d'expliquer ici ce que nous entendons par sécurité charnelle. La sécurité est cet état dans lequel l'homme se

ſe croit hors de tout danger; ou dans lequel dumoins ſon eſprit eſt auſſi tranquile, auſſi dégagé de toute appréhenſion, que s'il n'avoit abſolument aucun péril à craindre. Souvent cette ſécurité eſt appuiée ſur un fondement très ſolide, ſavoir ſur la perſuaſion d'une piété ſincére, ſur les marques certaines d'une vraie foi & de la régéneration que nous trouvons en nous, état que nous appellons la ſécurité ſpirituelle. Cette ſécurité eſt le plus grand bien dont nous puiſſions jouir dans cette vie; comme au contraire la ſécurité charnelle eſt le plus grand mal qui puiſſe nous arriver. Nous entendons par la ſécurité charnelle l'état de ceux qui marchent ſelon la chair, comme un Apôtre séxprime; de ceux qui ſont encore dominés par l'amour du monde, par la chair, par la loi du péché, par le vieil homme; de ceux

ceux où l'on ne trouve pas encore de sérieuse, de sincére, d'efficace résolution de bien vivre; & qui non seulement malgré cette résolution, tombent par foiblesse dans quelques actes de péché; mais chez qui il y a des habitudes criminelles: & pour dire enfin tout en un mot, nous appellons sécurité charnelle, cet état de tranquilité, de repos, souvent même de joye & de gaieté dans lequel se touvent des hommes qui ne sont pas encore convertis ni régenerés. C'est là cette sécurité, de la quelle nous ne nous faisons aucune peine d'assurer, qu'elle est le comble de la folie, lorsqu'elle se trouve chez ceux qui ont été à l'école de l'évangile.

NOUS n'insisterons que sur un seul argument, pour convaincre de cette verité les impénitens, & pour les forcer

cer jusques dans leur dernier retranchement. Il eſt inconteſtable que ceux dont nous parlons peuvent mourir à chaque heure à chaque inſtant, dans cet état d'impénitence. Or à tous ceux qui meurent dans ce funeſte état, l'évangile leur dénonce qu'ils perdent à jamais la félicité ſuprême, qu'ils euſſent été aſſurés d'obtenir, en prenant à tems le parti de la repentance; & quils tombent au contraire dans une miſére également affreuſe & éternelle; dont ils auroient pu s'affranchir par le même moyen. Puis donc que les impénitens, ſe trouvent à chaque heure, à chaque moment dans le péril le plus grand qui puiſſe ſe concevoir; puiſque ce péril ſi formidable leur eſt indiqué de la façon la plus claire; ſi dis-je poſés ſur le bord du plus affreux des précipices, ils demeurent cependant dans leur état de ſécuri-

té, tranquiles, ſerains, gais & joyeux: leur ſécurité, leur tranquilité, leur ſérénité, leur joye, leur gayeté, peut être nommée ſans éxageration, & ſelon toute l'éxactitude philoſophique, le plus haut degré de la folie.

Mais pour que l'on voie bien clairement, qu'il n'y a rien à alléguer en faveur de ces gens là, qui puiſſe le moins du monde excuſer leur folie; monotrons qu'elles peuvent être les cauſes de cette ſécurité dans laquelle ils ſont comme enſevelis. Cette funeſte tranquilité vient, ou de ce que les impénitens s'imaginent, que le malheur dont l'évangile les menace, n'eſt qu'un peril leger & mépriſable; ou de ce qu'ils n'y penſent pas; ou enfin de ce qu'ils croient, que l'horrible péril qui leur eſt ſi clairement dénoncé, ne menace pas leur téte.

DIRE, que ce péril eſt en ſoi leger & mépriſable, eſt une ſi grande folie, qu'il n'eſt pas vraiſemblable quelle tombe dans l'eſprit de qui que ce ſoit. Car ſi l'on employoit toute la force de ſon eſprit à imaginer le plus grand des perils, pourroit-on en trouver un qui l'emportât ſur celui dont il s'agit? Quelle perte craindra-t-on, ſi l'on n'apprehende celle d'une félicité parfaite & éternelle? Quel mal redoutera-t-on ſi des tourmens affreux & d'une durée ſans fin ne peuvent pas nous épouvanter? Et certes, quand nous ſuppoſerions même que les eſclaves du monde & du péché ne retirent de leur ſervice que des délices, & qu'ils n'y goutent que de la joye; ce que la raiſon, l'écriture & l'expérience contrediſent tous les jours; tout cela cependant pourroit-il jamais être comparé au bonheur éternel? Ces plai-

ſirs ſont un goutte d'eau, qui rafraichit pour un inſtant une langue altérée. Mais quand, au contraire, la vie des gens de bien paſſeroit dans une miſé re perpetuelle, ce qui n'eſt pas, puisque la piété à les promeſſes de la vie préſente auſſi bien que celles de la vie à venir; quand dis-je on la ſuppoſeroit telle, cette miſére ne ſeroit tout au plus que comme une legére piquure, ou comme la morſure d'un moucheron, comparée aux angoiſſes & aux tourmens éternels de l'enfer. *Ne craignez point* dit J. C. *ceux qui tuent le corps & qui ne peuvent point tuer l'ame: mais plûtôt craignez celui qui peut perdre & l'ame & le corps en les jettant dans la géne. Que profiteroit-il a un homme de gagner tout le monde s'il fait la perte de ſon ame? ou que donnera l'homme pour recompenſe de ſon ame?* Tout bien compté dit

dit St. Paul, *j'estime que les souffrances du tems présent, ne sont point à contre-peser à la gloire à venir, qui doit étre révelée en nous. Car notre legére affliction, qui ne fait que passer, produit en nous un poids éternel d'une gloire souverainement excellente.*

Si l'état dangereux de sécurité où vivent les impénitens, vient de ce qu'ils ne pensent ni à la nature ni a la grandeur du péril où ils se trouvent, & de ce qu'au contraire ils font tout ce qu'ils peuvent pour en détourner les yeux, & pour s'occuper d'objets plus réjouissants, c'est là encore un folie inexprimable. Si quelqu'un avoit pour ami un architecte habile, qui lui montrât que la maison où il habite est sur le point de crouler, & que le toit s'il n'y prend garde va s'enfoncer sur lui; que diroit on de cet homme, si au lieu d'aban-

donner

donner au plutôt un tel édifice, il faisoit des efforts pour ne pas penser au malheur prochain dont il est menacé, & si continuant à habiter sa maison chancelante, il cherchoit à se distraire par toutes sortes plaisirs & de vaines occupations; s'il mangeoit, buvoit chantoit, dansoit, pour oublier le coup qui est sur le point de l'écraser? Ne le prendroit on pas á bon droit pour un insensé? Que doit on donc penser d'un impénitent, qui malgré le danger qu'il court sans cesse d'être accablé non d'un mal peu considérable ou passager, mais d'un mal affreux, d'un mal éternel, ne laisse pas de vivre dans la sécurité; parce qu'il ne réfléchit pas au malheur qui l'attend, & qu'il fait même tout son possible pour ne s'en pas occuper? Mais ce peril bien loin de diminuer par là, ne fait qu'augmenter, & devient tous les jours

plus inévitable: au lieu que dès qu'il commence à nous inſpirer de la frayeur, il ceſſe jusqu'à un certain point. C'eſt en quelque façon le fuir, que de le découvrir & d'y penſer ſérieuſement.

Enfin ſi les impénitens ſont plongés dans la ſécurité où ils ſe trouvent, parce qu'ils ſe perſuadent qu'ils ne ſont pas dans le peril que l'évangile leur dénonce; il faut qu'ils en viennent jusqu'à croire, ou que la voie de la damnation dans laquelle ils marchent eſt la voie du ſalut; ou qu'ils ayent la ferme eſpérance, que quoi qu'ils ne ſe trouvent pas encore dans le chemin de la félicité, ils y entreront cependant avant leur mort & qu'ils y finiront leurs jours; ou il faut enfin qu'ils n'ajoutent aucune foi à tout ce que l'évangile nous apprend, de l'état heureux des gens de bien & des

miſéres

miséres qui seront le partage des méchans après la mort. Cette sécurité doit nécessairement proceder de l'une de ces trois causes.

A l'égard de la prémiere, il faut que les impénitens soient dans une ignorànce si crasse, qu'elle leur dérobe la connissance de ceux que l'évangile exclut nommément du royaume des cieux, & qu'il condamne aux enfers. Il faut qu'ils n'ayent aucune idée de la condition sans laquelle les écrits sacrés nous assurent par tout qu'on ne sauroit avoir part au salut. Il faut qu'ils ignorent quelles sont les qualités absolument requises, pour pouvoir être appellé le serviteur, l'enfant, l'ami de Dieu, le disciple de J. Christ, sa brebis, le membre de son corps ; & pour pouvoir être censé avoir une foi vive, & même la connoissance de Dieu & de son Christ. Il faut enfin

qu'ils ne voient aucune différence entre la voie large, battue par la multitude, laquelle conduit à la perdition, & la voie étroite, peu usitée qui conduit à la vie.

Ou dis-je les impénitens ignorent parfaitement toutes ces choses, ou si malgré la connoissance qu'ils en ont, ils se croient cependant dans la voie du salut, ils se flattent jusqu'à la fureur; & leur folie pour être plus commune, ne le céde en rien à la démence de ceux, à qui une imagination déréglée fait croire souvent qu'ils sont empereurs & rois; ou que les vaisseaux des autres qui entrent dans le port, sont à eux. Le royaume des cieux, n'appartient pas plus aux impénitens, que les empires, les royaumes, ou les richeses d'autrui, ne sont à ces phrénétiques.

Envain prétendroient-ils s'arroger un

un droit à ce royaume, ſur ce que comme les Juifs d'autre fois ils peuvent s'écrier, c'eſt ici le temple de Dieu; c'eſt-à-dire, ſur ce qu'ils peuvent ſe glorifier d'avoir reçu le batême, d'être membres de l'égliſe orthodoxe, de fréquenter les ſaintes aſſemblées, d'entendre la parole de Dieu, & de participer au ſacrement de la ſainte cêne. On ſe moqueroit de celui, qui voudroit prouver qu'il eſt bon citoyen, par ſon aſſiduité à ſe trouver aux aſſemblées du peuple où l'on publie les ordres du magiſtrat, quoiqu'il ne s'y conformât en rien. Celui qui ſe vante d'être bon Chrétien, parcequ'il ſe trouve aſſiduement aux aſſemblées où l'on publie les ordres de J. Chriſt, quoiqu'il ne penſe pas à mettre en partique ce qu'il y a entendu, n'eſt pas moins ridicule. Cette aſſiduité ne compenſe pas le défaut

faut d'obéïssance; mais elle aggrave le crime de la revolte, & le rend digne d'un double chatiment.

N'en doutez pas. votre condamnation sera d'autant plus grande, si ayant été batisé, vous ne remplissez pas le voeu de votre batême: si ayant entendu des sermons, vous n'observez pas ce que vousavez ouï: si entrant si souvent dans la maison du Seigneur, vous n'en ressortez pas meilleur, & plus santifié: si approchant de la table sacrée vous n'en remportez pas un amour ardent pour votre Sauveur, qui y est crucifié sous vos yeux, & une charité sincére pour le prochain qui y mange le même pain que vous; si reconnoissant publiquement les perfections de Dieu, si le louant & le célébrant, toutes ces perfections ne vous inspirent pas

pas pour lui plus d'amour & de confiance ; ſi les bienfeits enfin pour les quels vous avez ſi ſouvent béni Dieu dans ſa maiſon, n'augmentent pas votre reconnoiſſance & votre obeiſſance pour lui lorsque vous étes chez vous. Si vous y penſiez bien ; dirai-je, ſi vous n'étiez pas inſenſé, vous n'allégueriez pas en votre faveur, tout ce qui peut le plus nuire à votre cauſe. Vous alléguês précisément pour vous défendre, ce que le Diable allégue à juſte droit contre vous, & ce que votre conſcience même devroit vous reprocher fortement ; Elle le fera peut-être une fois, lorsque vous ſerez ſorti de votre ſommeil ; elle le fera à l'article de la mort ; ou du moins infailliblement au jour du dernier jugement.

J'avoue, me direz vous peut-être, j'avoue que je ne ſuis pas actuellement dans la voie du ſalut ; mais auſſi ne ſuis je

pas

pas mort encore, ni même près de mourir; je me flatte que je me trouverai dans cette voie avant ma fin, & que j'y finirai ma vie. Que vous êtes insensé, si c'est là la cause de votre sécurité! sur quel fondement une espérance si ridicule est-elle donc appuyée? croyez vous que la repentance vous paroitra un jour moins difficile, moins désagreable, moins incommode, si en attendant vous accumulés vos péchés; si vous devenez tous les jours plus mauvais, si votre mal s'entracine, si vous rejettez enfin de plus en plus la grace salutaire de votre Dieu. Mais peut-être avez vous formé la sérieuse résolution de ne pas mourir, avant de vous être repenti de vos fautes. Il faut donc qu'il soit en votre pouvoir de mourir lorsque bon vous semblera. D'où avez vous appris quel sera l'intervale entre le

moment

moment où vous lisez ceci, & votre mort? Avez vous reçu sur cet article quelque révélation divine?

Il me semble probable direz vous, que l'intervale d'ont il s'agit sera assez long; d'ailleurs la mort est ordinairement précédée de plusieurs infirmités; lorsque je les éprouverai, je pourrai en conclure que ma fin approche. Il est bien rare que les hommes meurent si subitement, qu'ils nayent pas une seule heure ou quelques momens à penser à leur salut. Je puis donc demeurer encore sans un grand danger, dans l'état où je me trouve.

Mais, ne savez vous donc pas, que les exemples de ceux qui sont morts subitement, & qui n'attendoient pas plus leur fin que vous l'attendez à présent, sont presque sans nombre? Pensez donc, que

que votre damnation éternelle eſt auſſi poſſible à tous les momens que vous conſacrerez encore à l'impénitence, que l'à été la mort d'une infinité de gens, qui jusqu'a préſent out été enlevés ſubitement de ce monde. Or il eſt conſtant, que non ſeulement une grande probabilité, une probabilité auſſi grande que celle dont je viens de par ler, mais que même la moindre poſſibilité d'un mal eſt terrible, lorsque ce mal eſt grand en lui même. Eh! peut on rien concevoir de plus affreux qu'une damnation éternelle? Le moindre poſſibilité de tomber dans un ſi grand abîme doit nous pénétrer de frayeur. Il n'y a donc qu'un furieux qui puiſſe vivre dans la ſécurité, s'il conſidére ſérieuſement, que la poſſibilité de tomber à chaque heure à chaque inſtant dans les gouffres de l'enfer, eſt telle pour lui, que nous venons de le faire voir.

Si le nombre de ceux qui meurent ſubitement eſt conſiderable, celui de ceux qui finiſſent leur vie, non ſans qu'on s'y ſoit attendu, mais ſans qu'ils l'ayent crû eux mêmes, l'eſt encore d'avantage. La plûpart ſe flattent extrêmement ſur cet article. Quoique très ſerieureuſement malades & dans un état de langueur, ils ne ſe croient pas cependant en danger de mourir. De là vient qu'uniquement attentifs à rétablir & à raffermir leur ſanté, ils ne penſent pas ſeulement à préparer leur ame à la mort. Quand de telles perſonnes expirent, elles meurent ſubitement. Or on peut ranger tous les mondains ſous cette claſſe, tandis qu'ils ſont entre la crainte de la mort & l'éſpérance de ſe rétablir. L'habitude où ils ſont de préférer le corps à l'ame & la vie préſente

à celle qui eſt à venir ; fait que pendant qu'il leur reſte la moindre eſpérance de vivre, ils ſongent plus à ne rien faire qui puiſſe empirer la maladie, à ne rien omettre de ce qui peut refaire le corps, qu'à préſerver leur ame de la damnation éternelle. Ce dernier ſoin eſt pour eux une cure abſolument nouvelle.

COMBIEN n'y en a-t-il pas auſſi qui s'ils ne meurent pas ſubitement, ſont plongés avec la derniére rapidité dans une ſituation, qui ne leur permet pas de ſe repentir ; L'on peut mettre plus ou moins de ce nombre, tous ceux à qui des maladies, & mille autres circonſtances, ôtent ou l'occaſion, ou la volonté, ou le pouvoir de ſe convertir : de même que ceux qui n'ont pas aſſez de tems pour penſer à un ouvrage ſi ſérieux : j'entens l'ouvrage d'une conver-

ſion

ſion ordinaire. Car ils ne peuvent pas ſe promettre, ſans donner dans la plus grande des folies, que Dieu fera en leur faveur un miracle extraordinaire: eux qui regardent comme un choſe fort inutile, de rentrer en grace auprès de lui.

Ajoutez à tout cela, le danger qui augmente tous les jours pour eux, de perdre la grace de Dieu néceſſaire pour la converſion, & de tomber enfin dans l'état d'aveuglement & d'endurciſſement, qui eſt de toutes les ſituations la plus déplorable; & d'où l'on ne ſort jamais, ou du moins que rarement pour prendre le parti du repentir. Si vous faites réfléxion à ce que je viens de dire, & à tout ce que d'autres perſonnes ſavantes & pieuſes ont dit ſur le danger du renvoi de la converſion, vous recon-

reconnoîtrez aiſément, que la sécurité de tant de perſonnes, appuyée ſur une eſpérance ſi incertaine, n'eſt qu'une pure folie.

Si quelqu'un me demande ici, ce que je penſe de ceux qui ſe repentent à l'article de la mort, ou peu avant leur fin, je lui réponds, qu'il eſt très vrai de dire, qu'une repentance ſi tardive eſt rarement ſérieuſe. Je diſtingue cependant entre la repentance qui a lieu à l'heure de la mort, & celle qui a lieu à cauſe que la mort ſe préſente; La réſolution de changer de vie peut être ſérieuſe dans le prémiér cas, & Dieu qui eſt le ſcrutateur des coeurs & des reins peut agréer cette ſincérité au lieu de l'amendement même. Mais ceux qui ne ſe repentent que parce que la mort s'offre à eux, & qui ſans cela perſévéreroient dans leurs péchés, ne peu-

peuvent pas ſouhaiter ſérieuſement de réformer leur conduite, parce qu'ils ont évidemment un deſſein contraire. D'où l'on voit, combien il eſt dangereux de renvoier de propos délibéré à ſe repentir jusqu'à la fin de la vie. Car ceux qui prennent cette réſolution, ſe propoſent de ne pleurer leurs péchés & de ne recourir à la miſéricorde de Dieu par J. Chriſt qu'avant leur mort; mais non de changer de vie, & d'en conſacrer la plus grande partie à Dieu; réſolution, qui cependant eſt une partie néceſſaire, & même la principale partie de la repentance. De là vient, que quand ils ont même le tems & les moyens d'éxécuter leur réſolution avant la mort, & qu'ils l'éxécutent réellement, ils ne ſe repentent cependant pas: ils ne font tout au plus qu'une partie de cet ouvrage important, mais celle qui eſt

 la

la plus indiſpenſable, ils ne la rempliſ-ſent pas, & même ils ne ſe ſont jamais propoſé de la remplir.

Je ſçai bien, qu'on juge à l'ordinaire très favorablement de la repentance que les mourants témoignent peu avant leur fin; plût à Dieu que cette façon d'en juger nuisît auſſi peu à ceux qui reſtent en vie, qu'elle eſt peu utile à ceux qui ſont morts! Mais on comprendroit aiſément le cas qu'il [illegible] faire de ces déciſions, en demandant à ces juges indulgens, ſi après la mort ils voudroient être réellement dans l'état & dans le lieu, où ſont maintenant ceux qui ont conſacré leur vie au monde & au péché; qu'ils ont mis au nombre des vrais pénitens, & placé dans le ciel à cauſe de certaines choſes qu'ils leur ont entendu dire, avec quel-

quelque apparence de repentir. Je me trompe fort, s'ils ne tergiversoient beaucoup, & ne montroient par là combien peu ils se fient eux mêmes à leur jugement trop favorable.

Je prie le lecteur de remarquer ici une chose assez extraordinaire, que je ne puis ni ne dois taire. Dans le moment que j'achéve de coucher par ecrit, ce qu'on vient de lire, je reçois des lettres qui m'apprennent la mort subite & absolument inattendue d'un parent que je chérissois beaucoup, dont un catarrhe apoplectique à terminé subitement la vie, dans un tems où il se portoit parfaitement bien, & où il étoit absent pour ses affaires. Quelle pensée se présente ici à votre esprit mon cher lecteur? Ne voiez vous pas avec moi que Dieu scéle & confirme du ciel ceque je viens

de dire, & qu'il nous avertit l'un & l'autre par cet éxemple de ne pas renvoyer notre conversion au lit de la mort, en nous montrant qu'une vie honnête & chrétienne, telle qu'a été celle de mon cher parent, autant du moins que l'infirmité humaine le comporte, est la préparation la meilleure & la plus sure à la bienheureuse immortalité.

CONTRE LA SECURITE CHARNELLE.

VII. DISCOURS.

Erige nunc criſtas & in impietate ſuperbi:
Et præ te ſtupidos quoslibet eſſe puta.
Vis poſthac, vis jure pios ridere, profane,
Ipſe tibi ſanum ſinciput eſſe proba.

NOUS n'avons pas eu de peine à montrer dans le diſcours précedent, que la ſécurité charnelle eſt le comble de la folie, pour tous ceux qui ajoutent foi à l'Evangile. Voions à préſent, ce qu'il faut penſer de ceux, qui vivent dans une parfaite ſécurité parce qu'ils refuſent de le recevoir. Le nombre

bre de ces personnes là, est peut être plus grand, parmi ceux qui font profession de la religion Chrétienne, qu'on ne le croiroit. Je ne m'emporterai pas ici contre ces comédiens, qui feignent de croire, des choses dont ils se moquent dans le coeur; je n'éclaterai pas contre la folie de ces gens qui pensent pouvoir en imposer à tout l'univers, en observant je ne sçai quelles inutilités. Je ne me permettrai rien contr' eux qui sente la passion; mais je tâcherai de leur montrer par des argumens solides, que leur sécurité n'est pas moins que celle des autres, la plus haute de toutes les folies.

Afin que ceux dont il s'agit ici, voient que j'en agis équitablement avec eux, je leur accorderai, que la conduite qu'ils tiennent est très sage, & très

pru-

prudente s'ils ont éxaminé la verité de l'évangile, avec cette attention que l'importance de la chose éxige; s'ils ont pesé tous les argumens, ou du moins les principaux qu'on allégue en sa faveur; s'ils en ont fait de même des réponses qu'on oppose aux objections contre elle, & s'ils ont lu avec toute l'attention requise les écrits qui ont paru à ce sujet. Si les incrédules ont fait tout cela avec s'incérité & avec plaisir, dans la seule vue de découvrir la vérité, sans prévention contre la doctrine de l'évangile, ennemie de l'amour du monde; & s'ils peuvent affirmer qu'après un tel examen, ils ont découvert dans les écrits sacrés des indices certains de fraude, je leur accorderai, qu'ils agissent bien & prudemment de persévérer avec autant de sécurité dans leur péchés, que si ce que l'évan-

l'évangile rapporte de la vie à venir n'étoit qu'un tissu de fables.

Mais, sur ce grand nombre de pécheurs impénitens, qui ne croient pas, ou qui semblent dumoins ne pas croire une vie à venir, peut-on en trouver un seul qui ose se glorifier, je ne dis pas d'avoir découvert manifestement la fausseté de l'évangile après un examen attentif, mais d'avoir jamais fait l'examen dont il sagit? Il n'en est aucun, ou tout au plus y en-a-t-il un ou deux, qui pensent à examiner, ce qu'ils rejettent si audacieusement. Quel jugement doit on porter de tels hommes? Est-il donc d'une si petite importance de savoir si ce que l'évangile dit des peines & des recompenses futures est vrai ou faux, qu'il ne vaille pas la peine de voir sérieusement quel fonds on y peut faire? Où sont les soins plus pressans,

les

les occupations plus néceſſaires, qui nous empêchent de faire cette recherche? Eh quoi! les hommes dont nous parlons, ne veulent-ils donc pas perſévérer avec sécurité dans leurs péchés? Qu'ils y perſévérent ainſi s'ils le peuvent. Mais ils ne ſauroient vivre dans la sécurité, qu'ils ne ſachent avec certitude, que l'évangile eſt faux. Pour pouvoir en porter ce jugement avec aſſurance il faut prémiérement éxaminer la choſe de la maniére que nous avons indiquée. Si cet éxamen ne précéde pas, c'eſt une folie de décider dans une choſe d'une ſi grande importance; c'eſt une folie de prononcer contre l'évangile plutôt qu'en ſa faveur, puisqu'en prenant le prémier parti l'erreur eſt infiniment plus dangereuſe qu'en embraſſant le ſecond. C'eſt une folie enfin d'appuier toute ſa félicité pré-

préſente & à venir, ſur un jugement ſi précipité, ſi téméraire, ſi aveugle, & ſi inſenſé. Or tel eſt, ſans aucune éxagération le jugement de ceux, qui rejettent l'évangile avant que de l'avoir murement examiné.

PEUT-ÊTRE que quelques uns de ces profanes, ſouvent follement audacieux nous diront, que ce que l'évangile enſeigne eſt ſi ouvertement ridicule, qu'il ne mérite pas d'éxamen. Mais quoi! ce que croient tant de milliers d'hommes, entre leſquels il y en a beaucoup d'infiniment plus ſavans, plus ſages, plus clairvoyans que les audacieux dont je parle, ne mérite pas d'être examiné? Ce qui a engagé tant de confeſſeurs à renoncer à toutes les commodités, à tous les honneurs, à tous les plaiſirs de la vie, & à s'expoſer à des maux innombrables, ce qui a porté tant

de

de martirs à souffrir les tourmens les plus cruels; ce qui a engagé tant de nations à renoncer à leurs anciennes opinions & à leurs cultes dont on ne change qu'avec la derniére difficulté, tout cela ne mérite pas d'être éxaminé? Tant d'oracles des anciens prophétes, qu'on dit avoir été remplis du tems de J. Christ & de ses apôtres! tant de prophéties du Sauveur lui même & de ses disciples! tant de miracles qu'on leur attribue, qu'on rapporte avec toutes les circonstances, qui ont été crus par un si grand nombre de personnes dans les lieux & dans le tems même où ils ont été faits, & qui nous ont été constamment rapportés par des hommes d'une si grande piété en apparence, comme des choses dont ils ont été eux mêmes les temoins; tout cela ne mériteroit pas d'être éxaminé? Ne daignera t-on pas non plus, rechercher la

vérité

vérité de la résurrection de J. Christ qui a été crucifié, qui est mort publiquement trois jours avant que de ressusciter ; & que tous ses disciples ont témoigné avoir vu après qu'il fut sorti du tombeau : témoignage dont ils ont confirmé la vérité en renonçant à tout, pour se dévouer entiérement à lui ; en souffrant tout ce qu'il y a de plus cruel, & en mourant plutôt que de se retracter. Tant d'événemens admirables, qui sont arrivés dans les commencemens de l'á-prédication de l'évangile, par rapport á la conversion des Juifs & des gentils au Christianisme, ne méritent-ils aucun examen ? Ne vaut il pas enfin la peine avant de rejetter la religion chrétienne, de s'informer comment, & quand cette religion est venue dans le monde ; par quel moyen on a pu la faire gouter en si peu de tems je ne dis

pas

pas à tant d'hommes mais à tant de nations ; comment elle ſ'eſt étendue par toute la terre, & ſ'y eſt conſervée jusqu'à aujourd'hui ? Tous ces articles & d'autres encore dont nous ne faiſons pas mention, mériteroient aſſurément, que ceux à qui l'évangile a été annoncé les examinaſſent & les peſaſſent avec ſoin, avant que de ſoutenir audacieuſement qu'il n'eſt qu'une fable, & avant que de ſ'endormir comme ils ſont dans leur impiété, en rejettant toute eſpérance du bonheur éternel, & toute crainte du malheur qui ne prendra point de fin.

Ceux qui négligent cet examen, ne vivent pas à en bien juger dans la ſécurité, parcequ'ils ne croient pas d'autre vie après la mort ; mais ſ'ils n'y ajoutent pas foi, c'eſt qu'ils ſont dans un état de ſécurité, ou que perſéve-

rans dans leurs péchés, ils désirent de vivre dans cet état. C'est là, c'est là la grande source de leur incrédulité. Les hommes impénitens veulent retenir tous leurs vices, & les retenir de façon qu'il n'ayent rien à craindre après la mort. Or ils croient que ce qu'ils veulent & désirent est vrai, parce qu'ils le souhaitent. C'est en cela que paroit leur folie. N'est ce pas être insensé que de préférer au bonheur éternel ces vains plaisirs qui accompagnent le péché, jusqu'au point d'aimer mieux le néant après la mort, que de ne pas jouir tranquilement de ces honteuses & passagéres délices; & que de renoncer au crime, pour gouter dans ce monde une solide tranquilité d'ame, & un bonheur éternel après cette vie. C'est une folie d'accommoder son jugement, sur un article d'une si grande importance, non à la verité

vérité des choſes, mais à un déſir inſenſé; & de croire qu'une choſe eſt vraie, parce quelle eſt argreable à la chair, & fauſſe, parce qu'on n'aime pas à l'entendre.. C'eſt une folie enfin, de s'appuier ſur un jugement ſi ridicule, comme ſur un fondement propre à ſoutenir la ſécurité; & comme s'il n'y avoit point de danger de perſévérer dans le péché, & de repoſer tranquilement dans le ſein du vice, parce qu'on affecte d'en détrourner les yeux.

Si dans cette immenſe foule de gens qui vivent dans la ſécurité, & qui ſi vous jettez la vue ſur leur conduite par rapport à la religion qu'ils profeſſent, ſemblent tous l'enviſager comme une fable quoique la plûpart n'aient pas penſé à l'éxaminer; ſi dis-je on en trouve dans cette foule quelques uns, qui

croient n'avoir pas négligé cet éxamen, & avoir des raiſons de douter de la vérité de l'évangile, pour peu qu'ils aimaſſent la verité, pour peu qu'ils l'aimaſſent eux mêmes, ou qu'ils euſſent de ſageſſe, ils ne s'écrieroient pas d'abord ſur certains ſcrupules, qui ſe préſentent à leur eſprit, que l'évangile eſt douteux & incertain. Au contraire plus la choſe eſt importante, plus ils prendroint de tems, plus ils employeroient de ſoins pour l'éxaminer avec toute l'attention posſible. L'on vous demande, eh! peut on vous faire une queſtion plus importante, l'on vous demande ſi vous étes dans une ſituation, où vous n'ayez pas à craindre une miſére également grande & éternelle ſi vous y perſéverez jusqu'à votre mort. Lorsqu'il s'agit de décider une pareille queſtion ſurtout de la décider contre la

vérité de l'évangile, peut-on apporter trop de circonſpection? Sil eſt honteux & extravagant de prononcer à la précipitée & comme au hazard, ſur quelque affaire importante que ce ſoit, n'eſt-ce pas la plus grande de toutes les folies de ſe conduire ainſi, lorsqu'ils s'agit de l'affaire le plus ſérieuſe ? Qui que vous ſoyez donc, ſi vous n'avez pas perdu abſolument tout jugement, comuniquez vos doutes à des hommes ſavans, pénétrans & ſages, avant que de rien prononcer ſur cet article. Conſultez tous les livres qui vous pourrez, mais liſez ſur tout ceux qui ſouvent ont perſuadé de la vérité de la religion Chrétienne des mondains, qui auparavant n'en faiſoient pas grand cas. Surtout défiez vous beaucoup de votre jugement, tant que vous trouverez chez vous de l'averſion pour la pratique des vertus

 chré-

chrêtiennes; & trop d'amour pour le monde & ses biens, auxquels le christianisme ordonne de préférer les avantages de la vie à venir. Cette disposition d'esprit ne vous permet pas de porter un jugement sain sur l'évangile, elle ôte toute leur force aux argumens les plus forts en sa faveur; & convertit au contraire les plus méprisables doutes qu'on lui oppose, en noeuds indissolubles. Tout juge corrompu décide mal lorsqu'il prononce sur la verité.

Si vous aviez enfin sur la religion chrétienne des scrupules & des doutes que personne ne pût vous lever, il ne s'ensuivroit pas de là que vous pussiez vivre tranquillement dans le sein de vos déréglemens. Oui, pécheur impénitent, quelques doutes que vous ayez sur la vérité de l'évangile il ne vous est cependant pas permis encore

de

de demeurer dans la sécurité. Avant que de vous y abandonner, il faut que vous ſachiez à n'en pouvoir douter, & que vous ſoyez abſolument convaincu, que l'évangile n'eſt qu'une chimére. Mais où eſt l'incrédule qui ait eu cette conviction ou qui puiſſe l'avoir? Si marchant dans les ténébres, une grande troupe de gens qui vous verroient, vous crioient, prenez garde, quique vous ſoyez, ſortez de ce chemin; il conduit à un précipice des plus profonds, qui n'eſt éloigné que de quelques pas. Quoique ces voix vous fuſſent inconnues, quoique vous ignoraſſiez jusqu'à quel point l'on peut s'en rapporter à leur avis, croiriez vous pouvoir continuer à marcher avec quelque ſureté dans ce chemin. Pour peu que vous ſoupçonnaſſiez ſeulement, que cet avertiſſement pût être vrai, je m'aſſure que vou-

vous vous retireriez avec toute la vitesse possible, pour prendre une autre route.

TELLE est votre situation, pécheur impenitent. Vous marchez par d'épaisses ténébres dans une voie dont vous ne connoissez pas les issues. Les Prophêtes, les Apôtres, les Evangelistes, les martirs, les confesseurs, les Evéques, les Docteurs, les Pasteurs, & une troupe innombrable de fidéles chrétiens, de tous les lieux & de tous les tems, vous crient unanimemt & avec toute la force possible. Retirez vous malheureux, retirez vous insensé de ce chemin, il est des plus dangereux, il conduit à une misére inexprimable, & qui ne prendra pas de fin; il conduit à un gouffre, dans lequel vous allez vous jetter. Vous dites il est vrai, que vous ne connoissez ni ces Prophétes, ni ces Apôtres, ni

toutes

toutes ces autres voix qui vous donnent cet avertiſſement, & que vous ne ſavez pas jusqu'où l'on peut s'y fier. Ah! ſi vous êxaminiez bien la choſe, vous trouveriez pluſieurs raiſons très ſolides & très valables de vous fier à de tels avis, & qui ſont plus que ſuffiſantes pour vous faire ſortir du chemin dans lequel vous étes entré. Mais ſuppoſons que tout ce que ces perſonnes enſemble vous crient, vous paroiſſe douteux & incertain, le gouffre, dans lequel ils vous diſent que vous allez vous précipiter eſt ſi profond; la perte dont ils vous menacent eſt ſi grande; le mal qu'ils vous annoncent eſt ſi affreux & ſi durable, que s'il y a la moinde poſſibilité que l'avertiſſement de tant de Prophétes, d'Apôtres, d'Evangeliſtes, de martirs ne ſoit pas abſolument indigne d'attention, vous ne pouvez pas continuer à

mar-

marcher dans le chemin où vous êtes, ſans la plus haute de toutes les folies.

Soyez donc déſormais plus ſur vos gardes, & en attendant que vos pernicieux ſcrupules ſoient levés; & que vous ſoyez entiérément perſuadé de la vérité de l'évangile; ce qui arrivera certaiment, ſi vous l'examinez comme je vous l'ai dit ci deſſus; vivez dumoins jusqu'alors en homme raiſonnable, qui ſuspend, ſon jugement ſur un article de cette conſéquence, & qui ſe borne à ſoupçonner, que ce que l'évangile dit de la vie à venir peut être très certain.

SUR

SUR LE
MAL MORAL.

VIII. DISCOURS.

Plus aloës quam mellis habet.

JUVENALIS.

IL y a deux sortes de maux auxquels les hommes sont sujets; le mal physique ou corporel, & le mal moral. Le premier de ces maux est celui qui affecte le corps, qui répand de l'amertume sur la vie, & qui nous rend souvent de véritables objets de compassion. J'entens par là les maladies qui sont & nombreuses & très variées. Il ne faut presque rien pour déranger notre corps.

C'est

C'eſt une preuve de la bonté de Dieu, de ce qu'un compoſé ſi fragile, peut paſſer un bon nombre d'années ſans tomber en ruines; & de ce qu'il n'eſt pas plus ſouvent attaqué pas des maladies compliquées. A ces maux, qui ſe déploient ſur le corps humain, on peut ajouter les perſécutions & les mauvais traitemens de la part des hommes. Il eſt fort étrange & honteux qu'il y ait de tels maux. Les hommes ſont appellés à s'aimer, & ils ſe déchirent; ils ſont appellés à s'entre-ſecourir, & ils ſemblent acharnés à leur perte mutuelle; ils devroient ne rien omettre pour ſe rendre les uns aux autres la vie douce, & ils s'emblent appliqués à ſe la rendre inſupportable. Ce ſont là de vrais maux. Tout ce qui eſt incompatible avec la félicité eſt un mal réel; & peut-on être heureux dans le ſein de la douleur, des chagrins, & de l'injuſtice?

Il n'a jamais été néceſſaire, je penſe, d'exhorter les hommes à éviter les maux corporels. Ils ont toûjours eu de l'éloignement pour la douleur & les mauvais traitemens. Je crois même qu'ils ne pouſſent cette aversion que trop loin. Le mal physique est presque la ſeule choſe qu'ils haïſſent. Peut-être auroient-ils beaucoup moins de peine à s'y ſoumettre, s'ils daignoient conſidérer que dans l'état où ils ſe trouvent les maux corporels leur ſont néceſſaires; & s'ils ſavoient en retirer les avantages qui en découlent, ſelon les vues de la Providence qui les y expoſe.

La ſeconde espèce de mal, auquel nous ſommes tous ſujets ſans aucune exception, c'eſt le mal moral. J'entens par la toute déſobéïſſance à la loi de Dieu, ou ce qu'on nomme ordinairement le péché; qui eſt mauvais de ſa

na-

nature, & la cauſe de tous les autres maux.

Oui, le péché eſt un grand mal, puisque l'un de ſes effets les plus aſſurés, eſt dabord de nous éloigner de Dieu. C'eſt en Dieu ſeul que ſe trouve la vraie félicité; & hors de ſa communion, il n'y a que ténébres & que miséres. Ce qui empêche l'homme, d'avoir part à la bienveillance de ſon Dieu, eſt donc le plus grand de tous les maux. Tel eſt le pêché. *Il met*, dit un Prophéte, *ſéparation entre Dieu & nous*; il nous rend les triſtes objets de ſon mépris & de ſa colére. Ce Dieu qui eſt lumière & ſainteté, pourroit il aimer les ténébres & la corruption? Ses yeux ſont beaucoup trop purs, pour voir le péché avec indifference.

Le péché eſt un vrai mal, parce qu'il

qu'il nous empêche ſecondement, de jouir du bien intérieur le plus délicieux. Qui peut décrire les douceurs d'une bonne conſcience, de la paix de l'ame, du contentement de léſprit, de l'eſpérance d'une meilleure vie? Mortels, qui ne connoiſſez pas ces délices que vous êtes à plaindre! Félicités de la vie préſente, qu'êtes vous en comparoison de ces avantages? Vous pouvez vous réünir toutes ſur un même ſujet, & le laiſſer cependant auſſi malheureux qu'il l'étoit, avant de vous avoir acquiſes. Mais la paix de l'ame, mais le contentement de l'eſprit qui eſt un grand gain, ſont ils compatibles avec les paſſions charnelles qui font la guerre à l'ame? L'ame du méchant, eſt comme une mer en tourmente. Il n'y a point de paix pour le méchant, a dit mon Dieu.

J'AIOUTE encore que le péché eſt un

un grand mal, parce qu'il nous rend méprisables & odieux aux hommes. Leur estime & leur bienveillance sont des avantages, sans lesquels on ne goute point les douceurs de la société. Tout homme méprisé ne peut s'attendre qu'à être abandonné dans le besoin. Il se voit réduit enfin à n'avoir pour société que des gens marqués aux mêmes traits que lui. Oui, quelque grande que soit la corruption de notre siécle, les vicieux sont généralement méprisés, même par ceux qui leur ressemblent. Si l'on a quelques ménagemens pour eux, ce n'est que lorsqu'on attend, ou que l'on craint quelque chose de leur part.

Je remarque enfin que le péché est un grand mal, parce qu'il est la premiére & l'unique cause de tous les maux corporels, auxquels nous sommes

mes exposés. Si le péché n'étoit point entré dans le monde, jamais les calamités de la vie présente n'y auroient paru; & plus le mal moral augmente, plus aussi la foule des maux physiques grossit. C'est le péché qui est la cause des maux que Dieu nous inflige d'une maniére immédiate. Ce n'est assurément ni par humeur ni par caprice, que ce tendre père chatie ses enfans, ce n'est que pour les corriger après qu'ils se sont oubliés, qu'il leur fait ressentir de tems en tems les coups de sa verge. Tantôt Dieu verse ces maux corporels sur tout un peuple. Stérilité, dérangement de saisons, maladies épidémiques, tels sont les fléaux dont il frappe des nations entiéres. Tantôt il se borne à punir les particuliers; mais toûjours ses chatimens sont une preuve, que ceux à qui il les inflige en ont besoin pour se corriger.

Le péché eſt de plus la cauſe des maux que nous ſouffrons de la part des hommes. Lorsque nous les offenſons les prémiers, ce ſont nos déréglemens, notre malice, notre injuſtice, nos calomnies, notre cruauté, qui les animent contre nous. Mais lorsqu'ils nous attaquent, ſans avoir de légitime ſujet de ſe plaindre de nous; ce ſont alors leurs paſſions violentes qui leur mettent les armes à la main. Banniſſez le mal moral de la ſociété, & vous y vivrez dans la tranquilité la plus parfaite de la part de vos concitoyens.

Ne conviendra-t-on pas auſſi avec moi, que le péché eſt la cauſe de tous les maux qui nous arrivent par l'abus des cauſes ſecondes. Mille maux réſultent de cet abus! De combien de déſordres l'intempérance dans toutes ſes branches n'eſt elle pas la ſource?

Remon-

Remontez donc à la cauſe de tous les maux phyſiques, & vous trouverez toûjours, que c'eſt le mal moral qui les produit.

J'ADMIRE la bonté de Dieu, dans la défenſe qu'il fait à l'homme de ſe laiſſer aller au péché. Nos crimes ne troublent, ne diminuent en rien la félicité dont Dieu jouit; de même que nos vertus n'augmentent pas ſon bonheur. Ce n'eſt donc que pour notre bien, que ce père charitable nous invite à fuir le péché. Il veut, que des creatures formées pour être heureuſes, le deviennent. Mais comme il n'y a point de félicité pour ceux qui vivent ſous l'empire du vice, il exige que nous ſecouions le joug honteux qu'il nous impoſe; & que nous paſſions inceſſamment au ſervice de la vertu.

Je voudrois donc que tout homme qui connoit les maux que le péché méne à sa suite, commençat par le condamner de la maniere la plus sérieuse; nonseulement lorsqu'il le découvre en autrui, mais surtout quand il s'apperçoit qu'il habite dans son coeur. Ceux qui s'érigent en apologistes du péché ne le haïssent assurément pas. L'on peut quelquefois excuser sa conduite, dans l'idée qu'elle ne renferme rien d'irrégulier. Mais dès que l'on est instruit, qu'elle n'est pas innocente, l'aversion pour le mal moral, doit nous porter à la condamner.

Cette haine pour le péché doit ensuite nous engager à le fuir avec tout le soin possible. Que ne faisons nous pas pour éviter le mal physique? Que de remédes n'employe-t-on pas pour s'en déli-

délivrer lorsqu'on en est attaqué? Je l'ai déja dit, il me semble que l'on n'a que trop d'horreur pour les maux du corps. C'est dans les souffrances qu'il endure que tant de milliers d'hommes ont trouvé la santé de l'ame qu'ils avoient perdue. L'aversion que nous avons pour le mal physique, le soin que nous nous donnons pour l'éviter, devroit donc avoir pour objet le mal moral. Celui-ci ne peut que nuire infiniment tôt ou tard.

Voici à quoi nous appelle encore la haine pour le péché. C'est à fuir toutes les occasions qui peuvent nous y faire tomber. Chercher le péril, c'est vouloir y succomber. Se familiariser avec les objets qui peuvent conduire au péché, c'est montrer qu'on n'a pas pour lui cette haine qu'il mérite. Il y

y a des occaſions séduiſantes où le devoir nous appelle, mais il faut ſe mettre en état de ſoutenir la tentation lorsqu'elle ſe préſente à nous. Il faut alors ſe rappeller tous les maux dont le crime eſt la ſource; toute la vanité des plaiſirs mêmes les plus propres à flatter les ſens; & demander ſur toutes choſes l'aſſiſtance du Ciel.

MAIS quel eſt le devoir de celui qui malheureuſement ſe trouve avec des ſéducteurs, qui le ſollicitent au mal. S'il a pour le péché une averſion réelle, il ſe gardera bien de prêter l'oreille à la voix de la ſéduction. L'écouter, ne lui réſiſter que mollement, c'eſt montrer qu'on ne hait pas le crime. Conduiſons nous avec les ſéducteurs, comme nous le ferions à l'égard de ceux, qui voudroient nous porter à avaler du poiſon. Le péché eſt un poiſon d'autaut plus nui-

nuiſible, qu'il tue le corps & l'ame. Quelque aimable que ſoit l'objet qui veut vous ſéduire ; quelques avantages qu'il vous promette, quelque riante que ſoit la perſpective qu'il offre à vos yeux, défiez vous de lui ; réſiſtez lui ; dites lui, *comment pecherois-je contre l'Eternel, & ferois-je un ſi grand mal.* Comment m'engagerois-je au ſervice du péché, puiſqu'il eſt de tous les maîtres le plus ingrat & le plus cruel ! Comment pourrois-je abandonner un Dieu, qui m'a toûjours comblé de ſes faveurs ; & qui veut que des biens dont nul mortel n'aura jamais d'idée, ſoient la recompenſe des foibles efforts que je fais pour lui plaire !

Je crois enfin que la haine due au péché, doit porter tout homme chez qui elle ſe trouve, à combattre cet ennemi dangereux partout où il le ren-

contre. L'on ne contracte jamais d'habitude avec un objet pour lequel on n'a que de l'averſion, dumoins lorsqu'on peut s'en ſéparer. L'on tâche de faire paſſer cette haine dans l'ame de ceux avec qui l'on vit; & de les porter à refuſer un azyle à l'ennemi qu'on déteſte. Ne vous bornez donc pas à bannir le péché de vos ames. Tâchez de l'arracher de tous les coeurs où il éxerce ſon empire. Inſtructions, ſollicitations, éxemples, promeſſes, menaces, chatimens; mettez tous ces moyens en uſage pour le détruire, partout où votre état pourra vous permettre d'agir contre l'ennemi du genre humain. Que la haine que vous avez pour lui ſoit implacable. Gardez vous bien de faire ni tréve ni paix avec le péché; & ſouffrez plutôt tous les maux corporels, que de vous abandonner au crime.

Il faut bien, que la plûpart des hommes n'envisagent pas le péché comme un mal, bien loin de le regarder comme le plus grand de tous les maux. La corruption du coeur est incompatible avec la haine du mal moral. Vous le détestez, vous qui le fomentez en vous même & en autrui! Corrupteurs de tant d'ames, perturbateurs du repos public, scandale de l'église, partisans du Démon, ennemis de Dieu! avez vous de l'horreur pour le vice? Les déréglemens des hommes, n'en doutons pas, ont leur grande source dans le défaut d'instruction sur la nature du péché & de ses suites; dans le manque d'attention sur leur conduite, mais surtout dans le défaut de conviction, que les ouvriers d'iniquité seront à jamais malheureux. Persuadons nous bien de cette vérité, & nos moeurs ne tarderont

 pas

pas à s'en ressentir, on nous verra remporter victoire après victoire sur notre coeur corrompu. A mésure que le mal s'en éloignera la vertu y viendra fixer sa demeure; & nous placera après ces combats & ces victoires, dans un lieu, où le mal quelqu'il soit n'aura jamais d'entrée.

Monde, séjour du crime, heureux qui te déteste
Et ne s'est point assis dans la chaire funeste
Où préside l'impie avec un ris moqueur;
Heureux qui pour Dieu seul, plein d'amour & de crainte,
Loin de toi, nuit & jour médite la loi sainte,
Délices de son coeur,

Tel

Tel un arbre qu'arrofe une onde toûjours pure,
Ornement du rivage, amour de la nature,
Fait efpérer les fruits qu'il donne dans leur tems.
Sa promeffe eft certaine, & fa feuille immortelle
N'a rien à redouter de la rage cruelle
Des hivers & des vents.

Il n'en eft pas ainfi de la race coupable.
Il n'en eft pas ainfi de l'éclat peu durable
Qu'à nos yeux éblouis font briller les méchans;
Le tems diffipera cette grandeur fi fiére,
Comme le tourbillon diffipe la pouffiére,
Qui vole dans nos champs.

Eh!

Eh! que deviendront-ils? quel sera
leur refuge,
Au dernier jour du monde, où le
souverain juge
Ainsi que nos vertus doit compter
nos forfaits.
Lorsqu'il viendra des coeurs percer
le sombre abîme,
Les justes brilleront, & les enfans du
crime,
Périront pour jamais.

L. Racine.

SUR L'ORGUEIL.

IX. DISCOURS.

Spectatum admissi risum teneatis amici.

HORAT.

L'ORGUEIL est un vice qu'on a infiniment de peine à détruire dès qu'il regne dans le coeur. Il s'en rend si bien le maître, qu'on diroit qu'il en est le possesseur légitime. Nous nous y méprennons souvent, & peu s'en faut que nous ne méconnoissions cet usurpateur. Quelque vigilant que l'on soit, on a de la peine à se défendre de l'orgueil. Il n'y a point de coeur où il ne s'insinue. Il ne sera donc pas inutile d'être

d'être instruit de le nature de cette passion, & de savoir ce qu'elle a de pernicieux & de criminel.

L'ORGUEIL est cette dispositions d'ésprit, qui porte l'homme à s'estimer mal-à-propos plus que ses semblables, & à se croire en droit de les mépriser.

UN orgueilleux s'imagine d'abord avoir beaucoup plus de bonnes qualités qu'il n'en a réellement, & les posséder dans le plus haut degré. Jamais ses vertus ne sont médiocres ou imparfaites, il les croit toûjours du prémier ordre; & en fidéle admirateur de ses perfections, il se place sans balancer à côté des hommes les plus accomplis; quelque fois même il a assez de présomtion pour croire les surpasser. Rempli de son prétendu mérite, & tout épris de lui même, il méprise presque tous les autres hommes, & les regarde comme indi-

indignes d'aller de pair avec lui. Il a avec ceux qu'il envisage comme ses inférieurs, un air de hauteur qui indique, combien il les croit peu dignes de son attention. Qu'on exclue un tel homme des emplois qu'il recherchoit, il ne manquera pas de crier à l'injustice; de déplorer l'aveuglement des hommes, & de plaindre le public de ce qu'il est privé de ses soins; bien différent de cet Ancien qui bénissoit les Dieux, de ce qu'on avoit trouvé trois cens citoyens plus dignes que lui d'entrer dans la magistrature. S'agit-il des devoirs de la religion, l'orgueilleux s'imagine que pourvu qu'il s'acquite de ceux qui peuvent être remarqués par les hommes, il est parvenu à un degré de perfection d'où les autres sont fort éloignés. Semblable au Pharisien de l'évangile, il méprise le péager comme lui étant de beau-

beaucoup inférieur en ſainteté; & ne manque pas dans l'occaſion de ſe propoſer comme un exemple d'exactitude à ſervir Dieu.

On juge bien que l'orgueilleux ne hait pas la flatterie, c'eſt ſon ſecond caractére. Jamais il n'eſt plus ſatisfait que lorſqu'on fait un portrait avantageux de ſa perſonne, de ſes ſentimens, de ſes actions. Il aime, il recherche, avec ſoin toutes ces marques extérieures qui tendent à le diſtinguer, & à lui faire croire que tout ceux qui le connoiſſent, le regardent avec admiration. Les flatteries les plus groſſiéres, ne rebutent point certains orgueilleux. Il ſe laiſſent donner tranquilement les titres les plus ſuperbes, & attribuer des qualités dont à peine le nom leur eſt connu. Il y en a d'autres qui ayant plus d'eſprit & de prudence, ſavent

mieux

mieux cacher leur foible. Les loue-t-on, ils prennent un air modeste & affectent de se défendre du mérite qu'on leur attribue. Mais ils seroient bien fachés qu'on les en crût sur leur parole, Ils seroient au desespoir qu'on discontinuât de faire fumer cet encens qui les étourdit si agréablement. Tous ce qu'ils disent n'est qu'un rafinement d'orgueil. Ils s'abaissent pour qu'on les éléve ; ils se cachent pour qu'on les produise au grand jour ; ils refusent les honneurs, pour en être comblés.

L'ORGUEILLEUX hait autant d'être repris qu'il aime à être flatté, c'est le troisiéme trait qui le caractérise.. Il ne souffre qu'avec la derniére impatience qu'on lui trouve des défauts, & qu'on le dévoile à lui même. Il prétend qu'on applaudisse à ses vices, ou qu'on ne les apperçoive pas. Si c'est un de

ſes inférieurs qui lui faſſe part de ſes conſeils, avec tous les égards qu'il lui doit, il peut être presque ſûr d'en être brusqué. Il appartient bien à un homme de néant de vouloir s'ériger en cenſeur! Qu'un de ſes amis ou de ſes égaux ſe charge de ce ſoin, il ſera reçu avec froideur, & risquera de perdre ſon amitié. L'orgueilleux garde plus de meſures avec ceux qu'il craint. Il fait paroitre beaucoup de déférence pour leurs avis; mais dans le coeur il en eſt outré. Ce qui le prouve, c'eſt qu'il ne penſe pas à ſe corriger; & il ſoupçonne qu'on ne le noircit, que parce qu'on eſt jaloux de ſon mérite. Il ne manque jamais de ſuppoſer de mauvaiſes intentions, à ceux qui le reprennent; bien différent de David qui diſoit, *que le juſte me frape, ce me ſera une faveur, qu'il me reprenne, ce me ſera*

un

un beaume excellent, qui ne blessera point ma tête, & même je prierai pour lui dans son adversité. Mais si l'orgueilleux n'aime pas à être repris, il se plait au contraire beaucoup à reprendre les autres. Peu de choses échappent à sa critique. Il censure même avec un ton décisif & en maître. C'est par là qu'il trouve le moyen de donner essor à sa passion, & de s'élever sur les ruines des autres. Il trouve même souvent des défauts, où tout le monde s'accorde à ne voir que de belles qualités.

Quatrieme caractére de l'orgueilleux. Il n'agit que pour être vu des hommes, & pour s'en faire admirer. C'est là souvent son unique but. S'il fait l'aumone, ce n'est ni par bénéficence ni par soumission, aux ordres de Dieu, sa grande vue est qu'on dise de lui; voyez quel homme charitable!

Aussi ne manque-t-il pas de faire ses aumones en public, & il y a bien de l'apparence qu'il ne donneroit rien aux pauvres, s'il croyoit n'être pas remarqué. A quoi devons nous mille découvertes utiles à la société? Si l'on connoissoit moins les hommes, on pourroit croire que le désir d'avancer le bonheur de la societé dont ils sont membres, est le motif qui les fait agir. Mais cherchez dans l'orgueil le principe de leurs actions. Ils ont envie de se distinguer, de passer pour habiles, de se faire admirer. L'orgueilleux veut que partout où il se trouve on lui fasse place, & qu'on dise; c'est là cet homme qui a fait de si belles découvertes, qui a écrit de si excellens livres, & dont le nom est gravé dans le temple de l'immortalité, à côté de celui des plus grands hommes. Tel est la but de tant

de veilles, de tant de fatigues accablantes, qu'on s'épargneroit souvent, si l'on n'en espéroit pas une riche moisson de gloire. Quelle est l'origine des équipages pompeux que nous voyons, & de la magnificence que même tant de simples particuliers étalent dans leurs maisons & sur leur corps? C'est l'orgueil, c'est le désir de se distinguer & d'éclipser les autres par cet éclat. Aussi voit on souvent que les orgueilleux cherchent à briller à l'envi, dussent ils se ruiner par là eux, leurs enfans, & leurs creanciers. Un tel vient de donner un repas des plus splendides, mais dût il m'en couter tout ce que je posséde dit l'orgueilleux, je sçaurai bien le surpasser par un festin plus magnifique encore. Mon voisin, mon égal, a un équipage des plus lestes, & je n'en aurois pas un plus leste & plus magnifique

 encore?

encore? Son épouſe & ſes enfans ſont habillés avec toute la propreté posſible. Nous verrons ſi dans peu les habits dont je couvrirai ma famille, n'efface-ront pas par leur éclat ceux dont la vue m'offenſe!

Comme je ne crois, pas pouvoir épuiſer la matière que je traite, je me borne à ajouter enfin, qu'un homme atteint d'orgueil attribue à ſon adreſſe & à ſon mérite tout ce qui lui arrive d'avantageux. Si on lui donne quelque emploi, c'eſt ſelon lui, parce qu'on a reconnu qu'il avoit plus de mérite que ſes concurrens. S'il fait bien ſes affai-res, c'eſt parce qu'il eſt agiſſant, pru-dent, & qu'il ſait ménager les occaſions. Rarement remonte-t-il à la prémiere cauſe de ſon bonheur; rarement dit-il avec Pſalmiſte, *ce n'a point été notre arc ou notre épée, qui nous ont delivré, mais*

mais toi ô Eternel qui nous aimes. Ou ſi l'orgueilleux reconnoit qu'il ne doit ſes avantages dont il jouit qu'aux ſoins de la providence, il en conclut que Dieu veut recompenſer par là ſa vertu ; & lui prouver qu'il l'aime ; quoiqu'il donne ſouvent ces biens aux hommes, plutôt pour les châtier, que pour leur témoigner ſon amour.

Si je raſſemblois maintenant tous les traits que j'ai fait entrer dans le portrait que je viens de tracer, ils formeroient un monſtre d'orgueil, & perſonne ne voudroit s'y reconnoître. Auſſi n'eſt-il nullement néceſſaire d'avoir tous ces caractéres pour être au nombre des orgueilleux. Il ſuffit d'en avoir un quelqu'il ſoit ; plus on en a, & plus on eſt infecté de ce vice.

Une paſſion auſſi générale que l'orgueil, doit avoir ſans doute des fon-

demens fort ſpecieux. Il ſera facile de les découvrir, & d'en faire voir le peu de ſolidité ; il nous ſera aiſé parconſéquent de montrer combien l'orgueil eſt une paſſion ridicule. C'eſt dans le diſcours ſuivant que nous indiquerons les principales ſources de ce vice.

SUR L'ORGUEIL.

X. DISCOURS.

Nam genus, & proavos, & quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco.

OVID.

Je dois indiquer dans ce discours les sources ou les prétextes de l'orgueil. Je dois faire voir que cette passion dont tant de gens sont les esclaves, n'est appuiée que sur les fondemens les plus ruineux. On a montré mille fois tout le foible des appuis de ce vice, mais doit on cesser de le dévoiler pendant que le nombre des orgueilleux, bien loin de diminuer augmente tous les jours. Voici donc si

je ne me trompe, les principales cauſes de l'orgueil.

Une extraction noble, une naiſſance diſtinguée, eſt une des ſources les plus fécondes de ce vice. Un homme qui tire ſon origine d'une famille qui a quelque titre de nobleſſe, s'imagine ſouvent être beaucoup plus eſtimable par cet endroit, que tous ceux qui ne ſont pas de condition ou de famille, comme il parle. Il ſe croiroit dégradé de ſon élévation, s'il converſoit familiérement avec ceux qu'il appelle des roturiers. Si ces perſonnes n'ont malheureuſement pas pour lui les ridicules égards qu'il ſe croit dûs, il s'imagine que pour les confondre, & les faire rentrer dans leur néant, il ſuffit de leur montrer, qu'ils ne comprennent pas tout l'honneur que leur fait un noble de vouloir bien s'abaiſſer jusqu'à eux.

Mais je ne conçois rien de plus petit, de plus riſible, de moins judicieux qu'un tel procédé. Je ne m'arrêterai pas à montrer à l'un de ces nobles orgueilleux, qu'il ſe pare de titres que ſes ancêtres n'ont jamais portés; que toute ſa nobleſſe conſiſte à avoir allongé ſon nom d'une ſillabe; qu'il commence une nouvelle race, & que ſes parens rampent encore parmi le peuple. Je ne dirai pas à un autre, que la vertu n'eſt pas la cauſe de la nobleſſe de ſes aïeux; & qu'ils ſe ſont élevés pas la voie de la baſſeſſe & de l'infamie. Je ne reprocherai pas à un troiſiéme, qu'il deshonore la nobleſſe dont il fait parade, & qu'il fait marcher partout devant lui; qu'il n'eſt noble que de nom; que ſon coeur vicieux le met au rang des hommes les plus mépriſables, & que ſes ancêtres témoignent contre lui.

Je me propoſe d'éxaminer de plus près encore, de quoi l'on ſe glorifie, lorsqu'on fait parade de la nobleſſe. C'eſt ſans doute d'avoir eu des prédéceſſeurs qui ſe ſont diſtingués par leur valeur & leur vertu, & qui en ont été recompenſés par des titres qui déſignoient leur mérite. J'avoue qu'il me paroit inconcevable, comment ces actions peuvent enorgueillir ceux qui ne les ont pas faites. Quel droit ont ils de ſe glorifier d'un mérite qui a précédé de longtems leur naiſſance ? Si les ancêtres de l'orgueilleux, avoient commis quelque action criminelle, qui les eût conduits à un ſupplice ignominieux, il trouveroit mauvais ſans doute qu'on l'en blamât, & je conviens qu'il auroit raiſon. Sur quel fondement prétend il donc participer à l'honneur des ces aïeux, plutôt qu'à leur ignominie ?

Eh!

Eh! que ſont au fonds ces titres de nobleſſe dont l'orgueilleux eſt bouffi ? Ce ſont des titres de l'inſtabilité des choſes humaines ; des titres qu'il conſervera pendant quelques-jours. La mort les reſpecta-t-elle jamais ? L'orgueilleux ne peut pas l'écarter par ſes airs de hauteurs, ou en lui montrant la ſuite nombreuſe de ces ancêtres. Attendez vous orgueilleux inſenſés à être bientôt couchés dans la pouſſiére comme les derniers de ceux que vous oſés mépriſer. Les vers qui ont reſpecté les papiers qui renferment vos titres, ne reſpecteront pas votre corps.

Je ne puis aſſez m'étonner, quand je conſidére ceux que l'orgueilleux oſe regarder avec mépris, du haut de ſa nobleſſe. Ce ſont ſouvent des perſonnes, qui vraiment nobles par leurs vertus, pourroient à juſte droit l'enviſager

avec

avec indignation. La noblesse de ses aïeux finit en lui, & ne se trouve tout au plus que dans son nom, dans ses papiers ou dans ses armes; pendant que les personnes qu'à peine il daigne honorer de ses regards ou d'un mot de réponse à leurs demandes, font tous les jours des actions qui les annoblissent aux yeux des sages. J'en conclus donc que rien n'est plus petit ni plus méprisable qu'un noble, orgueilleux de sa naissance & ses titres, surtout lorsqu'il n'a pas d'autre merite.

On ne m'éblouit point d'une apparance vaine,
La vertu d'un coeur noble est la marque certaine,
Si vous êtes sorti de ces héros fameux,
Montrez nous cette ardeur qu'on vit briller en eux;
Ce zéle pour l'honneur, cet horreur pour le vice.
Respectez vous les loix? Fuyez vous l'injustice?
Sçavez vous sur un mur repousser les assauts,
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos? . . . .

Mais

Mais fussiez vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne...
Je ne voi rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accés vont jusqu'à la furie :
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

DESPREAUX.

LES emplois auxquels les hommes sont élevés peuvent être regardés comme une autre source d'orgueil. Dès que certaines personnes sont revêtues de quelque charge dans l'état, elles deviennent méconnoissables. Il n'en faut pas d'avantage pour faire tourner la tête à ces esprits foibles, & pour les porter à se considérer comme de petites divinités. On pourroit remarquer ici pour les confondre, que leur élévation est peut-être plutôt l'effet de la brigue que de leur mérite; & qu'il vaudroit mieux pour eux n'être pas si élevés, pour qu'on découvrit moins leur incapacité

&

& leurs vices. Je veux bien ſuppoſer cependant que le mérite ait conduit les orgueilleux dont il s'agit, aux poſtes qui les rendent ſi grands à leurs propres yeux. Ils ont tort neanmoins de regarder avec hauteur, & de traiter avec inſolence ceux qui leur ſont ſoumis. Que ſont ils malgré leur élévation que des hommes ſujets à chaque inſtant à faire mille faux pas? Il arrive ſouvent qu'à les conſidérer du côté de leurs lumiéres ou de leur caractére, ils ſe trouvent infiniment au deſſous de ceux à qui ils commandent. Que penſent ces ames hautaines, de ceux qui placés encore au deſſus d'elles les rebutent? Elles leur donnent les noms, qu'elles reçoivent à leur tour.

Si l'on ne remarquoit pas tous les jours des perſonnes, à qui les richeſſes enflent le coeur, on ne regarderoit pas

les

les biens de la fortune comme une source de l'orgueil. Mais ne voit on pas très fréquemment des gens, qui avant leur fortune rampoient dans la poussière, osoient à peine se montrer, ne voioient rien de plus bas qu'eux, s'élever au dessus de leurs égaux & de leurs amis, & les regarder avec hauteur. Ces favoris de la fortune se croient tout permis, & prétendent qu'on plie sous eux. Leurs parens même les plus respectables ne sont pas à l'abri des traits de leur orgueil. Il faut que le coeur humain soit bien susceptible de cette passion, puisqu'il ose se glorifier des avantages de cette nature. Vous vous êtes enrichi; mais quelle perfection avez vous de plus que vous n'aviez avant votre fortune? Etes vous plus éclairé, plus sage, plus charitable, plus devot? Vous êtes plus riche; rougissez de faire parade

de ce que vous avez de commun avec les plus grands ſcélérats ! Ce ne ſont donç pas vos vertus, mais c'eſt votre bien que vous voulez qu'on honore, c'eſt ſur votre coffre fort, & non ſur vos vertus qu'eſt fondé votre ſot orgueil. Un incendie, des voleurs, mille accidens, peuvent vous enlever tout votre mérite ; & ce prétendu mérite vous donne ces airs de mépris & de hauteur que vous prenez partout ! N'avez vous jamais lu ces paroles de St. Paul à ſon diſciple Timothée ? *Ordonne aux riches de ce monde, qu'ils ne ſoient point hautains, qu'ils ne mettent point leur confiance dans l'incertitude des richeſſes.*

Il arrive ſouvent que les perſonnes qui s'enorgueilliſſent de leurs richeſſes, ſe glorifient d'un monument de l'injuſtice ou de l'infamie de ceux dont ils les ont reçues. Tel nage aujourd'hui dans

dans l'opulence qui croupiroit dans la misére, si son père avoit été plus scrupuleux dans le négoce, ou moins disposé à vendre ses sentences au poids de l'or. Tel autre n'a pas un meuble, pas un habit, qui ne soit un témoin contre l'honneur de ceux dont il les tient. Ce troisiéme enfin se glorifie des richesses qu'il a lui même amassées; mais c'est sans doute parce qu'ils juge à propos d'oublier, que c'est par les voies de l'avarice la plus sordide, ou par mille obliquités qu'il en a fait l'acquisition. Et quand il n'y auroit rien de semblable, pourquoi s'enorgueillir de ses richesses? N'en est-on pas toujours redevable à Dieu? Les possèderoit on sans lui? *Qu'as tu que tu ne l'ayes reçu, & si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies tu comme si tu ne l'avois pas reçu?*

On ne peut nier enfin, que le mérite personnel, de quelque nature qu'il puiſſe être, ne ſoit une ſource tres féconde de l'orgueil. Dès qu'on a quelques lumiéres, dès qu'on ſe ſent quelque vertu, l'on eſt tenté de ſe croire fort au deſſus des autres hommes. C'eſt là l'écueil contre lequel vont ſe briſer la plûpart de ceux qui ont fait quelques progrès dans les ſciences. La ſcience enfle dit St. Paul. Mais n'eſt il pas étrange que ce qui devroit rapprocher l'homme de la Divinité l'en éloigne ſi fort? Faut il que la ſcience, qui doit disſiper tous les préjugés, & faire connoître aux hommes ce qu'ils ſont, les aveugle ſur leur propre état. Je voudrois que ceux qui s'enorgueilliſſent de leur ſavoir, penſaſſent quelque fois que le mérite qu'ils ſe croient, eſt peut-être en grande partie imaginaire; qu'il n'y

n'y a aucune proportion entre ce qu'ils sçavent & ce qui leur reste encore à apprendre; que la plûpart de leurs connoissances sont vaines & inutiles; & que ce n'est pas la science, mais la vertu, qui nous rend agréables aux yeux de la Divinité. Si dis-je ils faisoient quelque attention à tout cela, ils comprendroient sans peine que leur orgueil est des plus ridicules. Ils en seroient persuadés surtout, s'ils considéroient qu'on ne doit jamais se glorifier d'un bien dont on est redevable à la bonté d'autrui. Or la science n'est elle pas un don du ciel? Toute bonne donation ne vient elle pas d'enhaut, du père des lumiéres? Peut-on sans impiété refuser de reconnoître que la Providence est la prémière cause de toutes nos connoissances?

Je ne prétens pas assurement engager

quique ce ſoit par tout ce que je viens de dire, à fermer les yeux ſur ſoi même, ſur les priviléges qu'il poſſéde, ni bannir toute diſtinction d'entre les hommes. Bien loin de là. Je voudrois qu'on s'examinât avec plus d'attention qu'on ne le fait communément. Il n'en faudroit pas d'avantage pour humilier notre orgueil. Je voudrois qu'on fît cet examen ſans préoccupation, & dans la ſeule vue de corriger ſes défauts & de perfectionner ſes vertus. Je voudrois que le noble ſoutînt ſon rang par ſa vertu; que le riche rendît graces à Dieu de ſes biens, & qu'il fût riche en bonnes oeuvres; que le ſavant perfectionnât ſes lumiéres, & qu'il en fît un bon uſage; ſachant que Dieu ne lui a pas accordé des talens pour qu'il mépriſe ceux qui en ont moins que lui. Voilà comment je voudrois que l'on ſe connût.

Ce

Ce qui j'ai dit de l'orgueil ne va pas non plus à détruire toute distinction parmi les hommes. Quoiqu'on bannisse cette passion, on ne détruit point par là le respect qui est dû aux puissances, ni l'attention qu'on est obligé d'avoir pour la naissance & pour le mérite. L'écriture sainte, si expresse partout contre l'orgueil, met cependant de la différence entre les hommes. Oui, les Chrétiens doivent ressembler à une famille bien réglée. Or il n'y a point de famille où il n'y ait de la distinction entre ceux qui la composent. Chacun y conserve son rang, mais la douceur & la condescendance n'en sont pont bannies.

J'ajoute enfin que tout ce que j'ai dit contre l'orgueil, n'empêche pas qu'on ne doive travailler à acquérir l'estime des hommes, pourvû que ce ne soit

ſoit ni le ſeul ni le principal motif de nos actions; pourvu que nous ne faſſions rien pour cela de contraire à la piété; pourvu enfin que cette eſtime ne nous porte pas à nous méconnoître, & à regarder avec hauteur ceux qui ne ſont pas autant priſés que nous.

L'ORGUEIL eſt donc deſtitué de tout véritable fondement. Ceux que j'ai renverſés ſont ſurement les plus ſpecieux; qu'on juge par là des autres. Je crois avoir montré que c'eſt une paſſion injuſte, puis qu'elle s'attribue ce qui ne lui appartient point. Je me propoſe de faire voir dans le diſcours ſuivant, quelle tourmente, quelle fait haïr ceux qui ont le malheur d'en être atteints; qu'elle eſt oppoſée à la charité Chrétienne, & que Dieu déteſte tous les orgueilleux.

SUR

SUR L'ORGUEIL.

XI. DISCOURS.

Laudis amore tumes? sunt certa piacula, quæ te
Ter pure lecto poterunt recreare libello.

HORAT.

IL faut avouer que l'orgueil est un vice bien général. Il n'est pas étonnant si lorsqu'on agit sans réfléxion, on donne tête baissée dans les pieges qu'il nous tend; d'autant plus qu'il s'insinue en nous avec beaucoup de facilité. Cette passion seroit moins répandue sans doute, si l'on faisoit quelque attention aux motifs que la raison & la religion nous proposent pour nous

en éloigner. Je vais rapporter les principaux, & remplir par là le plan que je me ſuis tracé.

L'ORGUEIL eſt une paſſion qui tourmente celui qui en eſt atteint, c'eſt ma prémiere remarque. Rien n'eſt plus chagrinant pour un orgueilleux, que lorsqu'il s'apperçoit qu'on n'a pas pour lui tous les égards qu'il prétend; qu'on manque à quelque formalité qu'il regarde comme importante; & qu'il échoue dans ſes deſſeins ambitieux. Quelle douleur cuiſante ne lui cauſent pas ſurtout les affronts qu'on lui fait. C'eſt un feu qui le dévore intérieurement; qui le transporte hors de lui même; qui lui fait prendre mille réſolutions extravagantes. Un orgueilleux n'a jamais de repos, parceque comme Haman, il trouve toûjours des perſonnes qui ſavent le mépriſer. Or ne faut

il

il pas être insensé pour chérir une passion qui déchire celui qui en est l'esclave? L'orgueilleux est l'ennemi juré de sa propre tranquillité; & la prémiére victime de sa façon de penser.

UNE passion qui est incompatible avec la charité chrétienne, ne peut qu'être bien criminelle. Tel est incontestablement l'orgueil; second motif à l'éviter. Il est impossible que l'orgueilleux soit charitable; parce que tous ses soins ne tendent qu'à s'élever au dessus des autres. La charité ne s'enfle point dit un Apôtre, & l'orgueil veut abaisser tout ce qui l'environnne. L'envie ne peut pas subsister avec la charité fraternelle dans le même coeur. L'orgueil est envieux..., il ne peut pas souffrir ceux qui sont au dessus de lui par leurs dignités ou par leurs biens.

Il voudroit pouvoir les en priver pour en jouir à leur place. Rien n'eſt plus incompatible encore avec l'amour du prochain, que la médiſance & la calomnie. Rarement l'orgueilleux eſt-il éxemt de ces deux vices. La réputation des autres l'incommode trop, pour qu'il puiſſe lui laiſſer tout ſon éclat. Il regarde comme autant de larcins des éloges qui ne ſe rapportent pas à lui. C'eſt pour s'en attirer de toutes parts, qu'il cherche à découvrir les défauts des autres, ou à leur en imputer. Que penſer d'une paſſion qui porte à de telles indignités?

RIEN ne nous rend plus haïſſable aux yeux des hommes que l'orgueil; c'eſt un troiſiéme motif à l'éviter. Vous croiez que vos airs de hauteur vous feront admirer & vous attireront du-

du respect? Que votre erreur est grossiére! Il faut que vous ayez bien peu d'usage du monde, ou que vous chérissiez extrêmement les illusions pour donner dans ce piége. Si votre orgueil est soutenu d'un grand credit, vous vous ferez craindre, cela est sûr; on tremblera dès que vous vous montrerez; vous verrez tout le monde dans le silence, & l'on poussera même l'attention pour vous jusqu'à faire semblant de vous applaudir. Mais sachez que tout le monde s'accorde á mépriser, & à haïr dans le fonds du coeur, tout orgueilleux quel-qu'il soit. Il n'a pas plutôt tourné le dos, qu'on se moque de lui & de sa sotte fierté. S'il y a quelque tache dans sa famille, on ne manque pas de la relever. One ne lui fait grace sur aucun article, & l'on conclut toûjours par dire: il appartient bien à

ce

ce bourgeois gentilhomme, à cet homme enrichi par la fraude, à ce stupide, à cet ignorant, de mépriser quique ce soit. Quelque bonne qualité qu'ait un orgueilleux, il suffit qu'on ait connoissance de sa passion dominante, pour qu'on ne fasse plus que très peu de cas de lui. Si l'on convient qu'il a de belles qualités, on ne manque jamais d'ajoûter; mais il le sçait bien, c'est dommage qu'il soit infecté d'orgueil; on ne doit pas lui tenir compte de ses bonnes actions, il les fait par un mauvais principe, & il en reçoit la recompense, en encensant à son orgueil.

Quelque mortification, quelque disgrace qui arrive à un orgueilleux, bien loin de le plaindre on s'en moque & s'en rejouit. On le laisse en proie à

son

son mauvais sort. Tout le monde convient que cette punition lui est due ; & qu'il a justifié ces paroles du sage, *l'orgueil va devant l'écrasement.* Un tel homme renonce donc à l'amitié, à l'estime & au secours de ses semblables. Il consent d'être tourné en ridicule & méprisé par tout, plutôt que de renoncer à une passion qui efface même tout le lustre que ses qualités pourroient lui donner, s'il n'en faisoit pas lui même à chaque instant une vaine parade.

Mais ce qui montre surtout que l'orgueil est une passion criminelle, & digne de toute notre aversion, c'est que Dieu l'a en horreur. Il résiste aux orgueilleux dit un Apôtre. Quoi! l'orgueilleux a Dieu pour adversaire; ce Dieu qui remplit l'univers, à qui toutes les creatures obéïssent, & qui d'un seul mot peut faire rentrer tous les êtres

dans

dans le néant ? Oui tel eſt l'ennemi qui ſe déclare contre les orgueilleux. Ces ames hautaines peuvent elles ignorer, que ſi Dieu eſt contre elles rien ne ſçauroit les mettre à l'abri de ſa colére ? Ne ſçavent elles pas que c'eſt une choſe terrible de tomber entre ſes mains du Dieu vivant quand il eſt irrité ?

Ce Dieu ſe moque des orgueilleux & il les mépriſe ; ſe peut il rien de plus affligeant que de ſe voir privé de l'eſtime de celui, qui ſeul eſt capable de connoître le veritable mérite, & de diſpenſer les louanges à ceux à qui elles ſont dues ? Les orgueilleux, qui ne reſpirent que la gloire, peuvent-ils ſouffrir d'être mépriſés par celui qui eſt l'unique diſpenſateur de la vraie gloire ? Quelle mortification pour eux s'ils ſavent réfléchir !

La haine que Dieu a pour l'orgueil, le porte encore à refuser ses graces à tous ceux qui sont souillés de ce vice. Le Pharisien superbe ne fut pas justifié; tandis que l'humble péager obtint le pardon de ses fautes. L'orgueil est absolument incompatible avec les dispositions qui doivent accompagner nos priéres, losque nous voulons être exaucés. Dieu veut que nous sentions notre misére, notre bassesse, notre indignité. Il veut que nous disions avec le Centenier, je ne suis pas digne Seigneur que vous entriez sous mon toit; & avec l'enfant prodigue, j'ai péché contre le ciel & devant vous, & je ne suis pas digne ô mon père d'être appellé votre enfant. *A qui regarderai-je*, dit Dieu, *si ce n'est à celui qui est affigé, qui à le coeur brisé, & qui tremble à ma parole?* Or il est constant que l'or-

gueilleux ne se conduit pas dans ses priéres comme un criminel & un suppliant. On diroit à l'entendre que le Ciel lui doit ce qu'il demande. L'on sçait encore que tout homme qui veut que Dieu l'éxauce, doit avoir de la charité pour tous ses fréres. Cette vertu ne réside pas dans l'ame des orgueilleux; puisque comme je l'ai fait voir, ils sont pour la plûpart remplis d'envie & de haine pour ceux qui bravent leur insolente hauteur, ou qui les surpassent par quelque endroit que ce soit.

Il est vrai que l'orgueilleux paroit souvent être favorisé du ciel. Mais ce sont des biens que Dieu lui donne dans sa colére, & qui ne doivent pas tirer à conséquence. Car ce n'est pas proprement dans ce monde que Dieu distingue parrapport à l'extérieur ceux qu'il approuve d'avec ceux qu'il a en

haine

haine. L'on diroit ſouvent à en juger par les apparences, que Dieu réſiſte plutôt aux humbles qu'aux orgueilleux. Mais il faudroit pouvoir lire dans l'ame des uns & des autres, & l'on porteroit un jugement tout contraire.

Je dois remarquer encore, que Dieu ſouffle ſouvent ſur les deſſeins de l'orgueilleux & qu'il les fait évanouir. Quand il a projetté quelque entrepriſe & bien pris ſes meſures, il s'imagine que rien ne peut le traverſer. Il ne penſe pas que Dieu a mille moyens de le faire échouer; & que peut être il ſera obligé de plier, ſous ceux ſur qui il prétendoit dominer. Haman le ſuperbe Haman, eſt un éxemple frappant de ces orgueilleux que Dieu confond & anéantit, lorsqu'ils ſe croient parvenus au plus haut période de la grandeur.

CET être ſuprême fait enfin reſſentir les effets de ſa colére à ceux qui ſe livrent à l'orgueil. Si Coré, Dathan, Abiron, & ceux de leur parti veulent s'élever au deſſus de Moyſe & d'Aaron, Dieu ne pouvant ſouffrir un orgueil ſi déméſuré & ſi téméraire, conſume les uns par les flammes, & commande à la terre de ſ'ouvrir, pour engloutir les autres avec tout ce qui leur appartient. *Ton coeur*, dit un Prophéte, en apoſtrophant la ville de Tyr, *ton coeur s'eſt élevé à cauſe de ſa puiſſance, c'eſt pourquoi dit le Seigneur, parce que tu as élevé ton coeur, comme s'il étoit le coeur de Dieu; voici je m'en vais faire venir contre toi des étrangers les plus terribles, des nations qui dégaineront leur épée contre toi, & qui ſouilleront ton luſtre; ils te feront deſcendre à la foſſe, & tu mourras au coeur de la mer.* Les Antiochus, les Sennacheribs, les Nébucadneſars, les

Héro-

Hérodes, seront des monumens éternels de la haine que Dieu a pour l'orgueil, & des chatimens qu'il déploye sur ceux qui sont infectés de ce vice.

Il est vrai qu'il ne leur fait pas toujours sentir, sur la terre, combien il leur est opposé. Il arrive souvent que l'orgueilleux expire environné de ses idoles. Aussi Dieu se reserve-t-il de manifester sa haine & son indignation contre lui, lorsqu'il paroitra devant son tribunal redoutable. C'est alors qu'il lui fera sentir quelle a été sa folie, de s'attirer pour ennemi celui dont la colére est un feu consumant. C'est alors sur tout qu'il le couvrira d'opprobre. *Car il y a un jour assigné de par l'Eternel des armées, contre tout orgueilleux & hautain, & contre tout homme qui s'éleve; il sera abaissé.* Oui, cet homme qui se croit maintenant digne des plus grands honneurs,

ſe verra dans ce jour redoutable, accablé de la honte la plus humiliante, & relegué avec ceux dont il a imité la conduite.

L'ORGUEIL, n'en doutons pas, ſera la cauſe de la perte de bien des hommes. C'eſt un des traits du Démon qui fait le plus de ravage. Mais tous ceux qui ont du panchant à ce vice ne ſeront pas enveloppés dans ce déſaſtre, pourvû qu'ils ne negligent rien de ce qui peut les affranchir de la tyrannie de cet ennemi cruel, & qu'ils prient Dieu de leur inſpirer des ſentiments oppoſés à l'orgueil. Il n'y a que ceux qui ſe plaiſent à entretenir cette paſſion chez eux, qui ne font point ou peu d'efforts pour la détruire, qui négligent les occaſions de s'en corriger, il n'y a que ceux-là-dis-je qui ſoient l'objet de l'indignation de Dieu.

L'ON reconnoit aiſément dans l'orgueil le fruit de l'éducation & de la flat-

terie. Ce ſont là les deux grands principes de ce vice. Que de perès & de méres, qui jettent les ſemences de cette paſſion dans l'ame de leurs enfans, en leur rempliſſans l'eſprit de leurs richeſſes, de leur naiſſance, ou de leurs talens; au lieu de leur inſpirer des ſentimens d'humilité; dans un tems où ils pourroient leur faire ſentir le ridicule de l'orgueil, & leur donner de l'averſion pour ce vice. Mais lorsque des parens ont aſſez peu de ſens, pour n'exhorter continuellement leurs enfans qu'à ne rien ſouffrir qui bleſſe leur rang, & à s'éloigner de ceux qui ſont au deſſous d'eux; lorsqu'ils ne penſent qu'à parer leur corps & à leur procurer toutes les diſtinctions qui inſpirent l'orgueil, il n'eſt pas ſurprenant que cette paſſion ſe loge & s'enracine chez eux.

Mais c'eſt la flatterie qu'on doit

ſurtout regarder comme la mère de l'orgueil. Ces ames lâches, vénales, ces flatteurs peſtes de la ſociété, qui ſe font une affaire de louer tout ce qu'ils voient dans ceux à qui ils déſirent de plaire, ou dont ils eſpérent quelque faveur, inſpirent & perpétuent l'orgueil par leurs baſſeſſes. Il n'y a pas jusques aux défauts qu'ils n'encenſent. Notre amour propre ſoutient ces gens là; il nous les fait enviſager comme des perſonnes qui ne voudroient pas nous tromper; & dans cette perſuaſion nous donnons dans leurs piéges.

Celui qui veut éviter d'y tomber, doit fuir avec ſoin tous ceux qui font profeſſion de flatter. Il lui eſt abſolument néceſſaire encore de ſe munir des ſentimens, qui peuvent lui ſervir de rempart contre ceux qui voudroient lui inſpirer de l'orgueil, ou d'armes

pour

pour terrasser ce vice s'il habite en lui. Il fera bien de réfléchir souvent & sérieusement à la multitude de ses défauts; au petit nombre des vertus qu'il possède, & à leur imperfection. Je crois surtout que le Chrétien qui veut éviter l'orgueil, ou qui désire sincérement de s'en défaire, doit porter souvent la vue sur J. Christ. Indépendamment de l'utilité qu'il tirera pour toute sa conduite de cette contemplation, il apprendra par l'éxemple de son Sauveur, à devenir humble & modeste.

Que d'humilité, que d'éloignement pour l'orgueil, ne trouvons nous pas en ce divin modéle! Maître de toutes choses, il prend naissance dans l'obscurité; il vit dans la bassesse; il converse avec les péagers, il s'enfuit lorsqu'il sçait qu'on veut le couronner, & il ne

 fait

fait point trophée de ses vertus, quelque parfaites & nombreuses qu'elles soient. Le pouvoir qu'il a sur les élémens, ne lui fait pas mépriser la compagnie de douze pêcheurs.

Quil y ait donc dans le disciple, le même sentiment qu'il y a eu dans le maître; *lequel etant en forme de Dieu, n'a point reputé rapine d'etre egal à Dieu; toutefois il s'est aneanti soi meme ayant pris la forme de serviteur, fait à la ressemblance des hommes, & etant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé soi meme, & a été obeïssant jusqu'à la mort, & même jusqu'à la mort de la croix. Humilions nous sous la puissante main de Dieu, & il nous elevera quand il en sera tems.*

SUR

SUR L'HOMME DE BIEN.

XII. DISCOURS.

Virum bonum necesse est, summæ pietatis erga Deos esse: itaque quidquid illi acciderit, æquo animo sustinebit; sciet enim id accidisse lege divina, qua universa procedunt.

SENECA.

C'EST du Pseaume XXXVII que je tirerai les principaux traits qui caractérisent l'homme de bien. David pouvoit en faire un portrait d'autant plus fidéle, qu'il n'avoit qu'à se peindre lui même. Heureux ceux, qui trouvent dans leur propre

coeur,

coeur, les vertus dont ils recommandent la pratique aux autres!

Le prémier trait qui entre dans le tableau de l'homme droit, c'est que *la loi de Dieu est dans son coeur.* Instruit de la volonté du maître qu'il adore, il l'a profondément gravée dans son ame. Ce n'est pas un auditeur qui oublie, il repasse souvent dans son esprit ce qu'il à ouï, & le conserve dans un coeur honnête & bon. Le méchant parle à la vérité de la loi de Dieu, mais elle n'est pas dans son ame. Elle ne se trouve que sur le bord de ses lévres; & n'est en lui, que comme la semence qui tombe sur un chemin battu.

Mais cette loi du Seigneur est profondément enracinée dans le coeur de l'homme droit. Ce n'est qu'autant qu'il est conduit par ce guide fidéle qu'il persévére dans la voie de l'intégrité.

Com-

Comment pourroit il diſcerner le vrai d'avec les faux, & ſe conduire au milieu des ténébres qui enveloppent les hommes abandonnés à eux-mêmes, s'il n'est éclairé par cette divine lumiére? Il faut à l'homme de bien & une régle & un guide. Déſirant avec ardeur de ne s'éloigner jamais de la vérité & de la juſtice, il ne pouvoit faire un choix plus heureux, que de recourir à la *loi* de l'Eternel; qui eſt une lampe à ſes pieds, & une lumiére à ſes ſentiers.

De l'abondance du coeur la bouche parle. L'homme de bien tire de bonnes choſes, du bon trêſor de ſon coeur. Auſſi le Pſalmiſte aſſigne-t-il ce ſecond caractére à l'homme intégre; *ſa bouche profére la ſageſſe, & ſa langue prononce ce qui eſt droit.* Pourroit on tenir des diſcours contraires à l'honneur & à la religion, lorsqu'on a la crainte de Dieu

dans

dans l'ame? Un bon arbre peut il porter de mauvais fruits? Oui, l'homme de bien édifie par ses discours, sur quelque matiére qu'il parle. L'on voit dans tout ce qu'il dit, un homme sage; l'ami des hommes, & le sujet le plus respectueux de son divin maître. Ses paroles sont la vérité. Ennemi de toute duplicité, il parle comme il pense. N'attendez pas de lui des discours enflés, il est humble; des discours dissolus, il est chaste; des satires personnelles ou des juremens téméraires, il aime les hommes, & il craint Dieu.

Le troisiéme caractére de l'homme de bien, c'est *qu'il se confie en l'Eternel, & qu'il attend tout de lui.* Convaincu comme il l'est, & par la loi de son Dieu, & par l'expérience, que tous ceux qui s'appuient sur les hommes, se reposent sur la fragilité même, il se tourne constamment

ſtamment du côté de celui qui eſt la force des fidéles, leur haute retraite & leur rocher. Il ne doute point que Dieu ne prenne ſoin de lui & ne l'éxaucera, que ſes demandes ſeront légitimes. Dans la proſpérité & dans la miſére, il attend tout de Dieu, & n'attend rien que de lui. S'il compte quelquefois ſur les cauſes ſecondes, ce n'eſt qu'autant que Dieu peut les rendre efficaces. Loin de ſon coeur les doutes, la défiance les allarmes, qui agitent l'ame de ceux qui ne ſe repoſent que ſur des objets ſenſibles. Pourquoi l'homme droit ſeroit il inquiet? Il ſçait que celui en qui il eſpére eſt la puiſſance même; & les graces nombreuſes & ineſtimables qu'il en a reçues, lui ſont de ſûrs garants de celles qu'il en attend encore.

L'HOMME de bien, *prend ſon plaiſir en l'Eternel*, c'eſt le quatriéme caractére que

que le Pſalmiſte lui aſſigne ; c'eſt-à-dire quil aime à penſer à Dieu, à en parler, à en entendre parler aux autres, & à s'entretenir avec lui. Il s'occupe de cette idée le plus ſouvent qu'il lui eſt poſſible; & cette méditation produit en lui une tranquilité, une ſatisfaction qu'on ne ſçauroit exprimer. Tout ce qu'il voit, tout ce qui arrive lui rappelle cet être ſuprême. Il remonte de la créature au createur, de l'événement à la cauſe; il voit Dieu partout. Son ame eſt comme dans un feſtin, lorsque détachée des objets ſenſibles, elle prend ſon eſſor vers les cieux, & qu'elle contemple les perfections adorables de celui qui réſide dans ce séjour. Rien ne fait tant de plaiſir à l'homme droit que de parler de Dieu. Sa converſation ne tarit pas, lorsquelle a pour objet la nature de cet être & tout ce qui peut y

avoir

avoir du rapport. Il est vrai que sa prudence ne lui permet pas de s'entretenir avec des prophanes sur des sujets si importans, depeur qu'ils ne les traitent pas avec le respect qui leur est dû. Mais il recherche la compagnie de ceux qui se plaisent à parler de Dieu, & c'est avec eux qu'il examine cet intéressant sujet par toutes ses faces.

Le plaisir que l'homme droit prend en l'Eternel, fait qu'il se trouve avec empressement, & avec plaisir partout où l'on en parle. C'est dans la maison de Dieu qu'il aime surtout à se trouver, parceque tout ce qui s'y dit & qui s'y fait se rapporte à cêt être suprême. L'attachement qu'il a pour les parvis du Seigneur, lui fait dire avec le Psalmiste; *Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles. Mon ame desire grandement, & meme elle défaut après les par-*

vis du Seigneur . . . Tes autels, ô Eternal des armées, mon roi & mon Dieu. O que bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison, & qui te louent incessamment. Mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs. J'aimerois mieux me tenir à la porte en la maison de mon Dieu, que de demeurer dans les tentes des méchans. L'homme de bien, saisit enfin toutes les occasions de s'entretenir avec ce Dieu qui fait tout son plaisir. Il fait des léctures qui le conduisent à cet être suprême, & c'est surtout par la priére qu'il entre en conversation avec lui.

Voici le cinquiéme trait auquel on reconnoîtra l'homme droit. *Il ne se dépite point à cause de celui qui fait bien ses affaires, à cause de l'homme qui vient à bout de ses entreprises, il n'est point jaloux de ceux qui s'adonnent à la perversité.* Non, jamais il n'envia ni

la

la prospérité de ses frères, ni la fortune des méchans. L'amour qu'il a pour le prochain, ne lui permet pas de se chagriner, lorsqu'il le voit plus heureux que lui. Il a appris à être en joie avec ceux qui sont en joie. Il se fait un devoir de se joindre à eux pour bénir le Seigneur des avantages qu'il leur accorde. Mais c'est sur tout le bonheur des méchans que le juste regarde sans envie. Il sçait que les biens que posséde l'impie ne conduisirent jamais à la vraie gloire. Il plaint les mondains, quand il porte ses yeux sur les voies obliques dont ils se servent pour s'enrichir ou pour s'élever; il craint tout pour eux; & ne voudroit pas pour le monde entier obtenir au même prix les avantages dont ils se glorifient. Content de son sort, appris à s'humilier dans le sein de l'élévation même, & à

ſe réſigner au milieu de la pauvreté & de l'abaiſſement, il voit ſans envie que les autres s'agrandiſſent plus que lui. La loi de Dieu, cette loi de charité qui eſt gravée dans ſon ame, lui inſpire ces généreux ſentimens.

FINISSONS ce portrait en ajoûtant, que *l'homme droit a compaſſion & donne.* Il ne ſçauroit conſentir à voir dans la miſére tout homme qu'il peut aider par ſes biens ou par ſes conſeils. Il prête ſouvent à ceux qu'il ſçait être hors d'état de lui rendre ce qu'il leur avance, bien loin d'en exiger une criminelle uſure. Rien n'eſt plus eſſentiel que de s'acquiter de tous ſes devoirs envers Dieu, mais cela ne ſuffit pas cependant. L'homme integre ne l'ignore pas. Il ſçait que la loi du Seigneur renferme des régles de juſtice & de charité envers le prochain. Il

ſe

se croit obligé de les observer; & compteroit n'avoir rien fait du tout, s'il les perdoit de vue dans sa conduite. Il n'y a rien qui égale la satisfaction dont il jouit lorsqu'il a pu faire du bien. Tous les jours qu'il passe sans en faire lui paroissent des jours perdus. Avec quelle rapidité ne le voit on pas voler au secours de tous ceux qu'il peut aider. Il se déclare le père & le protecteur de l'orphelin & du pauvre. Ce n'est pas toûjours de son superflu, c'est très souvent de son nécessaire qu'il fait part à ceux qui sont dans le besoin; & il le donne avec autant de gaieté, que s'il ne se retranchoit rien par là.

Il n'est pas étonnant après cela, que l'homme de bien ne craigne pas la mort. Ce n'est pas pour lui quelle est le roi des épouvantemens. Le méchant doit frissonner quand il y pense, & lors-

qu'elle se présente à lui; cela est tout naturel. Elle vient le priver pour toûjours, de ce que son coeur idolatroit sur la terre; le trainer aux pieds du juge dont il s'étoit si souvent moqué; & lui faire entendre la sentence foudroyante de son éternelle condamnation. Il sort de la vie comme un criminel qu'on traine au supplice. Mais il s'en faut bien qu'il en soit de même de l'homme droit. Il regarde la mort comme une source féconde, où il peut puiser des consolations & de la force, pour soutenir tous les revers de la vie, & des motifs puissans à s'avancer dans la piêté. Il trouve dans ce lion dévorant qui attaque les fils des hommes & qui les renverse, mais que le Redemteur du monde a terrassé, il y trouve le miel le plus doux, de sorte qu'il peut dire avec Samson *la douceur est sortie du fort.*

EH comment l'homme droit se feroit-il d'autres idées de la mort, puisqu'il la regarde comme la fin de ses combats, de son éxil, de ses souffrances, & comme le jour fortuné de son union éternelle à son Dieu, à son Sauveur, & à toutes les ames vertueuses liées ensemble dans le faisceau de la vie. Aussi ne laisse-t-il passer aucun jour sans s'occuper d'un événement qui doit le porter au comble de la félicité. Sans rien faire qui puisse le hâter, il voit avec une sainte joie ce qui l'y conduit. Il aime qu'on l'entretienne de sa dernière heure, & il s'y dispose journellement, pour n'être pas surpris dans un état de desordre, lorsque cette voix retentira à ses oreilles; retourne dans la poudre d'où tu as été tiré.

TEL est l'homme qui craint Dieu.

Heureux & mille fois heureux celui qui a un amour habituel & dominant pour la Vertu. C'eſt à nous convaincre de cette vérité que nous deſtinons les réfléxions qui feront la matiére du diſcours ſuivant.

SUR L'HOMME DE BIEN.

XIII. DISCOURS.

Felices, quicunque agitant ſine crimine vitam,
Quique Dei leges, quas meditantur, amant.

J'ai tâché de tracer dans le diſcours précédent le portrait de l'homme de bien. Les principaux traits dont je me ſuis ſervi pour le peindre ne peuvent qu'être fidéles, puiſque c'eſt du Pſalmiſte que je les ai empruntés. Tout homme qui a la loi de l'Eternel dans ſon coeur; dont la bouche ne profére que ce qui eſt droit,

qui ſe confie en ſon Dieu, qui prend tout ſon plaiſir en lui, qui n'envie ni la proſpérité de ſes fréres ni le bonheur des méchans, & qui a compaſſion des affligés quels qu'ils ſoient; tout homme dis-je, qui a un caractére ſi reſpectable, ne peut que jouir d'une ſituation digne d'envie. Auſſi trouvons-nous dans le même endroit d'où j'ai tiré le portrait de l'homme intégre, que *la fin d'un tel homme eſt la paix.*

Je ne crois pas qu'on la puiſſe ſignifier, que l'homme de bien poſſéde toûjours dans ce monde les biens que les gens du ſiécle enviſagent comme autant de branches du parfait bonheur. L'expérience ne juſtifieroit point ce ſens là. Les gens de bien n'ont pas toûjours en partage cette proſpérité temporelle, qui a beaucoup plus de brillant que de réalité. Combien de fois ne ſont ils

pas en proie aux revers les plus triſtes, & aux ſouffrances les plus douloureuſes. La crainte du Seigneur dont ils ſont profeſſion, les expoſe ſouvent aux railleries, aux inſultes, & aux perſécutions des profanes. Ils peuvent dire avec J. Chriſt, que leur regne n'eſt pas de ce monde. La connoiſſance qu'ils ont des biens temporels, fait qu'*ils* ne penſent pas à les déſirer, ſi ce n'eſt qu'autant que leur panchant à les répandre, les y [illegible]. Il n'eſt cependant pas ſans exemple, que les biens de la vie préſente ſe trouvent entre les mains de l'homme droit. Mais ce n'eſt pas de ces avantages qu'il eſt ici queſtion.

La fin de l'homme droit c'eſt la paix. Il ne faut pas beaucoup de peine pour juſtifier cette penſée; pour montrer que la droiture du coeur, conduit néceſſairement l'homme à la paix dans quel-

quelque ſens qu'on la prenne ; & pour faire voir enfin que ce n'eſt pas ſans un profit des plus réels, que l'homme droit eſt partiſan de l'intégrité.

Si j'entens par la paix le calme intérieur, le repos de l'eſprit, qui de tous les biens de la vie eſt le plus eſtimable, & ſans lequel tous les autres, fuſſent ils réünis ne ſont rien ; il eſt ſur qu'il eſt toûjours l'appanage de l'homme de bien. Je ne vois pas ce qui pourroit répandre l'inquiétude & le chagrin dans ſon ame. Seroit-ce l'appréhenſion de manquer un jour du néceſſaire, ou d'en voir privés ceux qui lui appartiennent? Je veux que ces penſées de ſollicitude s'élévent quelquefois dans ſon ame, la confiance qu'il a en Dieu, les en bannit inceſſamment. Il eſt convaincu que celui qui nourrit les oiſeaux des cieux, & qui revêt les lis des champs,

l'aime

l'aime & le protége. Le passé lui garantit l'avenir. Il ne désire pas une grande affluence de bien, pourvu qu'il ait le nécessaire, cela lui suffit. Il accommode ses désirs à la fortune, & ne prétend pas que la fortune se regle sur ses désirs. De là vient que David nous dit, que *mieux vaut au juste le peu qu'il a, que l'abondance à beaucoup de méchans*. Ceux ci ne savent pas se borner, leur ambition les dévore nuit & jour. Sans cesse nouveaux désirs, sans cesse nouveaux projets. Mais le juste sçait être content de l'état où il se trouve; le désir d'accumuler des richesses ou de s'élever ne l'inquieta jamais.

L'HOMME qui craint Dieu jouit encore du calme intérieur le plus doux, parce qu'il n'en est pas de son ame comme de celle du méchant, qui est le jouet des passions, dont elle est sans cesse

agitée

agitée comme les eaux de la mer le sont par la fureur des vents. Il est vrai que le fidéle n'est pas éxem de passions; mais ou elles sont louables dans leur objet, ou il sçait leur commander en maître, & les enchainer lorsqu'elles voudroient s'échapper. Si elles troublent son ame, ce n'est que bien rarement; leurs secousses ne s'y font sentir que de loin-à-loin; & le calme y succéde incontinent à la tempête. Non, je ne conçois rien de plus tranquil qu'un coeur où les passions sont vaincues. Que je plains ceux qui ne connoissent pas ce repos; cette paix de la conscience, cet état en un mot, qui est le fruit du témoignage que l'on peut se rendre, de craindre l'Eternel son Dieu, & de marcher dans toutes ses voies. Il n'y a que l'homme intégre qui jouisse de ces inestimables douceurs

de

de la vertu ; de cette delicieuſe ſituation qu'on ne ſçauroit exprimer. Son ame eſt donc à cet égard dans une parfaite tranquilité.

Il eſt vrai que ſi l'homme droit ne ſe repoſoit que ſur ſa vertu, il auroit raiſon d'appréhender d'être troublé, en penſant à la ſainteté du Dieu qu'il adore. Car enfin quelque ſoin qu'il ſe donne pour lui plaire, il eſt cependant dans le cas de dire, qu'il eſt un pauvre pécheur. Oui, ſi la paix avec Dieu, ne dépendoit que d'une parfaite innocence de la part de l'homme, il n'en ſeroit aucun qui ne fût en guerre avec lui. Mais ce qui raſſure, ce qui tranquiliſe le fidéle, c'eſt la perſuaſion où il eſt, qu'il y a pardon par devers Dieu afin qu'on le craigne ; c'eſt la permiſſion que ſon père céleſte lui a donnée, d'approcher ſon trône avec confiance, pour ſolliciter

la

la rémission de ses fautes; c'est surtout la ferme espérance dans laquelle il vit, que l'intercesseur qu'il a auprès de son père, daignera s'employer en sa faveur, & qu'il lui obtiendra sa grace. Ce sont là les considérations qui tranquilisent l'homme droit. Malgré toutes ses foiblesses il vit en paix avec Dieu, parce qu'il fait journellement des efforts pour atteindre la perfection, & que cet être suprême, qui sçait dequoi nous sommes faits, lui pardonne toutes ses fautes.

Il est assez difficile, j'en conviens d'avoir la paix avec les hommes. Leurs passions turbulentes, qui changent à chaque instant d'objet, y sont un obstacle presque invincible. L'homme droit se conduit de manière, à vivre avec son prochain dans une entiére harmonie. Ce qui la trouble le plus cette

paix

paix que les hommes achéteroient à haut prix s'ils en connoissoient toutes les douceurs, c'est lorsqu'on attaque le prochain dans ses biens, dans sa vie, dans sa réputation, plus précieuse encore que la vie même. Mais l'homme intégre, observateur exact des devoirs de la justice & de la charité, ne blessera jamais ses fréres de propos délibéré. Jamais il n'employera la force ni la ruse, pour s'emparer de ce qui n'est pas à lui. Il a appris à rendre à chacun ce qui lui appartient. Jamais il n'aigrira personne contre lui par des discours piquans, emportés, peu charitables. Jamais il ne lancera contre personne les traits empoisonnés de la médisance & de la calomnie. Jamais enfin l'on n'entendra sortir de sa bouche, que des discours conformes à la loi de Dieu, qui est une loi de paix & d'amour.

S'il a eu le malheur d'offenser quelqu'un, car où est l'homme qui ne bronche quelquefois? ne craignez pas qu'il laisse vieillir le mal. Il n'a pour but que la paix ; dès qu'il s'en écarte, il fait tout ce qui dépend de lui pour y revenir. Avances, excuses, humiliations même, rien ne lui coute pour r'avoir la paix. Faut il pour l'obtenir sacrifier divers avantages, il les sacrifie avec plaisir ; parce que de tous les biens temporels, la paix avec les hommes, est l'un des plus grands. Convaincu que la discorde méne à sa suite les maux les plus redoutables, il la prévient par des sacrifices. Je ne conçois pas comment en se conduisant de la sorte, il ne gagneroit pas l'amour & l'estime des hommes. Remplissant tous ses devoirs envers ses frères, qui est ce qui pourroit lui faire du mal? Marchant en intêgri-

tégrité par rapport à eux, il marche en assurance. Ceux là même qui se plaisent le plus à nuire au prochain, ont pourtant toujours un certain respect pour les personnes vertueuses.

Il n'est pas sans éxemple, je l'avoue, que malgré toutes les démarches de l'homme droit pour avoir la paix avec ses frères, il n'ait cependant quelquefois des ennemis. Mais quand il en a ce n'est jamais par sa faute. Il les met toujours dans leur tort, en ne donnant aucun prétexte légitime à leur haine; & en leur offrant de les édifier sur les soupçons que sa conduite à leur égard a fait naître chez eux. St. Paul avoit bien prévu que quoiqu'on fît, on ne pourroit pas vivre toûjours en paix avec tous les hommes. De là vient qu'il nous dit, *entant qu'en vous est, ayez la paix avec tout le monde.* Le juste n'o-

 met

met rien de ce qui peut l'affermir ou la ramener ; & s'il a le malheur de trouver des esprits assez mal faits, des coeurs assez durs pour résister à toutes ses avances, il se console en Dieu ; sa conscience ne lui reprochant rien ; & il lui demande d'adoucir des ames si livrées au désir de la vengeance, & à l'amour de la discorde. Cependant, comme il est assez rare qu'il arrive à l'homme droit, de ne pas trouver la paix qu'il recherche, on peut dire que généralement parlant elle est le fruit de son intégrité.

De quelque côté donc que j'envisage l'homme droit, son sort me paroit des plus heureux. Sa tranquilité, sa sécurité spirituelle, la paix de Dieu dont il jouit, l'estime des hommes & l'amour qu'ils lui portent, sont des biens si précieux qu'on ne peut les priser assez. La

conduite

conduite du fidéle, n'est donc ni le fruit de l'ignorance, ni celui de la bisarrerie ou de la mélancholie. Il a choisi la bonne part; il est le seul raisonnable & le seul heureux. Il démontre par son exemple, à tous ceux qui osent dire, à quoi sert la piété? qu'elle est utile, & infinimentutile, puisque les biens qu'elle procure sont au dessus de tout éloge: *Le trafic de la sagesse, est meilleur que celui de l'or, ses voies sont de voies agreables, & ses sentiers sont des sentiers de prospérité.*

Mais c'est surtout après cette vie, que l'homme de bien arrive au comble du repos & de la paix. Que le méchant s'éléve dans ce monde, qu'il y goute les biens dont il fait tout autant d'idoles, il ne peut en jouir que bien peu de tems. La mort vient effacer l'éclat dont il brille, & le plonger pour jamais

dans la misére la plus affreuse. Sa fin est le délespoir & les tourmens de l'enfer. Mais au contraire, si l'on pouvoit voir la consommation de l'homme droit, si l'on pouvoit contempler le changement que la mort à mis dans son état, qu'on se convaincroit aisement, que rien n'est égal à son bonheur? On le verroit dans ce séjour d'ont la vertu seule ouvre l'entrée, jouissant de la joie la plus pure, & de la satisfaction la plus vive dont puisse être rempli une créature formée pour le bonheur.

Seigneur dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu pénétrer
Dans ce séjour inpénétrable
Où les saints inclinés, d'un oeil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce

Ce ſera celui qui du vice
Evite le ſentier impur,
Qui marche d'un pas ferme & ſûr
Dans le chemin de la juſtice;
Attentif & fidéle à connoître ſa voix
Intrépide & ſévére à pratiquer ſes loix.

Ce ſera celui dont la bouche
Des flatteurs mépriſe le fard,
Dont le coeur ſincére & ſans art
Rend juſtice au vrai qui le touche;
Et qui par des diſcours faux & calomnieux;
Jamais à la pudeur n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le ſuperbe
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe;
Qui bravant du méchant le faſte couronné
Honore la vertu du juſte infortuné.

 Celui

Celui dis-je dont les promeſſes;
Sont un gage toujours certain,
Celui qui d'un infame gain
Ne ſait point groſſir ſes richeſſes;
Celui qui ſur les dons du coupable puiſſant,
N'a jamais décidé des jours de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la ſainte joie,
Et les frémiſſemens de l'enfer irrité,
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.

ROUSSEAU.

SUR L'HOMME DE BIEN.

XVI. DISCOURS.

Aliquis vir bonus nobis eligendus eſt, ac ſemper ante oculos habendus, ut ſit tanquam illo ſpectante vivamus, & omnia tanquam illo vidente faciamus.

SENECA.

QUAND on propoſe à l'homme pour modéle de ſa conduite, les perfections morales de la Divinité, qui parurent avec tant d'éclat dans J. Chriſt pendant les jours de ſa chair; il ne manque pas de ſe récrier & de dire, qu'il n'appartient pas à un homme mortel de s'élever ſi haut;

& que quand même il feroit tous ses efforts, jamais il ne parviendroit à imiter ces divins éxemples. Mais il n'est plus dans le cas de tenir ce langage, dès qu'on lui met sous les yeux un modéle plus proportionné à ses foiblesses. Ce modéle c'est l'homme droit. Le Psalmiste nous conseille d'y prendre garde.

PRENDRE garde à l'homme intégre, c'est d'abord tâcher de le démêler de la foule des hommes. Il faut se donner de la peine pour le découvrir. Souvent il est confondu dans la multitude, & il échappe si on ne le cherche avec soin. Rarement se trouve-t-il dans ces états brillans & élevés, d'où l'on est apperçu du grand nombre. Ce n'est pas qu'il soit imposible de concilier la vertu avec l'élévation. L'éxemple de David prouve qu'on peut porter le diadéme & être vertueux. Il n'est pas

même

même néceſſaire de remonter ſi haut pour ſe convaincre de cette vérité. Il faut avouer que rien n'eſt plus raviſſant qu'un pareil ſpectacle. Quel coup d'oeil, que de voir les honneurs & la gloire marchans à côté de la vertu, lui ſervans d'ornemens, & dirigés par elle au but où l'on devroit toujours les faire tendre! *Mais il faut convenir, que ſi l'on* trouve quelquefois la grandeur & la vertu réünies dans un même ſujet, cette alliance eſt aſſez rare. Les poſtes élevés ſont des écueils, contre leſquels la vertu échoue très fréquemment. Il faut qu'elle ſoit bien ſolide pour ne ſe pas briſer contr'eux. Auſſi trouverez vous beaucoup plus rarement l'homme intégre dans le ſein de la grandeur & de l'opulence, que dans celui de la medio-crité. Content d'être apperçu de Dieu, qui eſt le ſeul à qui il déſire ardemment

de

de plaire, il ne se soucie pas de paroître dans le monde.

Ce ne seroit pas assez cependant de considérer l'homme droit d'une vue générale. Il faut le suivre des yeux autant qu'il est possible; & tâcher de voir comment il se conduit dans les différentes situations où la Providence juge à propos de le placer. Voiez ce qu'il fait lorsqu'il se trouve dans la prospérité; suivez le quand il est en bute aux revers de ce monde. Vous le trouverez d'autant plus humble, que Dieu lui accorde plus de graces; vous découvrirez un coeur pénétré des faveurs du ciel; vous l'entendrez exciter son ame à bénir l'Eternel, & tout ce qui est au dedans de lui, à bénir le nom de sa sainteté. Voici le langage de son ame reconnoissante. *Que rendrai je à l'Eternel, tous ses bienfaits sont sur moi, je prendrai la coupe des délivran-*

délivrances & je bénirai son saint nom. Si vous le suivez dans l'adversité, vous admirerez en lui une résignation parfaite à la volonté de son père céleste ; vous le trouverez dans la ferme résolution de boire avec joie jusqu'à la lie, le calice d'amertume que la main de Dieu lui a préparé ; vous lui entendrez dire avec un saint homme ; *le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, que son saint nom soit béni.*

RIEN ne seroit plus instructif que la conduite de l'homme intégre, si l'on vouloit y prendre garde. Cette attention feroit revenir bien des gens, de deux idées également nuisibles aux progrès de la vertu, & injurieuses à Dieu ; l'une que nous ne sommes pas capables de cette perfection que l'évangile éxige de chaque Chrétien ; & l'autre que les loix du Seigneur versent de l'amertume

sur

ſur les jours de ceux qui s'y ſoumettent; & rendent leur commerce inſoutenable.

Qui oſeroit ſoutenir la prémiere de ces erreurs, après avoir porté ſes regards ſur l'homme de bien? S'il remplit avec éxactitude les devoirs que Dieu lui preſcrit; s'il fait de la vertu ses délices, ſi tous les jours de ſa vie ſont marqués par quelque bonne action, n'eſt-ce pas accuſer à tort le joug du Seigneur d'être d'une peſanteur inſupportable? Non, les commandemens de Dieu ne ſont pas penibles, puisquil y a des hommes dont les forces ſuffiſent pour les éxécuter. Si jamais l'on n'avoit vu d'homme droit, l'on ne pourroit pas même alors dire qu'il eſt impoſſible de le devenir. Mais on en a vu dans tous les tems; on en voit même de nos jours; dans ces tems corrompus, où l'on peut dire helas! avec

trop

trop de raiſon, que les débonnaires ſont défaillis.

Il ne faut pas s'imaginer que les hommes droits ſoient d'une nature différente de la nôtre, & qu'ils ſoient plus ſuſceptibles de ſainteté que les autres hommes. Ils n'ont de ſecours pour ſuivre les leçons de la vertu, que ceux qui nous ſont offerts. Si nous trouvons des pas gliſſans dans la route qui méne à la piété, ils en trouvent auſſi. Si le Démon rode autour de nous comme un lion rugiſſant, les juſtes n'en ſont pas épargnés. Si pour ſe ſoutenir dans la pratique de la piété ils regardent à la rémuneration, qui eſt cequi nous empêche d'y porter les yeux? Que devient à préſent l'excuſe du pécheur qui oſe dire, que l'obſervation des loix de Dieu eſt au deſſus de ſes forces, & qu'il n'eſt pas ſuffiſant pour ces choſes?

Par-

Parleroit-il ainſi s'il avoit été à l'école de l'homme droit ?

Et quand il n'y auroit pas un ſeul homme de bien ſur la terre, quand il n'y en auroit jamais eu, ſeroit ce donc une preuve qu'il eſt impoſſible de le devenir? Cette triſte vérité ne montreroit autre choſe ſi ce n'eſt, que le cœur de l'homme auroit toujours été rebelle aux ordres de Dieu, & déſeſpérément malin. Car enfin, n'eſt-ce pas Dieu qui nous ordonne, d'être juſtes comme il eſt juſte, ſaints comme il eſt ſaint, parfaits comme il eſt parfait? Et s'il prétend qu'on imite ſon éxemple, n'eſt-ce pas une peuve qu'il peut être ſuivi? Ce Dieu qui eſt la ſageſſe, la juſtice & la bonté même, éxigeroit-il l'impoſſible? Semblable à Pharaon, demanderoit-il des briques, ſans fournir de la paille pour les faire? Il n'appartient qu'aux

tyrans, de punir ceux qui ne se conforment pas à des ordres qu'ils n'ont pas été en état d'exécuter. Mais Dieu, Dieu est il donc un tyran? Moissonne-t-il où il n'a pas semé? Il faut soutenir cet horrible blasphême, ou avouer que la sainteté n'est pas au dessus de nos forces.

En considérant l'homme droit avec l'attention requise, on verroit encore la fausseté de ce que disent les mondains, sçavoir que la vertu rend la condition de l'homme triste & malheureuse sur la terre. Ils osent représenter la vertu comme ce qu'il y a de plus gênant, & de plus insupportable; comme l'ennemie jurée de tout repos, de toute satisfaction, de toute joie; comme un dur comite, qui traite impitoyablement

tous ceux qui lui ſont soumis, & cela pour la moindre faute. Ils font marcher à la ſuite de la vertu les pleurs, les jeunes, les macérations. Elle ne permet jamais ſelon ces peintres infidèles, de prendre aucune recréation innocente; elle veut diſent-ils, qu'on ait toujours la viſage tourné vers la terre comme dans un jour de deuil, & les yeux baignés de larmes. A les entendre, rien de plus impraticable, rien même de plus ridicule que la morale qu'enſeigne la religion. Ils outrent tous les préceptes du Sauveur, & ſont beaucoup plus rigides qu'il ne l'a jamais été.

QUAND on voit clairement, que l'homme de bien eſt ſatisfait et dans une Joie modérée & pure, lorsqu'il eſt affligé

com-

comme lorsque tout lui rit ; quand on s'apperçoit qu'il se soutient dans cet état, même aux approches de la mort ; & que dans tous les âges il a l'ame contente & la sérénité peinte sur le visage ; quand dis-je on voit ce spectacle, peut on s'empêcher de remarquer les heureux effets d'une bonne conscience ? Oui, l'homme *de bien* possède, ce que le mondain cherche sans pouvoir le trouver ; parce que les principes du prémier sont solides ; & que le choix qu'il a fait de servir fidélement son Dieu, est le seul qui puisse faire passer des jours tranquiles. Mondains ! votre joie est fausse. Vos plaisirs sont des sources fécondes de mille & mille amertumes. Quand vous connoîtrez les délices pures, la paix assurée, le contentement inexprimable que la vertu procure,

vous en parlerez autrement; vous détesterez votre erreur; vous découvrirez que le Démon vous a abusé, en vous montrant la piété sous un masque si hideux; & que ce n'à été que pour s'enrichir des pertes de la vertu.

Oui, bien loin que la vertu nous interdise la jouissance des avantages de cette vie, elle seule nous apprend à nous en servir sans en abuser. Et quand même le juste auroit plus de mortifications, plus de maux à essuyer en se tenant attaché à la pratique de ses devoirs, qu'en s'abandonnant au crime, ses peines ne seront-elles pas bien recompensées. Rien n'est donc plus mal imaginé, que d'accuser la vertu, de ne mener à sa suite que les gémissemens & les larmes; puisqu'elle procure & dans ce monde

&

& dans la vie à venir, toute la satisfaction dont une ame raisonnable puisse être susceptible.

Je voudrois enfin qu'on observât l'homme droit, dans une vue plus particuliére encore que les précédentes. Si nous sommes sages, nous y prendrons garde pour marcher sur ses traces. Pour peu qu'on ait de penchant au bien, un éxemple vertueux entraine. Les premiers pas coutent toujours; mais soutenu par l'éxemple, on avance rapidement & sans peine. Plus nous ferons de progrès dans la carriére de la vertu, & plus nous voudrions avoir commencé de bonne heure à considerer la conduite du juste. Nous détesterons le tems, pendant lequel, malheureux aveugles, nous suivions de

mau-

mauvais guides; & nous bénirons le ciel, de nous avoir fait entrer dans la carriére qui conduit à la félicité.

FIN.